THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

L'Apostolat missionnaire de la France

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 13 *nov.* 1925.

✠ Ludovicus, Card. DUBOIS,
Archiep. Parisiensis.

UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ

L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE de la France

PARIS.

CONFÉRENCES

données à

l'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

IIe SÉRIE

1924-1925

PARIS-6e
PIERRE TÉQUI LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1926

BV2210
.P23

SSD

INTRODUCTION

Par Mgr Beaupin,

Secrétaire Général du Comité catholique

des Amitiés françaises à l'étranger.

LES MISSIONS CATHOLIQUES ET LE PROBLÈME DE LA CIVILISATION

De récents événements sont venus à nouveau attirer l'attention de l'Europe sur la fermentation à laquelle continuent d'être en proie les populations indigènes d'Afrique et d'Asie, sous la double influence du bolchevisme et de l'Islamisme, qui se livrent, parmi elles, à une propagande de plus en plus active et efficace, pour leur faire prendre conscience de leurs caractères nationaux et les entraîner à revendiquer, au besoin par la force, leur indépendance.

Les mouvements qui se dessinent ainsi et dont quelques-uns ne manquent pas de puissance, méritent d'être sérieusement observés, car ils menacent, en se développant, de bouleverser toute l'organisa-

tion du vieux monde, voire, de le faire rétrograder vers une barbarie qui, pour être armée à la moderne, n'en sera que plus destructrice des fondements même de la civilisation chrétienne.

Le meilleur moyen de conjurer le péril, c'est d'avoir le courage de l'envisager d'abord dans son ensemble, et de rechercher ensuite par quels moyens le catholicisme pourra guider l'évolution de la race noire et de la race jaune sans dommage pour le patrimoine moral et social de l'humanité, si possible même, à l'avantage de son enrichissement.

LE RÉVEIL DE L'ISLAM

La population totale du monde serait, estime-t-on, de 1.700 *millions d'habitants, sur lesquels* 688 *millions, catholiques, schismatiques, protestants et juifs, connaissent, plus ou moins intégralement, le vrai Dieu et l'adorent, tandis que le reste, qui s'élève, environ, à* 1 *milliard* 12 *millions d'hommes, est encore attaché à d'antiques superstitions. A cette dernière masse, la plus considérable, appartiennent, les uns disent* 225 *millions, les autres affirment* 227 *millions de musulmans.*

Ils sont inégalement répartis sur la surface du globe, à savoir, 49 *à* 50 *millions en Afrique,* 176 *en Europe, en Asie et dans l'Insulinde. Les trois puissances européennes qui ont le plus de sujets musulmans sont l'Angleterre, qui en possède* 105 *millions, la Hollande, à laquelle on en attribue* 40 *millions,*

la France enfin, qui en a 20, dont 18 en Afrique et 2 en Asie (1).

Au lendemain de la grande guerre, la Turquie ayant été emportée dans la défaite des Empires centraux, on aurait pu penser que c'en était fait du prestige de l'Islam, chassé ou presque, d'Europe et singulièrement amoindri dans le proche Orient. Les événements se sont bientôt chargés de prouver que si le Croissant avait reculé sur quelques points, il demeurait redoutable. Le nationalisme d'Angora, s'appuyant sur Moscou, sans adhérer à tout le programme de bouleversement social des Soviets, vainqueur de la Grèce et par contre-coup des Alliés, leur a imposé sa paix à Lausanne, et il faut, plus que jamais, compter avec lui. En même temps, de vastes espoirs traversent toujours les populations musulmanes des Indes anglaises, renforcées par la masse remuante des sectateurs de Bouddha et de Brahma.

Il en va de même sur les rivages africains de la Méditerranée, où l'Angleterre a devant elle le nationalisme égyptien, la France celui des Jeunes-Tunisiens, l'Espagne Abd-El-Krim et les montagnards du Rif marocain. « Le retentissement des échecs espagnols, dans le Maroc du Nord, constatait récemment, M. René Pinon, dans la Revue des Deux-Mondes, *encourage, dans tout l'Islam, les plus folles espérances »* (2). *Dans ce même article, il écri-*

(1) J'emprunte ces chiffres à une étude de M. René Le Conte, parue dans la Revue *France-Islam*, N°s 15, 16 et 17, sous ce titre : *La répartition géographique des musulmans dans le monde.*

(2) René Pinon. *Chronique de la Quinzaine, Histoire politique. Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1924, p. 953. — Voir aussi, dans le *Correspondant* du 10 décembre 1924, *La France et les Nouveaux problèmes d'Orient*, par le Comte R. de Gontant-

vait encore : « Les désastres des Grecs en Asie Mineure, les échecs des Espagnols dans le Rif, ont eu, dans tout l'Islam, un retentissement d'autant plus dangereux que les agents d'Angora l'exploitent au profit de leurs ambitions et que la propagande de Moscou sait utiliser à ses fins d'universelle subversion les tendances des peuples à l'émancipation. » Quinze jours plus tôt, également dans la Revue des Deux-Mondes, *M. René Bazin nous apportait, sur cette même question, une série de témoignages impressionnants, et en particulier celui du Général Mangin, déclarant, dans son livre :* Regards sur la France d'Afrique : *« La guerre a réveillé le fanatisme islamique, et, c'est là un fait indéniable, il reste un grave danger »; ceux aussi du colonel Archinard, de M. Louis Saurin, de M. Louis Massignon enfin, professeur suppléant de littérature arabe au Collège de France. Ce dernier, par exemple, n'a pas craint de nous avertir que « les musulmans deviennent, de plus en plus, le prolétariat colonial mondial ». « Le prolétariat colonial mondial, précisait-il, se convertit à l'Islam ; c'est un des faits capitaux que cette guerre met en lumière »* (3). *Les missionnaires, au reste ne sont pas d'un avis différent, puique dès* 1922, *un Père Blanc pouvait signaler, dans la revue des* Missions d'Afrique *que publie sa Congrégation, l'effort des recruteurs musulmans, marchands, soldats, tenanciers d'auberge, dont l'influence sur les nègres du*

Biron et *La Question du Soudan égyptien*, par Roger Lambelin.

(3) Voir ces textes dans : René Bazin : *Charles de Foucauld et les Musulmans*, article de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1924.

Victoria-Nyanza s'exerce en faveur de l'Islam et du Coran (4).

LA PROPAGANDE COMMUNISTE DANS NOS COLONIES

Par ailleurs, le communisme est à l'œuvre dans nos colonies. En juillet 1921, *le deuxième Congrès mondial de la III*e *internationale, parmi les vingt et une conditions d'adhésion à son programme qu'il avait édictées, en avait placé une, la huitième, qui faisait aux communistes un devoir de la propagande aux colonies. Quelques mois plus tard, le parti communiste français constituait un* Comité d'études coloniales, *qui fut bientôt secondé par une* Union intercoloniale. *Depuis lors l'*Humanité *s'est enrichie d'une rubrique nouvelle : L'*Humanité aux colonies, *et un journal a été créé,* le Paria, *qui ne tire encore qu'à deux mille exemplaires. En juillet* 1924, *le cinquième Congrès de la III*e *Internationale est revenu à la charge et on nous annonce, pour le milieu de* 1925, *un congrès des peuples coloniaux opprimés par le capitalisme français. Le* Comité d'études coloniales *s'est tranformé en* Commission coloniale. *Celle-ci a à sa tête le camarade Doriot. Il y a mieux encore. Il existe maintenant à Paris,* 120, *rue Lafayette, une* Ecole coloniale *où le principal rôle est joué par deux agitateurs arabes : Hadjali Abd-el-Kader et Mahmoud ben Lekhal. C'est de ce centre que partent les proclamations en langue arabe qui ont été dis-*

(4) Voir cet article du R. P. Keijzers, *Missions d'Afrique*, mai 1922.

tribuées, à profusion, ces derniers temps, aux travailleurs algériens de la banlieue parisienne (5).

De récents débats à la Chambre ont dévoilé les criminelles collusions de nos communistes et de notre ennemi Abd-el-Krim. M. Ernest Outrey, qui représente, au Palais-Bourbon, la Cochinchine, n'a-t-il pas, de son côté, révélé, soit au cours des interpellations sur les menées communistes, soit durant la discussion du budget des colonies, la gravité du mouvement qui s'étend vers l'Inde, la Birmanie et l'Indo-Chine. Entre autres documents (6), *il a cité un télégramme adressé, le* 2 *novembre* 1923, *au ministre des colonies, par M. Merlin, alors gouverneur général de l'Indo-Chine, dans lequel ce dernier confirmait au gouvernement français « la très grande activité déployée actuellement par les agitateurs anti-français pour intensifier leur propagande. »*

M. Daladier, qui était alors ministre des Colonies, en répondant à M. Outrey, le 23 *décembre* 1924, *n'a pas nié la réalité des faits allégés. Il s'est contenté de dire que « s'il y a à Paris une action communiste dans les milieux coloniaux, il est impossible actuellement de citer des faits graves et précis dus à l'action communiste dans les colonies ». Meilleure que cette fin de non recevoir, qui dénote un peu trop d'optimisme, cette conclusion de son discours : « Il est évident qu'un esprit nouveau a paru chez les indigènes ; nous de-*

(5) Nous résumons ici un article anonyme intitulé : *l'entreprise de Moscou dans les colonies*, paru dans le *Journal des Débats*, le 20 décembre 1924.

(6) Voir, en particulier *le Temps*, n° du 24 décembre 1923, compte rendu de la séance de la Chambre du 22 décembre, après-midi.

vons les aider avec prudence, mais aussi avec énergie et résolution... il y a en Afrique des Noirs modernisés dont les revendications sont parfois démesurées, mais dont nous devons entendre la voix » (7).

AUX INDES, EN CHINE ET AU JAPON

Il faudrait pouvoir poursuivre ce tour du monde, pour discerner, cette fois, en Extrême-Orient, parmi les peuples asiatiques, les mêmes symptômes d'évolution. La place nous manque pour le faire. Au reste, M. René Grousset, dans son livre récent : le Réveil de l'Asie, *a dit tout l'essentiel, en écrivant : « En modernisant les vieilles nations orientales, l'Europe allait les réveiller de leur sommeil centenaire. Elle allait leur rendre conscience d'elles-mêmes, conscience de leur immense passé, de leurs forces latentes, de leurs possibilités d'avenir... l'Orient contemporain est ainsi devenu le siège d'une transformation semblable à celle de l'Europe au milieu du* XIXe *siècle ; la transformation de très vieux pays devenus de jeunes nations... L'européanisation de l'Asie, c'était, à plus ou moins brève échéance, la révolte de l'Asie contre l'Europe* » (8).

Cette révolte, elle gronde toujours dans l'Inde, où tout un peuple prête l'oreille aux appels d'un Mahatma Gandhi et du poète Tagore. Ce n'est rien de

(7) Compte rendu de la séance de la Chambre, 23 décembre après-midi, *Temps* du 25 décembre 1924.

(8) René Grousset, *Le Réveil de l'Asie*, Paris, Plon, 1re édition, Conclusion.

moins qu'un nouveau message que ces deux hommes veulent offrir à l'humanité et dont une curieuse étude de Romain Rolland vient de nous apporter l'écho empreint d'un singulier illuminisme. Pour lui, l'Occident est condamné. « Des siècles de brutal orgueil national, écrit-il, exalté par l'idéologie idolâtrique de la Révolution, propagé par le mimétisme aveugle des démocraties, — et, pour couronnement, un siècle d'industrialisme inhumain et de gloutonne ploutocratie, un machinisme asserviteur, un matérialisme économique où l'âme meurt étouffée, — devaient fatalement mener à ces confuses mêlées où disparaissent les trésors de l'Occident. » Et Romain Rolland de citer ensuite une page lyrique de Tagore, où nous trouvons ces lignes : « Le jour viendra où le frêle homme de cœur, complètement dégagé de l'armure, prouvera que ce sont les doux qui héritent de la terre. L'Inde doit élever l'histoire humaine du niveau fangeux de la mêlée matérielle aux cimes des batailles de l'esprit » (9).

En attendant l'avènement de ces temps idylliques, la jeunesse intellectuelle de Chine se plonge dans un scientisme sectaire et antichrétien. C'est « l'outre d'Eole », comme on le disait récemment, c'est-à-dire « un grossier objet informe dans lequel grondaient des forces puissantes qui pouvaient être bienfaisantes ou malfaisantes ». Le R. P. Brou vient de l'écrire, dans un récent article des Etudes (10) : *« La jeunesse*

(9) Romain Rolland, *Mahatma Grandhi*, p. 180 et suiv. Librairie Stock, 1924.

(10) R. P. Brou. *L'Enseignement supérieur en Chine*, *Etudes*, 20 décembre 1924. Sur le même sujet voir : A. M. Bourgeois. *La Propagande protestante en Chine. Revue d'histoire des Missions*, décembre 1924.

universitaire est élevée dans des sentiments antireligieux très nets : il existe une Fédération antireligieuse des Etudiants et, dans une réunion, le recteur de l'Université de Pékin déclarait : « J'abhorre la foi religieuse ! Elle croit à des vieilleries en putréfaction! Ce qui me révolte plus encore, ce sont les écoles des sociétés religieuses, les associations de jeunes gens, où toutes les suggestions, toutes les séductions sont mises en œuvre sur des écoliers encore mineurs pour leur faire accepter de force le christianisme. » Maints étudiants chinois, actuellement en France, partagent ces manières de voir et vont jusqu'à traiter durement leurs camarades catholiques.

Sans doute — et nous ne devons point l'oublier, — d'autres paroles chinoises rendent un autre son, celles, par exemple, qu'adressait, en juin dernier, à Shanghaï, au cours d'un banquet, le gouverneur militaire de cette ville à Mgr Costantini, quand il lui disait : « Nos Chinois vous regardent et vous écoutent avec respect ; ils comprennent mieux le but de votre religion : l'idée de charité et d'union pour un bien plus général se développera insensiblement »(11).

En attendant, les plus graves problèmes moraux, politiques et sociaux se posent en Extrême-Orient. « Bolchevisme, écrivait M. René Pinon, le 15 décembre 1924, par une singulière transposition, y devient synonyme d'alliance des peuples asiatiques contre l'influence européenne ; la civilisation venue par la mer doit être rejetée à la mer, pour que les peuples

(11) On trouvera, sur ce discours et sur la réponse qu'y fit Mgr Costantini de plus complets détails dans l'article intitulé : *Le premier concile plénier de l'Eglise catholique en Chine ;* Revue : *Les Amitiés catholiques françaises*, 15 octobre 1924.

d'Asie puissent se développer d'après leurs propres méthodes et leurs traditions indigènes. » Les mesures prises par les Etats-Unis à l'égard de l'émigration japonaise n'ont pas encore produit toutes leurs conséquences ; mais « les Américains ont fait à la fierté japonaise un affront qui ne sera jamais pardonné, quand ils ont fermé le territoire de l'Union à la race jaune considérée comme inférieure ». Car le Japon fermente aussi et la lutte pour le Pacifique est entrée dans une phase nouvelle. La Conférence de Washington, en 1921, semble bien n'avoir réussi qu'à retarder l'heure de conflits que de bons juges considèrent comme inévitables et qui mettront aux prises les blancs et les jaunes, ces derniers revendiquant l'égalité des races, qu'on leur refuse (12).

LE PROBLÈME DE LA CIVILISATION

C'est dans ce cadre mondial d'effervescence intellectuelle, de malaise social et de rivalités politiques que se joue l'avenir de la civilisation chrétienne. Nos regards, qui se bornent trop volontiers aux horizons européens, voire aux seuls horizons français, quand ils ne s'arrêtent qu'à considérer les inconnus de ce continent, où la paix est encore précaire, où le communisme active sa propagande, où les crises écono-

(12) Voir René Pinon, *Chronique de la Quinzaine*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1924; voir aussi, dans le livre récent du même auteur : *L'avenir de l'Entente franco-anglaise*, Paris, Plon, 1924, 4e édition, le chapitre III, p. 90 et suivantes, intitulé : *La Lutte pour le Pacifique*.

miques n'ont pas encore reçu leurs solutions, ne portent pas assez loin. De même, si nous en restons à nos idées d'hier sur l'apostolat catholique auprès des musulmans ou des païens, nous donnons la preuve d'un manque de perspicacité.

S'il est vrai que la Croix a devancé, presque partout, dans les régions de l'univers maintenant accessibles, les drapeaux des nations européennes, il est vrai aussi que l'Evangile n'a encore jeté que de faibles semences, là où l'esprit moderne, le dépassant, a déjà multiplié ses conquêtes. Si nous en sommes encore à voir le missionnaire verser l'eau du baptême sur le front de quelque sauvage demi-nu, ou disputant aux bêtes l'enfance abandonnée, nos idées retardent. Le nègre est armé et il commence à savoir lire; le jaune se nourrit de ce qu'il y a de plus pervers dans nos pires philosophies. La vérité est que l'apôtre catholique, quand il aborde aux rives lointaines, s'y trouve aux prises avec des problèmes analogues à ceux que cherche à résoudre le clergé de chez nous. Il ne lui suffit pas de mettre dans son bagage quelques médailles et quelques verroteries et de n'avoir au cœur que la sublime ambition de verser son sang pour Jésus-Christ. Ce ne sont plus seulement des superstitions grossières qu'il lui faut combattre, ce sont les erreurs de notre monde occidental, entées sur le vieux fond païen, qu'il doit extirper d'un milieu social sur lequel la morale chrétienne n'a jamais eu de prises, tandis qu'elle a façonné le nôtre d'où elle n'a jamais pu être complètement arrachée.

Les derniers papes, en excitant parmi nous l'émulation missionnaire ont fait preuve de cette clairvoyance des besoins des temps nouveaux qui n'appar-

tient qu'à l'Eglise éternelle et qui nous la fait voir, quand elle s'attache au salut des âmes, attentive aussi à l'évolution des sociétés et à l'avenir temporel des peuples. Ceux qui se sont étonnés que le Saint-Siège, au lendemain de la guerre, se soit appliqué à concentrer à Rome la direction des bataillons de prêcheurs à travers l'univers ainsi que le contrôle et la distribution des ressources qui leur sont nécessaires, ne se sont pas doutés qu'il faisait un geste prévoyant. Il voulait empêcher que le noir et le jaune ne confondissent, dans la même défiance, le prêtre, le soldat et le marchand, afin que le jour où ces deux derniers seraient repoussés, le prêtre du moins pût rester. Pour demeurer universelle, l'Eglise est dans l'obligation de ne point se lier aux formes changeantes des gouvernements qui passent ; elle ne peut pas non plus confondre son activité apostolique avec les intérêts des nations colonisatrices, surtout quand celles-ci la renient sur leur propre territoire. C'était donc sagesse, de la part de Benoît XV, que de recommander, en 1919, dans l'Encyclique Maximum illud, *aux missionnaires « de ne pas s'occuper de la nation qu'ils représentent »; sagesse aussi que ces paroles de Mgr Costantini, disant à Shanghaï, devant les autorités officielles du Céleste Empire : « Ces vénérables Evêques parlent toutes les langues de la terre, ils appartiennent à tous les pays ;... mais ils ne sont qu'un cœur et qu'une âme ; ils se savent tous frères et travaillent avec joie, supportant tout désagrément, quel qu'il soit, pour obéir au commandement de Dieu qui est de propager son règne sur la terre... Ils sont les apôtres qui prêchent la parole de la fraternité humaine, respectant le patriotisme de tous les*

peuples ; ils révèlent aux hommes le sens divin de la vie et ils montrent dans les cieux le Père miséricordieux de tous les êtres... » (13).

Reconnaissons donc qu'en pressant la formation d'un clergé indigène et d'un épiscopat sortant de ce clergé, l'Eglise obéit à des préoccupations opportunes et qui, d'ailleurs, ont toujours été les siennes, depuis le temps où elle faisait conférer l'onction sainte aux contemporains de Clovis, en passant par l'époque où, fondant la Sacrée Congrégation de la Propagande, elle voulait émanciper l'apostolat missionnaire de la tutelle du Portugal et confiait à Mgr Pallu et à Mgr Lambert de la Motte le soin de créer, au Siam et ailleurs, des séminaires. Le clergé et l'épiscopat indigènes sont devenus une nécessité de l'heure, non seulement parce que, le nombre des baptisés s'accroissant, les prêtres blancs d'Europe ou d'Amérique ne peuvent plus suffire à leur tâche, mais parce qu'il est urgent de parer aux conséquences des bouleversements politiques et sociaux qui risquent de se produire demain. Ce serait un désastre pour la civilisation elle-même, si les germes encore fragiles qui en ont été portés, parmi les indigènes, au prix de tant de sang généreusement répandu, devaient être détruits, au cours de mouvements xénophobes.

LES NOUVELLES TACHES DES MISSIONNAIRES

Le Clergé blanc des Missions le comprend si bien qu'en même temps qu'il s'applique à cultiver

(13) Voir *Amitiés catholiques françaises*, 15 octobre 1924, article déjà cité.

les vocations sacerdotales et religieuses parmi les convertis indigènes, il s'oriente vers les formes d'apostolat qui lui semblent le mieux répondre aux changements qu'il constate. Ainsi s'explique qu'après avoir établi, partout où il le peut, des écoles populaires, il songe à organiser des enseignements techniques, à faire accéder les jeunes esprits aux bienfaits éducateurs des humanités classiques, à ouvrir enfin de véritables Universités. Il faut même qu'on se hâte, à cet égard, de prendre des initiatives; pour les Indes, la Chine, le Japon, par exemple, l'œuvre devient urgente ; il convient même d'avouer que ce qui a été fait est encore bien au-dessous de ce qu'il faudrait faire ; le danger de perversion intellectuelle des indigènes s'avère, en effet, chaque jour, plus menaçant. Le rôle des Congrégations enseignantes, dans les colonies comme en Extrême-Orient, est donc appelé à grandir et il est temps qu'il grandisse vite.

Il est temps aussi que les œuvres de presse viennent compléter et élargir l'influence des Œuvres d'enseignement. Le missionnaire d'aujourd'hui doit être un journaliste, autant qu'il est un prédicateur. Sur ce point, nous n'en sommes encore qu'à de premiers beaux essais, couronnés de succès, sans doute, mais bien insuffisants pour s'opposer aux ravages des littératures immorales ou impies. La preuve qu'elles en exercent, et là même où on le soupçonnerait le moins, c'est ce qu'écrivait à la fin de 1922, *le Vicaire apostolique du Togo au Secrétariat du* Comité catholique des Amitiés françaises. « *Parmi les jeunes gens, disait-il, les Dahoméens lisent, et un peu de tout.* »

Ce Vicaire apostolique a organisé, pour les siens,

un Cercle d'études. « Il ne faut pas, remarquait-il encore, que nous soyons pris au dépourvu... S'ils trouvent, à la Mission, leur aliment intellectuel ; dans les lectures et les débats du Cercle, la réponse aux objections qu'ils entendent, ils se feront une mentalité catholique. Sinon, ce sont des jeunes gens qui échapperont totalement un jour à l'influence de l'Eglise » (14). *Ainsi donc, les préoccupations d'un missionnaire du Togo rejoignent aujourd'hui celles de nos curés et de nos vicaires de France ; les œuvres post-scolaires, les groupements de jeunesse catholique s'imposent à lui comme ils s'imposent à eux, et pour les mêmes raisons. Sans nul doute, certaines nécessités de l'éducation sociale s'y ajouteront bientôt, en attendant qu'il lui faille aussi penser à recourir aux formations syndicales chrétiennes.*

En ce domaine, les missionnaires ont à prendre garde, s'ils ne veulent pas que le socialisme et le communisme dévorent leurs ouailles comme ils ont détourné de Dieu les masses ouvrières de nos paroisses françaises. Hier M. Jouhaux était en Tunisie ; M. Berthon et M. Vaillant-Couturier ont déjà parcouru notre Afrique du Nord. Quel malheur, peut-être irréparable, si le syndicalisme chrétien, parmi les populations indigènes chrétiennes, arrivait en retard et trop tard, alors que l'autre, l'ayant devancé et jouissant des coudées franches, s'y serait implanté, avec son programme de guerre de classes.

En consacrant, dans la Chronique sociale de France, *deux études à la lutte contre les survivances de l'esclavage et contre l'usage de l'opium et des stu-*

(14) Voir, dans les *Amitiés catholiques françaises*, 15 janvier 1924, p. 24. toute cette lettre et les réflexions qui l'accompagnent.

méfiants, nous avons montré déjà à quel point la solution de ces problèmes importe aux Missionnaires (15). *Il est certain que seule, l'observation des lois de la morale catholique aura raison de la polygamie. Il l'est aussi que l'entrée dans l'Eglise coïncide, pour les indigènes d'Extrême-Orient, avec leur renoncement à la culture du pavot et à l'usage de l'opium, si déjà ils ont contracté la néfaste habitude de fumer cette drogue nuisible. Dès* 1830, *en effet, une instruction de la Sacrée Congrégation de la Propagande, datée du* 23 *juin, prescrivait au Vicaire apostolique du Siam de faire respecter la loi civile qui prohibe, dans ce pays, l'usage et le commerce de l'opium. Le* 30 *septembre* 1848, *des indications analogues étaient données à l'Evêque de Malacca. En* 1880, *des mesures sévères contre les fumeurs d'opium étaient prises par le premier synode des Evêques de la région de Pékin. Elles allaient jusqu'à prévoir le refus des Sacrements aux récalcitrants et à faire, aux catéchumènes, de leur promesse de ne plus user de la drogue funeste une condition de leur admission au baptême. Nos missionnaires d'Afrique agissent à peu près de même à l'égard des indigènes qui fument le chanvre indien* (16).

Et voici un nouveau champ d'action ouvert au zèle des missionnaires catholiques et dans lequel ils ont

(15) Voir dans la *Chronique* sociale de novembre 1924 et dans celle de décembre nos articles sur ces deux questions.

(16) Le 17 décembre 1924, l'*Union catholique d'Etudes internationales*, au cours de sa cinquième assemblée, qui a eu lieu à Fribourg, a transmis un résumé de tous ces documents à la seconde Conférence de l'opium, à Genève, avec un vœu en faveur de la réglementation de la production et de la fabrication de toutes les drogues nuisibles, y compris le hashisch et le chanvre indien.

déjà accompli des merveilles. On peut donc se les représenter dégagés de tout ce qu'il a d'humain dans les mouvements des peuples, s'attachant à former, au sein des sociétés indigènes, une élite sociale, intégralement chrétienne, agissant à son tour, comme un ferment évangélique qui fait lever la pâte. Au succès de leurs efforts est attaché le sort des évolutions qui se dessinent et de notre civilisation elle-même. Les catholiques d'Occident et d'Amérique doivent le comprendre, et que le remède est là, et non ailleurs, à tous les maux qui travaillent ces masses d'hommes, plus redoutables, si l'on n'y veille, que ces barbares venus du Nord, qui, aux premiers siècles, ont fait crouler sour leurs coups, le puissant édifice que formait l'Empire romain. C'est en baptisant ces barbares que l'Eglise a sauvé le monde et créé la civilisation moderne. Nous sommes à l'heure où il faut savoir qu'une tâche analogue va lui incomber.

E. Beaupin.

L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE
DE LA FRANCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE (1)

Les Origines de la Société des Missions-Étrangères

Cette année, comme l'année dernière, j'ai l'honneur d'ouvrir la série des Conférences organisées à l'Institut catholique par l'Union Missionnaire du Clergé. Le but de l'Union est de répandre parmi les prêtres et, par les prêtres dans le peuple chrétien, la connaissance et l'amour des Missions avec le désir efficace et intelligent de les aider. L'année dernière, dix leçons ont été données ici même en dix semaines

(1) Conférence d'ouverture, par Sa Grandeur Mgr de Guébriant, Archevêque de Marcianopolis, Supérieur de la Société des Missions-Étrangères.

consécutives, sur l'état de l'évangélisation dans dix régions différentes. Cet hiver, gardant une moitié des dix leçons annoncées pour continuer cet exposé de l'œuvre missionnaire dans le monde, il a paru bon de réserver l'autre à des questions missionnaires plus générales, choisies parmi les plus actuelles.

Or, le sujet qu'il m'incombe de traiter ce soir ne paraîtra peut-être pas du premier coup rentrer dans la catégorie des actualités missionnaires. La Société des Missions-Etrangères est, en effet, d'une ancienneté déjà respectable : plus de deux cent soixante ans d'âge. Mais elle est typique à un double point de vue : typique de l'orientation donnée par l'Eglise à l'apostolat moderne, typique aussi de ce que peut pour les Missions l'activité du clergé, typique d'une initiative missionnaire sortie du zèle catholique de l'Eglise de France. C'est à ce titre qu'il est intéressant d'en retracer les origines et d'y voir comment s'est posée devant l'Eglise la question qui est aujourd'hui, on peut le dire, la principale actualité missionnaire, la question des Clergés indigènes.

Par manière d'indispensable préambule, je rappellerai d'abord à grands traits l'histoire générale de la Propagation de la Foi dans le monde. On peut la ramener à trois périodes : celle des origines, celle du Moyen Age, celle des temps modernes. La première ne dure pas moins de mille ans et va des temps apostoliques à l'entrée du Moyen Age. Pendant ces dix siècles, la vérité chrétienne apportée au monde par le Sauveur, disséminée par les Apôtres, s'étend de proche en proche à la manière d'une tache d'huile et sa diffusion est d'autant plus miraculeuse qu'on

remonte plus haut vers les origines. Au VIIe siècle, l'inondation mahométane vient lui barrer la route vers le Sud et l'Est, mais elle continue à gagner dans les autres directions jusqu'aux limites du monde alors connu : si bien que pendant quelque temps, les chrétiens s'imaginent que le monde est converti.

Mais l'illusion ne dure pas longtemps et une seconde période s'ouvre. Elle couvre le Moyen Age. On s'est convaincu que des peuples immenses étaient restés païens. On cherche à les atteindre. Les grands ordres nouvellement fondés donnent l'exemple. On est saisi d'admiration quand on voit aux XIIIe et XIVe siècles les Dominicains et les Franciscains faire pénétrer leurs religieux jusqu'en des régions alors aussi inconnues, aussi inaccessibles que la Perse, l'Ethiopie, la Tartarie, la Chine, le Congo. Leur effort est sublime, mais il n'aboutit à rien de définitif, les communications sont par trop difficiles : la liaison avec le centre de l'Eglise est impossible à maintenir : des âmes sont sauvées, des pages admirables sont ajoutées à l'histoire de l'apostolat, mais l'Eglise n'est pas durablement fondée : elle se montre un instant, brille parfois d'un vif éclat, puis disparaît sans laisser de traces. Quand au XVe siècle s'ouvre l'ère des grandes découvertes, les résultats sont moins fragiles. En Amérique, la conquête espagnole permet avec le libre accès du pays et l'immigration européenne, la fondation de nombreuses Eglises régulièrement érigées, hiérarchiquement établies avec des évêques, un clergé séculier et un clergé régulier. Mais ailleurs, là où il n'y a ni conquête, ni colonisation, les missions gardent encore un caractère précaire. Même les nouveaux merveilleux mission-

naires que fournit à l'Eglise l'ordre fondé par saint Ignace, et parmi eux, le modèle de tous, le patron des missionnaires modernes, saint François Xavier, si par d'incroyables labeurs, ils arrivent à multiplier les convertis, ne réussissent pas à établir définitivement l'Eglise en dehors des possessions portugaises, restreintes et toujours menacées.

Mais le temps a marché et une nouvelle période va s'ouvrir pour l'apostolat, la troisième, celle que nous vivons encore. Je l'appellerai période de l'organisation missionnaire. La configuration générale de la terre est à peu près connue, les vaisseaux européens sillonnent les océans, les régions lointaines ne sont plus complètement inaccessibles. Des colonies ou du moins des comptoirs européens en jalonnent la route et la rendent moins incertaine et moins périlleuse. Chose inouïe jusqu'alors, on voit quelques rares missionnaires revenir des pays lointains et commencer l'œuvre qui se poursuit encore et ici-même, puisque la série de conférences inaugurée ce soir en est la continuation, l'œuvre qui consiste à saisir le public catholique de l'importance des missions, et du devoir qui lui incombe de s'y intéresser et d'y aider pour sa large part. Alors commence à se faire jour la nécessité d'avoir à côté des missionnaires européens toujours trop peu nombreux, un clergé indigène, et pour établir ce clergé, un épiscopat missionnaire.

C'est sous l'empire de cette préoccupation et en vue d'organiser l'Eglise missionnaire que le Pape Grégoire XV fonda la Sacrée Congrégation de la Propagande, c'est-à-dire, comme tout le monde le sait ici, le Ministère Pontifical de la Propagation de la

Foi. Il y a deux ans, des fêtes grandioses ont célébré le troisième centenaire de cette fondation. Et c'était justice, car avec l'institution de la Propagande Romaine, une ère nouvelle commence pour la Propagation de la Foi : C'est la troisième phase de son histoire sublime, celle que j'ai appelée la phase de l'organisation missionnaire ; aucune solennité ne pouvait être trop grandiose pour célébrer le trois centième anniversaire d'un pareil événement.

Or, du premier coup, la Sacré Congrégation de la Propagande s'était montrée préoccupée avant tout de l'institution en pays infidèles d'évêques missionnaires et, par le moyen de ces évêques, d'un clergé indigène. Avant l'institution de la Propagande, un évêché, Funaï, avait été créé canoniquement au Japon dès 1587, mais le titulaire, empêché par les persécutions, vivait le plus souvent réfugié à Macao. En 1626, la Propagande lui donne l'ordre de préparer et d'élever au sacerdoce le Japonais en qui il reconnaîtrait une vocation. En 1630, elle porte sur cette question un premier décret resté célèbre. « Il est « urgent, disait-elle, de voir quels sont les plus intel- « ligents parmi les chrétiens ou les païens nouvelle- « ment convertis, et après les avoir instruits avec soin, « après avoir éprouvé leurs mœurs pendant plusieurs « années et les avoir exercés dans la pratique de la « religion chrétienne, il sera bon de les élever aux « saints ordres jusqu'au sacerdoce inclusivement. » En 1633, elle demande au Pape d'ériger des archevêchés et des évêchés au Japon, en Chine, au Tonkin, au Siam, même sans titres et sans revenus et sans lien avec les gouvernements d'Europe. Puis elle donne plusieurs décrets sur la nomination en

Extrême-Orient d'évêques *in partibus infidelium* en attendant qu'il soit possible d'y créer des diocèses. Dix-huit ans plus tard, en 1651, voyant ces mesures restées inefficaces, elle supplie le Souverain Pontife d'en prendre de nouvelles pour la création d'évêques et de prêtres indigènes dans les diverses Eglises de la Haute-Asie.

Mais, pendant plus de trente ans, les efforts de la Propagande restent infructueux et ses décrets demeurent lettre morte. Les obstacles sont grands. Il y a l'opposition du Portugal, il y a la pénurie d'hommes et d'argent, il y a les dangers et les incertitudes des voyages. N'oublions pas d'ajouter que si, en théorie, l'utilité de créer des clergés indigènes rencontrait une adhésion presque unanime parmi les missionnaires, il n'en était pas de même en pratique; on hésitait devant la difficulté de recruter parmi les néophytes des prêtres d'une science suffisante et de mœurs pures, on alléguait l'impossibilité de fonder et d'entretenir des séminaires dans des pays constamment bouleversés par les persécutions.

Ces obstacles, assurément, n'étaient pas imaginaires. Mais ils n'étaient pas insurmontables, et pour en faire la preuve, la Providence se préparait un instrument.

En 1653, à l'époque où le P. de Rhodes, missionnaire français de la Compagnie de Jésus, revenu d'Extrême-Orient, cherchant des évêques et des missionnaires pour les nouveaux convertis de l'Annam, parcourait vainement l'Italie et la Suisse et, enfin, la France, il existait à Paris une modeste association de jeunes gens, ecclésiastiques et laïques, qui, sans aucune visée spéciale, cherchaient à s'entr'aider dans la

poursuite de la perfection. Vivant ensemble et observant un règlement très simple, rédigé par l'un d'eux, François Pallu, ils avaient pour directeur un autre jésuite, le P. Bagot. Trop nombreux pour vivre sous un seul toit, ils habitaient les uns rue Copeaux, les autres rue Cujas (qui s'appelait alors rue Saint-Etienne-des-Grès), les autres enfin rue Saint-Dominique. Invité par son confrère le P. Bagot, le P. de Rhodes, de passage à Paris, vint leur faire visite et leur donner une conférence sur les besoins des Missions en Extrême-Orient et les désirs du Souverain Pontife.

Les discours de l'homme de Dieu furent pour cette pieuse et ardente jeunesse, une révélation. Profondément émus, quelques-uns se demandèrent si Dieu ne les appelait pas à l'Œuvre qu'on leur disait si nécessaire et si grande. Ils se mirent en retraite, réfléchirent longuement et enfin résolurent de se consacrer aux Missions et de se mettre pour les servir, à l'entière disposition du Saint-Siège.

Préludant, deux siècles et demi à l'avance, à l'Union du Clergé pour les Missions, plusieurs membres du Haut Clergé français appuyèrent leur démarche d'une supplique dont l'original existe aux Archives des Missions-Etrangères et qui est signée d'Henri, archevêque nommé de Reims, de Vincent de Paul, de Colombet, curé de Saint-Germain, et de plusieurs autres. En voici le texte : « Très Saint-« Père, Nous soussignés, nous avons été informés « des progrès admirables de la foi chrétienne dans « les royaumes du Tonkin et de Cochinchine où plus « de 200.000 chrétiens sont privés de pasteurs, et « réduits à vivre et à mourir sans les secours de la

« religion et par conséquent exposés à la damnation « éternelle. Nous savons que la raison de cette triste « situation est l'impossibilité d'envoyer des ouvriers « évangéliques en nombre suffisant pour recueillir « une si abondante moisson. Afin d'obvier à cet in- « convénient, il est nécessaire de former des prêtres « indigènes et par conséquent d'établir des évêques. « Or, les dissensions des rois chrétiens ne permettent « pas de nommer dans ces lieux des évêques avec les « pouvoirs et le titre d'ordinaire. Nous osons donc « supplier humblement Votre Sainteté de créer des « évêques *in partibus* et de les députer dans ces ré- « gions au nom du Siège Apostolique. Nous avons, « à Paris, plusieurs prêtres séculiers, qui seraient « capables de remplir ces fonctions. Ils sont recom- « mandables par la pureté de leurs mœurs, leur « zèle, leur prudence et leur doctrine ; ils sont prêts, « du reste, à subir l'examen des personnes que « Votre Sainteté voudrait bien désigner.

« Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, comme « du Pasteur Suprême, nous implorons cette grâce de « tous nos vœux. »

Aussitôt informée, la Sacrée Congrégation de la Propagande en référa au Saint-Père, alors Innocent X. Celui-ci ordonna à Mgr Bagni, Nonce à Paris, de faire une enquête et de choisir parmi les jeunes aspirants à l'apostolat, les trois sujets qu'il jugerait les plus dignes de l'épiscopat. Le choix du Nonce se porta sur Fr. Pallu, chanoine de Saint-Martin de Tours, sur M. de Montmorency Laval, ancien archidiacre d'Evreux et sur M. Pique, prêtre zélé et savant, du clergé de Paris.

Il restait à trouver les ressources nécessaires à la

fondation des trois évêchés dont le revenu annuel avait été fixé à six cents francs pour chacun. La somme nécessaire fut trouvée sans peine : au premier rang des bienfaiteurs, il convient de nommer la propre nièce de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon, qui ne fut étrangère à aucune bonne œuvre, mais dont l'intelligence et la générosité s'exercèrent d'une manière particulièrement efficace, au profit des premiers évêques et missionnaires des Missions-Etrangères, aux prises avec les premières difficultés de leur magnifique entreprise. Ces difficultés ne s'étaient pas fait attendre. Avant même que le Saint-Siège eut ratifié les choix faits par le Nonce de France et que les trois premiers évêques missionnaires eussent été nommés, une opposition redoutable se déclarait. C'était celle du Portugal.

Le Portugal, si petit par son territoire, mais si grand par son histoire, s'était fait au début le bras droit du catholicisme aux Indes. Pour le récompenser, les Papes le comblèrent de faveurs spirituelles et temporelles dont l'ensemble constitue ce qu'on a appelé le Padroado, le Patronage du Portugal. C'était d'abord l'attribution de toutes les terres découvertes ou à découvrir à l'Orient du méridien de l'île de Fer ; ce fut ensuite le droit de présentation aux évêchés et aux bénéfices dans les pays conquis ou à conquérir sur les infidèles ; ce fut même, un peu plus tard, l'ordre donné aux missionnaires de se rendre aux Indes par le Portugal, prenant ainsi une sorte d'exequatur à la Cour de Lisbonne.

Mais tous ces privilèges qui nous paraissent aujourd'hui exorbitants, n'étaient accordés que sous condition ; et la condition, c'était de doter les Egli-

ses, de secourir les évêques, d'envoyer des missionnaires, c'est-à-dire selon le texte même de la Bulle « des hommes probes, craignant Dieu, habiles, et « capables d'instruire les païens dans la foi catho- « lique et les bonnes mœurs. »

Or, ce que le Portugal avait fait au début, avec zèle et générosité, depuis longtemps il ne le faisait plus, il n'était plus en état de le faire. Son empire colonial s'en allait en lambeaux aux mains des Anglais et des Hollandais. Dépourvu d'hommes et d'argent, il laissait les Eglises sans évêques, les prêtres sans ressources, les terres païennes sans missionnaires.

Le Saint-Siège était donc fondé à regarder le Portugal comme déchu de ses prérogatives puisque, depuis longtemps, il n'en remplissait plus les conditions. Mais le roi, les hommes d'Etat et le clergé portugais n'admettaient pas cette conclusion. Peu leur importait l'intérêt supérieur des âmes et l'extension du Règne de Dieu, pourvu qu'ils pussent conserver comme un dernier vestige de leur splendeur périmée, le Protectorat des Missions, le Padroado.

Formelle et irréductible se montra donc du premier coup l'opposition du Portugal à la nomination des évêques français. Le Saint-Siège hésita. L'ambassadeur de S. M. très fidèle menaçait d'arrêter et d'emprisonner les missionnaires français. Les négociations traînèrent en longueur. Le P. de Rhodes nommé Supérieur des Missions de sa compagnie en Perse quitta l'Europe. Innocent X mourut aux premiers jours de 1655. Tout était à recommencer.

Dès les premiers mois du Pontificat d'Alexandre VII, l'Assemblée générale du clergé de France

reprit l'affaire et en avril 1655 adressa au nouveau Pape une supplique rédigée par l'évêque de Vence. Peut-être n'aviez-vous pas soupçonné, Messieurs, que l'Union du Clergé pour les Missions fût, dans l'Eglise de France, une chose si ancienne? Pour moi, quand on me demande par qui a été fondée la Société des Missions-Etrangères, je réponds simplement : Par le clergé de France. Et je ne vois pas de meilleure réponse à faire.

La nouvelle démarche française n'eut aucun résultat. La question était entrée à Rome dans la voie des atermoiements : qui aurait pu en prévoir la fin? D'autant plus que les ennemis de notre nation n'auraient eu garde de laisser passer une si belle occasion pour médire des Français « gens sans patience « et sans constance, prêts à tout entreprendre et « se décourageant aux premiers obstacles ». (Je prends la phrase telle quelle dans un document de nos archives.) On colportait une parole, d'authenticité douteuse, attribuée à Innocent X chargeant le P. de Rhodes de trouver des évêques missionnaires : « Surtout pas de Français ». D'autres, oubliant l'histoire de la primitive Eglise, soutenaient que des religieux seuls avaient qualité pour être missionnaires.

Tout cela était décourageant. Las d'attendre, les trois prêtres que le Nonce avait désignés pour être évêques, cherchaient ailleurs un aliment à leur pieuse activité. M. Pique accepta la cure de Saint-Josse à Paris. M. de Montmorency-Laval se retira en Normandie où il resta en rapports avec M. Pallu, se regardant comme son associé jusqu'au jour où on vint le chercher pour en faire le premier évêque du Canada. M. Pallu, sans toutefois abandonner la par-

tie revint à Tours où on l'appelait « le saint petit chanoine » et où les personnes les plus pieuses s'employèrent à l'envi à dissiper ce qu'elles appelaient son rêve de jeunesse. « Monsieur, lui dit un jour un homme que Tours vénérait pour sa vertu, vos entreprises sont des tromperies : elle ne s'accompliront jamais, elles sont une invention du diable pour vous distraire de faire le bien dans votre ville et dans tout le pays. » Et M. Pallu, dans son humilité, en arrivait à regarder comme son devoir de ne plus penser à la nomination des Vicaires Apostoliques. Il y eut un moment où seule une femme ne désespéra pas : à l'heure où tout semblait abandonné, elle s'efforçait de ranimer les courages, elle écrivait à Rome, elle plaçait une somme d'argent destinée à produire 1.200 livres de revenu pour la fondation de deux évêchés au Tonkin. Cette femme était la duchesse d'Aiguillon, type achevé de la grande dame chrétienne et française, pénétrée du sens catholique et traitant comme le premier de ses propres intérêts, l'intérêt de Dieu.

Or, en 1657, M. Pallu apprit qu'un de ses meilleurs amis, M. de Meur, se rendait à Rome avec plusieurs autres prêtres. Il voulut les accompagner, mais son but, disait-il lui-même, n'était qu'un but de dévotion et c'est pourquoi, traversant Paris, il évita de rendre visite à Mme d'Aiguillon.

Mais la généreuse chrétienne ne prit pas le change. A peine arrivé à Rome, M. Pallu recevait d'elle une lettre qui le pressait de reprendre la poursuite de son dessein et de s'adresser à l'ancien nonce de Paris, Mgr Bagni, devenu cardinal, à qui elle l'avait recommandé. « Je fus touché jusqu'au fond du cœur, écrit

« humblement M. Pallu, je fus saisi de honte et « de confusion, voyant qu'une femme avait plus de « zèle que n'en avait un prêtre pour le bien de « l'Eglise et pour la conversion des infidèles. » Emu d'une émotion incroyable, il sentit se ranimer son désir des Missions et il résolut de ne rien négliger pour réussir.

Quelques jours plus tard, introduits par le cardinal Bagni auprès du cardinal Dataire qui s'intéressa vivement à eux, M. Pallu et ses compagnons obtinrent une audience du Pape. Une adresse éloquente et habile, mais trop longue pour être citée ici, fut lue devant le Saint-Père par M. de Meur. Faisant leurs les vues mêmes du Saint-Siège et en particulier le décret de la Propagande du 7 avril 1651, les prêtres français, après avoir exposé l'état du christianisme au Tonkin et en Chine, demandaient des évêques missionnaires pour toute la Haute-Asie. Ils déclaraient prendre à leur compte tous les frais de l'entreprise et se faisaient fort de trouver un passage jusqu'aux Indes, au besoin par la Perse ou la Mongolie, au cas où le Portugal leur eût interdit la route maritime.

Alexandre VII, qui, dans sa jeunesse, avait eu d'ardentes aspirations vers la vie apostolique, fut profondément impressionné. Il déclara prendre l'affaire sous sa protection et désigna quatre cardinaux pour s'en occuper activement. Pleins de confiance, les prêtres français quittèrent donc Rome, n'y laissant que M. Pallu pour suivre la négociation.

Mais les semaines succédèrent aux semaines et, malgré ses visites aux cardinaux et mainte bonne promesse reçue, M. Pallu ne voyait rien venir.

C'est alors qu'il appela à son aide l'un de ses meil-

leurs amis de la rue Copeaux et de la rue Saint-Dominique, M. Pierre de La Motte-Lambert, prêtre du diocèse de Rouen. homme d'un esprit profondément surnaturel, administrateur habile et maître d'une fortune considérable. Il reçut en Savoie, où il se trouvait pour des affaires de famille, la lettre de son ami et, sans hésiter, il se rendit à Rome.

De nouvelles démarches se succédèrent auprès des cardinaux. Sans résultat direct, comme les premières, elles amenèrent les deux amis à s'apercevoir que l'obstacle était à la Propagande même, où le secrétaire Mgr Alberici arrêtait tout. Aussitôt M. de La Motte-Lambert commença le siège du personnage. Il lui fallut une longue patience. Un jour, le prélat causait dans la rue avec une dame ; le prêtre français s'approche et salue très bas. « Monseigneur, dit la dame, cet ecclésiastique semble désirer beaucoup vous parler. » — « Je le sais, Madame, répondit le « Secrétaire, cet homme veut une audience et me « tue par ses révérences et sa modestie. » — « Mais, « reprit la dame, si vous lui accordiez ce qu'il de- « mande, il vous laisserait tranquille ». Alors le prélat dit au prêtre : « Monsieur, que faut-il faire « pour me délivrer de vos importunités? — C'est « de me donner une audience, répondit l'autre, une « seule, après quoi vous ne me reverrez plus. »

L'audience fut accordée pour le lendemain et dura de huit heures du matin à sept heures du soir. Nous n'en connaissons rien, sinon le résultat : la cause était gagnée. Coup sur coup, la Commission des quatre cardinaux donnait un avis favorable à l'envoi des trois Vicaires Apostoliques revêtus du caractère épiscopal ; la Propagande proposait la nomination de

MM. Pallu et de La Motte-Lambert comme Vicaires Apostoliques dans les Missions de Chine et des pays voisins et le Souverain Pontife approuvant ce choix dès le 8 juin 1658 donnait en août suivant le Bref par lequel M. Pallu devenait évêque d'Héliopolis et M. de La Motte-Lambert évêque de Béryte, tous deux *in partibus infidelium*. En remettant à Mgr Pallu le rochet, le Pape l'exhorta fortement à s'armer de courage pour affronter les difficultés de son entreprise, ajoutant qu'il remettait entre ses mains le salut des peuples qu'il lui confiait. De plus il l'autorisa à choisir un troisième Vicaire Apostolique. Enfin, trois mois plus tard, le cardinal Barberini, Préfet de la Propagande, pour montrer à quel point il faisait sienne l'entreprise, donnait lui-même aux frais de la Sacrée Congrégation, dans la Basilique de Saint-Pierre, la consécration épiscopale à M. Pallu.

Les Portugais, disons-le en passant, se montrèrent fort irrités et ne gardant aucune mesure dans l'expression de leur colère, déclarèrent qu'à l'occasion, ils arrêteraient les Vicaires Apostoliques et les jetteraient en prison. L'histoire des missions prouve qu'ils tinrent parole, mais ce sont là des épisodes qui ne rentrent pas dans le cadre de cette conférence.

A ce moment, ils n'intimidèrent personne et Mgr Pallu s'empressa de présenter au Souverain Pontife le troisième évêque dont il avait fait choix : M. Cotolendi, curé de la paroisse de Sainte-Madeleine, à Aix-en-Provence, prêtre d'une grande vertu, qui depuis longtemps s'offrait pour suivre les Vicaires Apostoliques en Extrême-Orient, en qualité de

missionnaire; il reçut le titre d'évêque de Métellopolis.

La pierre angulaire de la Société des Missions-Etrangères était dès lors posée. L'édifice allait s'élever rapidement. La création des Vicaires Apostoliques appelait d'autres institutions qui, en venant se grouper autour d'elle, en firent un ensemble complet.

La première fut celle du Séminaire. Les évêques missionnaires ne pouvaient se lancer dans l'inconnu sans laisser derrière eux des aides, des correspondants, des soutiens. Il leur fallait des collaborateurs et pour les recruter, les préparer, les instruire, il fallait un Séminaire. C'est pourquoi, avant même d'avoir reçu leurs bulles, les Vicaires Apostoliques adressèrent à la Propagande une supplique « pour être autorisés à établir — ce sont leurs propres termes — un séminaire pour la conversion des Infidèles, dans lequel seront formés ceux qui se destinent aux Missions ».

Cette requête, datée de juin 1658, fut présentée au nom de « François de Laval, Pierre Lambert, François Pallu et autres prêtres français ». Mgr de Montmorency-Laval, déjà nommé évêque de Pétrée et Vicaire Apostolique du Canada, était en effet resté jusqu'au dernier jour de son séjour en Europe, fidèle à ses amis missionnaires, empressé à s'associer à toutes leurs démarches. Et le Séminaire des Missions Etrangères dont il sollicitait la création lui paya sa dette un peu plus tard en se chargeant à son appel d'établir le Séminaire de Québec.

Tandis que Mgr de La Motte-Lambert s'occupait surtout de préparer le voyage difficile des premiers

missionnaires, Mgr Pallu, prenant pour guide les « Instructions » précises et détaillées que lui avaient remises la Propagande, s'efforçait par la parole et par la plume de recruter des collaborateurs et de grouper autour de lui tous ceux qui désiraient se consacrer aux Missions. L'appel fut entendu et les premiers prêtres aspirants-missionnaires se réunirent dès l'année 1659, au château de la Couarde, que Mme de Miramion avait mis à la disposition de Mgr Pallu, son parent (La Gouarde est dans la paroisse de Galluys à la lisière de la forêt de Rambouillet). Jacques de Bourges, Louis Chevreul, Antoine Hainques, Pierre de Saisseval-Danville, voilà quelques noms pris sur la liste de ces généreux ecclésiastiques. Tandis qu'ils se préparaient dans la solitude à un départ prochain, Mgr Pallu et Mgr de La Motte Lambert travaillaient à l'organisation du Séminaire que la Propagande avait permis de fonder. Ils cherchèrent et trouvèrent parmi leurs amis des hommes capables d'établir à Paris et de diriger cette maison qui devait être le centre de correspondance, à la fois séminaire et Procure pour les Missions. A ceux qui acceptèrent de s'y dévouer, ils donnèrent procuration par devant notaires, les chargeant d'obtenir en leur nom « des « lettres du Roi pour l'établissement d'une maison, « afin de disposer des ouvriers qui travailleraient à « la conversion des Infidèles, de présenter au nonce « du Pape ceux qu'ils jugeraient capables d'aller en « Mission, d'accepter les fondations et donations « faites par les Missions, d'en gérer les revenus, etc. »

On ne peut qu'admirer l'empressement généreux avec lequel les catholiques et particulièrement le clergé fournirent les premières ressources que néces-

sitait l'entreprise. L'Assemblée Générale du Clergé alloua 6.000 francs, la Compagnie du Saint-Sacrement 120.000 francs, somme énorme pour l'époque. Et parmi les autres bienfaiteurs, on trouve au premier rang la duchesse d'Aiguillon, Mmes de Bouillon et de Miramion, Mazarin, Fouquet et Louis XIV lui-même qui assura à chacun des Vicaires Apostoliques une pension viagère de 1.000 livres, qu'il porta plus tard à 3.000. Aucune œuvre ne semble plus complètement sortie du génie catholique de la France et de sa générosité, que l'Œuvre des Missions Etrangères.

C'est le 27 novembre 1660 que partirent de Marseille les trois premiers missionnaires des Missions-Etrangères : un évêque, Mgr de La Motte Lambert et deux prêtres, MM. de Bourges et Deydier. Selon les instructions de la Propagande, soucieuse de les soustraire à la malveillance Portugaise, ils débarquèrent à Alexandrette, gagnèrent Ispahan par Mossoul et Bagdad, puis allèrent chercher sur le golfe Persique des barques arabes qui les menèrent à Surate, alors le principal entrepôt de commerce des Indes sur la côte de Malabar. De là, traversant le sud de l'Inde, ils se rembarquèrent à Mazulipatam, pour Mergui, au nord de la presqu'île de Malacca. Traversant enfin cette presqu'île, ils arrivèrent, après vingt-deux mois de voyage, le 22 août 1662, à Juthia, la capitale du royaume de Siam. Ils y furent rejoints, dès janvier 1664, par Mgr Pallu, qui était parti de France en janvier 1662 avec sept prêtres dont il perdit deux en traversant la mer d'Oman et trois en traversant les Indes. Quant à Mgr Cotolendi, parti de Paris le jour de l'Epiphanie 1661, avec deux missionnaires,

il ne put dépasser Mazulipatam où il mourut dans des transports d'amour de Dieu, épuisé par les fatigues de dix-neuf mois de voyage, à l'âge de trente-trois ans.

Pendant que s'accomplissaient ces dramatiques voyages, la fondation déjà mise en train du Séminaire des Missions-Etrangères avait été menée à bonne fin par les actifs collaborateurs que les Vicaires Apostoliques avaient laissés derrière eux. On avait acheté à l'évêque de Babylone un immeuble situé à l'angle de la rue du Bac et de la rue de la Petite-Grenelle, aujourd'hui rue de Babylone. La reconnaissance légale fut accordée à la première demande sous forme de lettres patentes dont le préambule, remarquable d'esprit catholique, rappelle que le Roi de France (ici, je cite le texte) « a procuré « auprès de Notre Saint-Père le Pape d'envoyer des « évêques dans la Nouvelle France, en Perse, au « Tonkin, en Chine et en Cochinchine, et contribué « de ses libéralités royales au fonds des voyages si « hasardeux et entreprises si chrétiennes et géné- « reuses pour la conversion des âmes ».

Ces lettres patentes, qui constituent encore aujourd'hui tout le statut légal du Séminaire et de la Société des Missions-Etrangères, furent enregistrée au Parlement le 7 septembre 1663. Le Roi assigna au Séminaire une rente de 15.000 francs. L'autorité ecclésiastique montra la plus grande bienveillance. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui avait alors juridiction sur tout le Faubourg, accorda volontiers les pouvoirs nécessaires, et le Prieur de l'abbaye vint en personne, le 27 octobre 1663, mettre les représentants des Vicaires Apostoliques en possession du Sé-

minaire et bénir la salle destinée à servir de chapelle. Le discours d'inauguration fut fait par un orateur déjà célèbre, Bossuet, évêque de Meaux. Malheureusement, il n'en est resté aucune trace, si ce n'est le texte choisi par le prédicateur : *Paratum Cor Meum Deus, paratum Cor Meum.*

Le premier supérieur du Séminaire fut Vincent de Meur, ce prêtre breton que nous avons déjà rencontré lors du premier voyage de Mgr Pallu à Rome. Elu à la majorité des voix, le 11 juin 1664, il eut pour premier soin de solliciter à Rome la confirmation du nouvel établissement. Celle-ci fut accordée par le cardinal Chigi, légat du Pape en France, dès le 11 août. C'est la date que l'on peut retenir comme celle de la fondation du Séminaire des Missions-Etrangères et, par conséquent, de la Société dont il est le centre et le fondement.

Notons qu'à la demande de la Propagande elle-même, un Procureur avait été installé à Rome pour servir de lien entre les Vicaires Apostoliques et le Saint-Siège. Et peu d'années après, en 1666, un autre établissement d'intérêt commun s'ouvrait à Siam : le Séminaire général, qui est aujourd'hui depuis cent dix-sept ans à Pulo-Pinang, et dont le rôle est de former le clergé des Missions que la persécution ou d'autres causes empêchent d'avoir leur séminaire particulier.

Ainsi donc une nouvelle famille religieuse était fondée dans l'Eglise. A ses débuts — chose remarquable — ses premiers membres semblent ne pas en avoir eu pleine conscience. Ils avaient fourni à l'Eglise, qui le demandait depuis longtemps, un moyen de s'installer hiérarchiquement et à demeure

dans les pays infidèles. Ils n'avaient pas d'autre ambition. Ils étaient missionnaires : c'est tout ce qu'ils avaient voulu. Sortis des entrailles de la France ecclésiastique, tirant d'elles tout leur recrutement et toutes leurs ressources, ils étaient les prêtres français des Missions-Etrangères, et cela leur suffisait. Cependant, tous les éléments constitutifs de l'Association existaient déjà, tellement qu'aujourd'hui même il n'y en a pas d'autres : au fond de l'Extrême-Orient, des Eglises complètes avec leurs évêques ; à Paris, une maison-mère qui correspond avec elles, leur fournit des hommes et des ressources, qui les renseigne et les conseille ; à Rome, une Procure pour traiter les affaires auprès du Saint-Siège ; à Siam, un Collège général pour former le clergé des Missions, même si la persécution empêche d'ouvrir des séminaires sur place. Tout cet ensemble existait moins de dix ans après la nomination des Vicaires Apostoliques. Quelle était donc la situation canonique de ce « corps des Missions-Etrangères », car c'est ainsi qu'on le dénomma longtemps? Elle se précisa peu à peu, et se fixa sous la forme d'une association de prêtres séculiers voués exclusivement aux Missions-Etrangères, et reliés entre eux par un règlement commun et des promesses solennelles. Une fois ou deux seulement fut émise l'idée d'adopter la forme d'un Ordre religieux avec les trois grands vœux. Elle fut toujours écartée comme trop difficile à adapter au rôle des Vicaires apostoliques. Le missionnaire religieux est religieux d'abord, missionnaire ensuite, religieux par vocation, missionnaire par obéissance. Les premiers prêtres des Missions-Etrangères voulurent affirmer l'autonomie de la vocation

missionnaire et n'en avoir pas d'autre ni pour le corps, ni pour chacun des membres. Et c'est pourquoi, renonçant au bénéfice surnaturel, à la consolation spirituelle qu'ils auraient pu trouver à faire les vœux de religion, ils tinrent, de parti pris, à rester des prêtres séculiers. Appelés à établir sur des terres lointaines des clergés indigènes qui ne pourraient être que des clergés séculiers, ils crurent bon de rester aussi près que possible des prêtres qu'ils désiraient former, séculiers comme eux, sans supérieurs particuliers, sans observances spéciales, sans organisation distincte, en un mot se contenter de l'ordre ecclésiastique pur et simple, cherchant dans la seule idée de l'apostolat de quoi suffire à l'activité de l'Association et à la sanctification de l'individu. C'est en partant de cette conception que s'est élaboré lentement au fur et à mesure de l'expérience acquise le règlement des Missions-Etrangères plusieurs fois mis au point et chaque fois examiné et approuvé par la Sacrée Congrégation de la Propagande. La dernière révision faite par adaptation du Nouveau Droit Canon est de 1921. Le Supérieur du Séminaire qui avait depuis longtemps dans la Société un rôle d'une importance capitale est désormais reconnu comme Supérieur Général : c'est un texte mis d'accord avec un fait. Les examinateurs de la Propagande ont laissé subsister la clause traditionnelle qui exclut les sujets dont la langue maternelle n'est pas le français : la langue, non pas la nationalité. Ce que l'on veut assurer par là aux missionnaires, vivant en petit nombre dans des régions plus ou moins perdues, c'est un maximum de chances de se rencontrer dans une mentalité commune, grâce à

l'identité de vocation, de formation sacerdotale et de culture générale. Mais évidemment, il y a là une restriction grave au recrutement des Missions-Etrangères qui, aujourd'hui comme au XVIIe siècle est étroitement solidaire du recrutement des Séminaires français.

Au mois de juillet de l'année dernière, le Supérieur des Missions-Etrangères recevait d'Amérique une lettre où le Supérieur Fondateur d'un nouvel institut missionnaire déjà prospère et auquel le Saint-Siège s'intéresse spécialement, lui faisait savoir que sa jeune société ayant envoyé quelques mois auparavant à Rome pour être mis au point son projet de Constitutions, venait d'en recevoir la réponse sous la forme d'une petite brochure et d'une lettre de la Propagande. La brochure, c'était tout simplement le Règlement des Missions-Etrangères de Paris. La lettre, c'était le conseil paternellement donné de calquer du mieux possible les Constitutions de la nouvelle Société américaine sur celle de la sœur aînée française. Et le très digne Supérieur, se disant fort satisfait de cette solution, demandait seulement quelques éclaircissements pratiques. Ce fait, qui n'est pas le seul du genre, montre assez qu'après deux siècles et demi écoulés, la forme et les constitutions des Missions-Etrangères françaises sont regardées à Rome comme spécialement adaptées aux exigences des Missions modernes. C'est là un grand encouragement pour les prêtres des Missions-Etrangères. Mais c'est aussi, veuillez le remarquer, Messieurs, une consécration de l'œuvre des devanciers, de ces généreux devanciers tous sortis du sein du Clergé français, qui surent, au XVIIe siècle, prendre les initiatives

fécondes demandées par l'Eglise, et ouvrir la voie où toutes les Missions du monde sont résolument entrées. Oui, je le répète, c'est une sorte d'Union Missionnaire du Clergé français, qui a donné, voilà bientôt trois siècles, naissance à la Société des Missions-Etrangères. A l'heure où cette même Union des Prêtres de France pour les Missions se reforme et se resserre sous l'impulsion du Saint-Siège et la direction de S. E. le cardinal Archevêque de Paris, remercions-la de ses efforts pour nous intéresser tous à toutes les Missions, et souhaitons que les Missionnaires et les prêtres de France, toujours unis dans la sainte passion de l'apostolat, ne cessent d'ajouter en France et hors de France, de nouvelles et glorieuses pages aux *Gesta Dei per Francos*.

DEUXIÈME CONFÉRENCE (1)

Le relèvement de la femme païenne aux Indes

MESDAMES, MESSIEURS,

Puisque vous voulez bien honorer de votre présence et de votre bienveillance nos modestes œuvres missionnaires, en passant avec nous une heure aux Indes, nous commencerons, si vous le voulez, par revoir ensemble quelques notions sur l'Hindoustan, ce vaste champ d'action où la Très Sainte Vierge a bien voulu appeler les Catéchistes-Missionnaires de Marie-Immaculée.

I

Lorsque, quittant Marseille sous la protection de Notre-Dame de la Garde, nous abordons après vingt jours de traversée, au port de Colombo, nous longeons de nuit, en chemin de fer, cette belle île de

(1) Conférence donnée le 17 novembre 1925 par Sœur Jeanne, des Filles de Saint-François-de-Sales.

Ceylan dans presque toute son étendue ; puis, un immense pont construit récemment nous fait éviter la très houleuse traversée de jadis, et en deux heures de mer, nous atteignons ensuite le continent. D'énormes blocs de pierre dont on a reconnu l'existence il y a quelques années, ont permis l'exécution de ce travail fantastique.

Nous atteignons alors les trois diocèses où sont établies nos quinze maisons de l'Inde : celui de Nagpore, dans les Provinces Centrales, où les Pères Missionnaires de Saint-François-de-Sales nous appelèrent en 1889 ; ceux de Kumbakonam (1900) et de Bangalore (1914), où nous travaillons sous la direction des Pères des Missions-Etrangères de Paris.

D'une superficie de 3.600.000 kilomètres carrés, — environ sept fois la France, — l'Inde est située presque sous l'Equateur ; elle en a les longues et belles nuits, et aussi les chaleurs extrêmes prolongées. En janvier, le thermomètre marque 25° et monte graduellement jusqu'à 50°; seule, la saison des pluies fait descendre le niveau de la température à 17 ou 18° ; le froid est inconnu dans ces régions, sauf dans les hauts sommets de la chaîne des Nilghiris ; et, bien entendu, dans les monts Himalaya avec leurs neiges éternelles. A leurs contreforts, est la célèbre station de Darjeeling, dans un site unique au monde, où les santés européennes épuisées par ce terrible climat indien, peuvent se refaire et reprendre quelque force.

La population de l'Hindoustan est de trois cent vingt millions d'habitants, dont quatre millions à peine sont catholiques. Nous sommes donc bien en face d'une de ces « masses profondes », que le Sou-

verain Pontife signalait naguère au zèle catholique. Les meilleures statistiques nous donnent quelques chiffres qui ne seront peut-être pas sans intérêt... La population de l'Hindoustan, nous disent-elles, est à peu de chose près, *le cinquième* de la population du globe : autant que celle de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie réunies. Après la Chine, c'est le plus vaste champ d'apostolat ; on peut ajouter : l'un des plus laborieux.

Les religions de l'Inde peuvent se répartir ainsi, d'après les mêmes statistiques :

Musulmans : 60 millions.

Catholiques : 4 millions.

Protestants : 2 millions environ.

Tout le reste, — plus de 250 millions ,— est païen!

Là encore, a été établie une subdivision intéressante ; le paganisme hindou peut être divisé en trois catégories : *le bloc impénétrable*, 40 millions, formé presque uniquement des brahmes et des Parsees, humainement parlant, irréductibles ; *le bloc entamé*, 140 millions ; il comprend les Hindous de castes moyennes, et même un certain nombre de castes élevées qui ne refusent pas d'entendre la vérité et seraient disposés à renoncer à leurs erreurs, si les liens de caste ne les emprisonnaient aussi durement ; enfin, *le bloc très accessible*, ou : *la moisson qui mûrit* : 75 millions d'Hindous, de castes inférieures ou moyennes, sont là, visés par toutes les religions : l'Hindouisme fait des sacrifices sérieux pour se les attacher profondément, et les empêcher de passer aux religions européennes ; le théosophisme a des adeptes nombreux et le protestantisme s'organise de jour en jour d'une manière plus forte et plus étendue;

à ce point que les Missionnaires d'expérience ont calculé que si ces progrès se maintiennent dans les mêmes proportions, le protestantisme aura, dans quelques années, largement dépassé le catholicisme. Un trait, rapporté par plusieurs revues, donne une idée de ce zèle, — très fonctionnaire, — mais d'une trop réelle efficacité. L'évêque protestant de Madras réunit, il y a peu de temps, les pasteurs de sa province en un synode ; après les principales questions réglées, l'évêque ajouta : Nous avons, dans le Sud de l'Hindoustan, 50 millions de parias tout prêts à prendre ; ils seront à qui les gagnera. Les voulez-vous? Eh ! bien, organisons-nous, augmentons nos ressources, et ils sont à nous ! »

Quelle action restera à l'Eglise catholique? on l'a encore calculé : ses ressources sont *la neuvième partie* des ressources protestantes ! là où ils ont 30.000, nous n'avons pas 3.500 ! et leur personnel très agissant, fréquemment renouvelé à la manière des fonctionnaires, est chaque année plus nombreux. Les missionnaires catholiques ont la partie difficile ! mais ils savent que la grâce de Dieu est pour eux, et ils comptent sur la Providence.

Dirons-nous quelques mots de la mythologie hindoue? les principaux traits en sont bien connus ; rappelons cependant les trois grandes divinités : *Brahma*, qui crée; *Vishnou*, qui conserve; *Siva*, qui détruit : c'est la *trinité hindoue;* les Indiens croient aussi à l'incarnation de Vishnou, et les fervents adorent chaque matin jusqu'à cent huit de ses incarnations principales ! Ces déformations monstrueuses de la vérité nous aident cependant parfois, dans l'instruction essentielle à donner aux mourants : ils ad-

mettent sans grande difficulté les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation, tels que les enseigne l'Eglise catholique. Mais la Rédemption leur est totalement inconnue ; aussi n'est-il pas rare de les voir profondément attendris, à la pensée de Dieu fait homme, mourant sur une croix pour nous racheter ! Nous ne pouvons nous attarder aux innombrables divinités de l'Inde ; à Bénarès, la ville sacrée entre toutes, on en compte cinq cent mille !

Quant aux temples, ils sont riches et nombreux; les païens, dominés par la crainte et même la terreur, ne reculent pas devant des offrandes considérables, pour apaiser leurs divinités. Bénarès, encore, compte en ses murs 1.900 pagodes importantes et un nombre incalculable de petites. Les Hindous y font leurs poudjahs (adorations), et y brûlent l'encens, matin et soir, avec un luxe de rites variés. Mais le rite essentiel, passant avant tout les autres, est celui du bain, destiné à purifier de toutes les souillures. Aussi, nombreux sont les étangs avoisinant les pagodes ; quelques-uns sont sacrés, leur efficacité dépasse toutes nos conceptions. Tel, l'étang sacré de Kumbakonam qui, paraît-il, reçoit tous les douze ans par des infiltrations souterraines les eaux du Gange !... Et les dieux lui ont, à cette occasion, octroyé la faveur de purifier non seulement tous ceux qui se baignent dans ses eaux, de leurs péchés personnels ; mais tous ceux de leurs ascendants et descendants, jusqu'à la quatrième génération !

Notons aussi les animaux sacrés : le serpent, le singe, le bœuf : ce dernier est l'objet de la plus grande vénération, à ce point que le brahme, s'il a le bonheur de mourir en tenant la queue d'une vache,

est sûr d'aller tout droit au paradis des brahmes ! Il y a des bœufs plus spécialement consacrés aux dieux : par ce fait, ils ont droit de circulation partout, et peuvent prendre dans les champs, dans les villes, aux étalages des boutiques, tout ce qui leur plaît. Nul ne s'en plaindra ; on s'en dit même très honoré...

Les processions sont un des principaux actes du culte ; elles ont lieu le soir et la nuit, à la lueur des torches ; les hommes s'enrôlent par centaines, pour avoir l'insigne honneur de traîner les chars des dieux ; des fanatiques se jetaient autrefois sous les roues, pour être écrasés en l'honneur de la divinité. Et cette coutume barbare étant maintenant interdite par le gouvernement, ils s'ingénient à toutes sortes de pénitences pour arriver à fléchir le courroux de leurs dieux.

Rappelons maintenant, en quelques mots, la vie morale des Indiens, ses usages et particulièrement ses castes ; nous entrons ainsi dans le vif de notre sujet : le triste état de la femme païenne. Les castes, on le sait, sont des groupements ayant leurs chefs, leurs lois, leurs sanctions ; elles s'étendent à tout le peuple indien ; chacun naît dans une caste, y vit, y meurt ; il n'a ni le droit, ni la possibilité d'en changer. Aussi bien, le plus grand châtiment consistant à être chassé de la caste, le malheureux condamné, décasté, est dans la pire des situations, privé de tout secours humain. Le changement de religion encourt cette terrible punition, ce qui explique l'énorme difficulté que rencontrent les Indiens à embrasser le christianisme.

L'immoralité reconnue encourt généralement la

même peine : *reconnue;* car, aux Indes, les fautes non publiques restent impunies. C'est de la caste, et non de la religion, que relèvent toutes les fautes contre la morale et les usages hindous ; la religion n'en a nul souci, c'est même dans les fêtes religieuses que se commettent, à la faveur de la nuit, les plus affreuses abominations, nous dit-on.

Les castes sont fort nombreuses ; au plus bas degré de cette échelle sociale, sont les parias ; et tout au sommet, la noble caste des brahmes nés, disent-ils, de la tête même de Brahma ! A eux seuls appartiennent la connaissance de ce grand être et le droit de le faire connaître aux autres humains. Aussi leur orgueil est-il inqualifiable: l'homme de basse caste ne peut même pas frôler *leur ombre !* un bain purificateur serait aussitôt nécessaire ; le vase de terre, touché par un paria, est immédiatement brisé plutôt que d'exposer le brahme à son contact souillé ; et encore, un pauvre paria, altéré, n'aurait garde d'approcher du puits des brahmes : il serait aussitôt victime d'une telle audace. Quelques-unes de ces énormités disparaissent dans les villes, mais persistent dans les immenses districts, et partout où les brahmes gardent leur fidélité aux usages ancestraux.

La femme, surtout de caste élevée, est plus que l'homme assujettie aux lois de castes, qui ne lui sont certes pas favorables. Son éducation est très sommaire : la plupart des filles ne reçoivent aucune instruction ; pourvu qu'elles sachent battre et cuire le riz, préparer la sauve *cari, il suffit.* L'évolution actuelle opère cependant, dans les villes, de réelles transformations ; les femmes de hautes castes fréquentent les écoles et s'intéressent à toutes les ques-

tions du jour ; des réunions de brahmines où nos Sœurs furent invitées à prendre part, ne sont pas la partie la moins intéressante de notre apostolat. Mais les campagnes restent absolument en dehors de ce mouvement.

Partout encore, d'ailleurs, la femme reste l'esclave de son mari qu'elle nomme son seigneur, son maître, voire même son dieu. Il lui est interdit de prononcer son nom ; ce manque de respect serait aussitôt châtié... manuellement ! Elle prépare ses repas, le sert, et disparaît humblement, prenant le sien lorsque son seigneur et maître a fini. La femme musulmane ne peut quitter sa demeure ; la païenne est autorisée à en sortir, mais pour de sérieux motifs seulement : aller puiser de l'eau, se rendre à tel village où sa présence est nécessaire, etc. Sur la route, elle ne doit parler à aucun homme; aucun, du reste, ne se permet de l'aborder.

Une assez curieuse histoire arriva, il y a quelques années, à deux femmes de basse caste qui avaient osé manquer à cet usage. Se rendant à un village éloigné, elles se permirent d'adresser la parole à un passant; celui-ci, devant ce manque de réserve, se permit à son tour une plaisanterie d'un goût tout à fait indien : leur montrant des pendants d'oreilles qu'il rapportait de la ville, il offrit de les leur placer;... tentées par les bijoux, les curieuses acceptèrent! Au lieu de cela, l'Indien, adroitement, réunit par une cordelette l'oreille droite de l'une à l'oreille droite de l'autre, et s'en fut tranquillement. (La chose était d'autant plus facile, que les Indiennes de certaines castes ont, aux oreilles, d'énormes trous qui leur permettent de porter de volumineux bijoux.)

Furieuses en s'apercevant de leur méprise, elles poussèrent aussitôt des cris désespérés ; mais la route était solitaire et, satisfait, l'Indien les abandonna à leur sort... l'une marchant en avant, tandis que l'autre tâchait de suivre, à reculons. Pas un couteau pour couper la corde, il leur fallut forcément attendre du secours en savourant leur honte, châtiment de la faute qui eut grand retentissement dans le pays !

Les femmes indiennes sont très douloureusement victimes de la caste, dans leurs maladies. Ayant défense d'être approchées par l'homme, elles ne voient jamais de médecin et se soignent entre elles de la plus déplorable façon. Nous les avons vues donner parfois de la brique pilée, comme remède prétendu indispensable ; se servir comme instruments, de couteaux rouillés et malpropres, ignorant les lois les plus élémentaires de l'hygiène.

Mais ce qui place surtout la femme indienne dans une situation à part, et profondément humiliée, ce sont les lois du mariage et du veuvage.

Dès les premières années les fillettes peuvent être mariées, surtout lorsqu'elles appartiennent aux hautes classes ; il n'est pas rare de rencontrer de petites brahmines de quatre à cinq ans ayant déjà contracté les liens du mariage ; l'âge le plus fréquent est, en tout cas, de neuf à dix ans. Une fois les fêtes terminées, la fillette est rendue à sa mère; et c'est vers douze ou treize ans qu'elle ira rejoindre son mari, après de nouvelles cérémonies.

Mais c'est le premier mariage qui compte devant la loi ; si le jeune époux vient à mourir, la petite fille est véritablement *veuve*, et il lui est interdit de se remarier. On peut supposer combien le nombre des

veuves est grand, après des mariages aussi précoces : les derniers recensements donnaient 50.000 veuves au-dessous de quinze ans, dans la seule caste des brahmines !...

Or, être veuve, aux Indes, ne ressemble pas à la douloureuse épreuve, si honorée, de nos veuves de France. La veuve païenne, si elle n'est plus comme autrefois, brûlée sur le bûcher avec le corps de son mari défunt, est cependant, à partir de ce jour, vouée au mépris ; sa tête sera rasée, ses bijoux, ses toiles les plus belles lui seront enlevées; elle ne portera plus, désormais, qu'une pauvre silaie de coton blanc; elle jeûnera tous les jours de sa vie; entrera dans la famille du frère aîné de son mari où elle travaillera et sera traitée en servante. Aux fêtes, elle ne sera jamais admise ; et que de fois, invitées nous-mêmes par l'une ou l'autre famille, nous eûmes la douleur d'apercevoir, entr'ouvrant les tentures, quelques-unes de ces malheureuses, avides d'un peu de distraction ! L'immoralité résultant de ces lois n'est-elle pas trop compréhensible !

Quelle explication donner à cette étrange situation? C'est la loi de Manou, et elle est formelle : la femme qui n'a pas su obtenir des dieux la santé de son mari, doit fléchir leur courroux par ses prières et ses pénitences, pour lui obtenir du moins le bonheur après sa mort.

Tel est donc l'ensemble de cette vie indienne ; et, surtout, l'état de cette pauvre femme, à la réhabilitation de laquelle la sainte Eglise nous demande de travailler.

II

La tâche est dure ; le nombre de ces infortunées immense ; le premier moyen à employer, c'est assurément la prise de contact, les rapports familiers dans la maison indienne elle-même. Pour cela, une étude sérieuse de la langue s'impose : le tamoul, dans le Sud ; l'hindoustani, au Centre, et, dans le Mysore, tantôt tamoul, tantôt hindoustani, tantôt canara... et autres ! Ensuite, ce que font nos Sœurs en France dans leurs visites de charité, nous tâchons de le réaliser aussi aux Indes : matin et soir, deux Sœurs partent de chacune de nos maisons pour aller visiter tel ou tel quartier de la ville, tel village pas trop éloigné ; nous pénétrons dans les demeures où, maintenant, les portes nous sont grandes ouvertes, et la conversation s'engage sur les santés, les occupations, les peines ; ces entretiens, dans leur langue native, touchent profondément ces pauvres femmes : « Les Tayarés parlent notre langue aussi bien que nous ! » se disent-elles l'une à l'autre d'un ton ému; et, à la longue, que de pauvres cœurs se dégonflent, que de larmes sont répandues et consolées... l'influence catholique s'établit et ces âmes se préparent inconsciemment à la vraie religion ; en attendant le jour de la réalisation tant désirée de nos cœurs, elles bénéficient du moins en partie des enseignements, des consolations de la foi. Quel étonnement pour elles d'apprendre que leur dignité peut égaler la nôtre ; que, comme nous, elles peuvent devenir les filles de la Très Sainte Vierge, de la *Dève Mada*, dont elles aiment tant à entendre parler, souvent,

elles se rendent à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes que nous établissons dans chacune de nos Maisons. et sont heureuses de saluer Celle qui est bien véritablement Reine de nos Missions.

Aux premiers temps de nos fondations, il n'est pas toujours facile de pénétrer ainsi dans ces milieux indiens, cachés jalousement aux étrangers: la crainte, la méfiance, l'orgueil de caste, ferment les portes. Ce sont les remèdes donnés aux malades qui les ouvrent peu à peu. Parfois, ce fut très laborieux ; les brahmes nous interdisaient formellement l'entrée de *l'agrara* (quartier réservé à leur caste); les premiers qui nous appelèrent, poussés par le désir de la guérison de leurs femmes, nous reçurent à l'entrée, et firent apporter ostensiblement un brasero pour purifier la place que nous avions occupée ! Les femmes, en nous demandant de leur tâter le pouls, avaient soin de jeter un voile de soie sur leurs poignets, pour « intercepter la souillure »! A la longue, nous leur fîmes comprendre l'absurdité de cet usage : « Comment veux-tu que nous devinions toutes les maladies par ton poignet, si tu ne nous le laisses pas même toucher? » Elles se laissèrent convaincre et osèrent... nous livrer leurs mains ! Les plus fanatiques d'ailleurs, ont encore soin de venir à nous, *avant* l'heure du bain...

Ces visites nous procurent la faveur de donner le baptême aux petits enfants en danger de mort ; cette année, plus de six mille petits anges se sont envolés ainsi, après avoir reçu les clefs du Ciel. Mais que dire du baptême des adultes? Instruire prudemment la pauvre mourante, lui ouvrir des horizons insoupçonnés et avoir, humble Sœur Missionnaire, l'émo-

tion de rendre enfant de l'Eglise cette païenne jusqu'alors captive du démon, ce sont des instants inoubliables...

Il semble que, aux Indes, Dieu ait voulu donner une part très large à l'apostolat par la femme Missionnaire. Le Prêtre ne peut pénétrer dans les familles indiennes, les usages le lui interdisent ; il nous envoie ; il nous appelle même en ces immenses districts où il sait qu'une foule de mourants nous attendent : c'est le choléra, la peste, le typhus, la famine qui exercent leurs ravages. Nous avons alors le bonheur de partir, à deux, dans la petite charrette d'expédition ; et, vivant quelques semaines dans un modeste abri natif, assuré par le Missionnaire, nous pouvons, de là, visiter un grand nombre de villages éloignés. Les petits incidents de la vie apostolique y apportent leur note de gaieté : tantôt une chaussure laissée sur un *varapou* (1) glissant ; tantôt, — chose plus grave, — un chavirement qui eût pu entraîner des conséquences sérieuses... Tout est bien qui finit bien ! Grâce à la Providence, et aux règles de sage prudence qui nous sont données, chacune de nos chères sorties et de nos tournées peut se terminer par le *Magnificat* de l'action de grâces.

Des travaux de colonisation et de culture nous donnent encore une action et une influence inespérées sur les pauvres peuplades perdues dans les jungles. A Satchally (Mysore), mais surtout à Dhanora (Nagpore), les cultures de riz, de canne à sucre, de café, et même de blé, deviennent une modeste ressource pour la Mission en même temps que les pauvres Ghonds sont peu à peu gagnés à la confiance en ces

(1) Etroit sentier surélevé, bordant les rizières.

Tayarés qui, disent-ils, réussissent aussi bien aux récoltes de la terre qu'au soin de leurs malades !

N'est-il pas utile de souligner ici l'importance de cet ensemble d'apostolat, au point de vue français, en même temps que catholique? L'Inde est terre anglaise ; mais nous travaillons sous la conduite d'Evêques français ; de plus, diverses communautés présentant aux colons européens toutes les ressources de pensionnats, d'hôpitaux et de cliniques, c'est aux Hindous, uniquement, que nous nous adressons. Notre action eut bien vite l'avantage de leur faire aimer la France et de nous mettre à l'abri de ces mouvements de révolte qui ont agité et agiteront encore l'Inde. Plus d'une fois, dans les grands centres, des hommes influents sont venus nous avertir qu'il ne serait pas prudent de sortir tels et tels jours. « Personne ne vous attaquerait, ajoutaient-ils, car nous vous aimons; mais vous pourriez être prises dans la bagarre. »

Nos petits enfants, nos vieillards, nos lépreux prient chaque jour pour la France, et nul ne fait confusion entre les Tayarés françaises et le gouvernement que, d'ailleurs, beaucoup ignorent, car la civilisation qui a transformé les plus grandes villes, a bien peu atteint les villes sacrées ! et moins encore les districts éloignés, où l'on n'a jamais vu de visages européens.

III

Nous allons donc au peuple natif, à la femme païenne ; mais il faut aussi l'accueillir, et ce sont nos œuvres de maisons.

D'abord, la grande misère : c'est à la Poor-House, à Nagpore, que nos Mères commencèrent leur mission de dévouement en 1889, — dès leur arrivée aux Indes, — auprès des infirmes de toutes sortes : misères physiques et morales. Plus tard, un Asile de vieillards et une Léproserie, à Kumbakonam, nous permirent d'adoucir les souffrances et les derniers moments de ces pauvres créatures, rebutées de tous. Dans ces divers Asiles, hommes et femmes sont admis : la seule misère est le droit d'entrée. Mais notre but étant le relèvement de la femme païenne, un hôpital de femmes était notre grand désir ; nous avons pu le réaliser en juin 1922. L'œuvre était difficile, car elle demandait un personnel entièrement féminin ; déjà, les protestants avaient établi à Madras un de ces « Gansha-Hopital », très goûté des femmes brahmines. Il était dur de voir l'action catholique rester en arrière. Notre hôpital Sainte-Anne, à Kumbakonam, est donc ouvert ; deux de nos Sœurs le dirigent, une doctoresse Irlandaise catholique donne les consultations et fait les opérations nécessaires, assistée de plusieurs aides natives : personnel fort insuffisant, mais qui permet déjà de faire grand bien à tant de pauvres femmes : les mourants y trouvent le vestibule du paradis, et celles qui guérissent nous restent profondément attachées, attirées à notre religion si bienfaisante. L'hôpital a enregistré cette année trois cent trente présences ; de plus, un dispensaire y est adjoint, uniquement pour les femmes, qui l'apprécient et le fréquentent assidûment.

Les dispensaires ! C'est là encore un grand moyen d'action : chaque matin, des centaines de malades viennent demander soit remèdes, soit pansements ;

ils nous indiquent leurs voisins plus ou moins infirmes qui ne peuvent venir, nous demandent d'aller les voir ; ainsi la pénétration dans le monde païen se fait chaque jour plus profonde. Aussi nos maisons débutent-elles ordinairement par cette œuvre; et les Pères nous demandent de multiplier ces modestes centres, où les Sœurs tiennent dispensaire le matin, et font l'après-midi les sorties : Ayyampett, Mayavaram, Purattakudy, ne sont que cela ; mais cela seul est déjà si bonne semence de christianisme, et produit même de si bons fruits !

Souvent, des maisons éloignées, nous sont envoyées les pauvres femmes à recueillir, soit pour cause d'inconduite, ou abandon de leur mari, ou même, par vrai désir de la religion; à Nagpore, à Kumbakonam, à Bangalore, elles trouvent des compagnes, un abri, et le soutien maternel qui leur fait tant défaut.

Cette action catholique si importante sur la femme, doit s'exercer, on le comprend, sur la jeunesse, et très particulièrement par les écoles ; nous en avons à l'heure actuelle dix-sept, avec un millier d'enfants ; c'est l'entrée en rapport avec autant de familles de différentes castes, et la possibilité de les suivre, en cas de maladie et jusqu'à la mort. Ces écoles sont importantes aussi pour deux grandes raisons : la première est de tenir l'action catholique au moins à la hauteur de l'action protestante et théosophiste ; la seconde est relative à l'évolution qui se fait actuellement dans l'Inde : les hautes castes sentent la nécessité de l'instruction pour la femme ; le gouvernement, en vue de remédier quelque peu au triste état des jeunes veuves, leur offre la possibilité d'une situation honorable et intéressante, en ouvrant de

grands établissements d'études où elles peuvent se préparer, soit aux diplômes nécessaires à la direction des écoles, soit aux grades en médecine, même jusqu'au doctorat ; cela, sans que les usages de leurs castes soient aucunement blessés. Cet essai a réussi dans une grande mesure : la jeune veuve indienne y trouve l'essor de ses facultés, l'emploi d'une vie jusqu'alors inutile et humiliée.

Hélas, ces établissements sont aux mains des protestants ou des païens ! Quelle douleur pour les missionnaires, et l'on comprend combien la partie *écoles*, est un de leurs grands soucis. Nous avons, assurément, la consolation de quelques très beaux résultats ; certaines de nos écoles, à Nagpore surtout, sont fréquentées par les enfants brahmines, ou des meilleures castes ; elles obtiennent des diplômes élevés, et nous avons même là, une Ecole normale pour la formation des Directrices d'écoles enfantines ; la plupart de ces jeunes étudiantes sont protestantes ou païennes : c'est quelque chose, du moins, qu'elles aient passé par la formation catholique, et qu'elles conservent, avec nous, des rapports de réelle affection. Mais, combien nous prions la Providence qui nous met en mains des travaux si beaux et si variés, de nous susciter les vocations en rapport avec les besoins !

Mais l'œuvre intéressante, et si charmante toujours, — même aux Indes ! — est celle des tout petits. Quel attrait portent avec eux ces chers bébés bruns ! Ils nous sont apportés, nombreux, à nos crèches, pauvres orphelins sans protection dans la vie; ou encore, pauvres petites victimes de l'immoralité... L'Indien aime ses enfants, et ne se décide guère à

les abandonner, que par force ; mais quand la caste exige qu'ils disparaissent, c'est souvent à la Mission catholique que l'on a recours. Trop heureuses sommes-nous de les recevoir ! sinon, ils seraient vendus aux prêtres païens pour les pagodes, ou bien... jetés dans les puits ! Malheureusement, on a trop souvent essayé du poison pour détruire ces pauvres petits, et c'est après insuccès qu'on nous les apporte. A demi mourants, privés du lait de leur mère, il nous est presque impossible de les sauver ; le dévouement et l'expérience de nos Sœurs des crèches n'arrivent guère à en élever plus de cinq ou six pour cent ; c'est une désolation pour elles, que d'avoir si souvent un pauvre petit cadavre à ensevelir, et d'arriver si lentement à peupler nos orphelinats, à fonder enfin les familles chrétiennes.

Car le mariage de nos enfants, c'est, on le comprend, le couronnement de nos efforts, en cette partie de notre apostolat ; c'est l'établissement de l'Eglise catholique par des villages chrétiens, ainsi que nous commençons à le faire au diocèse de Nagpore.

Le mariage chrétien n'est permis qu'à partir de quinze ans ; mais alors, il faut trouver des maris... ce qui n'est pas petite besogne ! Mari *catholique*, mari *de même caste* que la jeune fille : souvent, nous devons recourir aux Pères pour nous aider en ce laborieux travail ; parmi leurs orphelins, ou leurs bonnes familles chrétiennes, on trouve enfin l'époux tant désiré. S'il s'agit d'une jeune fille brahmine, la difficulté est bien plus grande encore : où et comment trouver un jeune brahme chrétien, puisque la caste est inconvertissable? Nous en étions presque

découragées, il y a une quinzaine d'années, lorsque nous eûmes à établir une de nos fillettes de cette caste. Ayant appris que les RR. Pères Jésuites de Trichinopoli avaient obtenu cet admirable résultat de tout un beau noyau de familles chrétiennes, de la caste des brahmes, c'est à eux que nous eûmes recours ; et par leur moyen, notre Allangaram eut enfin un bon et chrétien mari.

Mais, après le mariage, tout n'est pas fini... il faut former la jeune épouse ; l'usage confère ce soin à la belle-mère qui s'acquitte de son devoir, strictement, non sans quelques arguments frappants qui sont de bon ton aux Indes. Une des dernières mariées de nos orphelines se trouva privée de belle-mère, et nous dûmes reconnaître que la jeune épouse usait un peu trop de sa liberté, et ne rendait pas à son seigneur et maître les honneurs et services qu'il était en droit d'attendre. Rayapen patientait, puis un jour, vint en larmes confier sa peine à la Mère Supérieure : « Périetavaré, ma femme n'est pas bonne ; elle ne soigne pas le riz, le cari est mauvais ; lorsque je le lui dis, elle me répond : « C'est bien bon pour nous, pauvres orphelins que nous sommes ! » Et après avoir travaillé tout le jour, cette nourriture me fait mal. Les voisins me disent qu'il faut la battre, sans quoi cela n'ira jamais ; et ils se moquent de moi, parce que je n'ose pas ! — Eh bien ! mon ami, si c'est le seul moyen, essayes-en ? » Rayapen suivit le sage conseil ; et, de ce jour, la petite femme de quinze ans devint raisonnable et gentille.

Les nouveaux mariés chrétiens ont l'habitude, après la Messe, de venir en pèlerinage à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, musique en tête. C'est là

une partie de ce culte public de la Très Sainte Vierge auquel nous tenons essentiellement dans toutes nos maisons : Messes en plein air, processions, illuminations, attirent en grand nombre païens, chrétiens et musulmans. C'est Marie-Immaculée qui nous obtient des conversions, nous en avons bien souvent la preuve. C'est Elle qui nous préserve de tous les dangers auxquels nous sommes exposées. Ainsi que le disait notre regretté et saint Evêque, Mgr Bottero : « Vous ne saurez qu'au Ciel à quel point la Sainte Vierge vous a protégées ! »

Veuillez m'excuser, Mesdames, Messieurs, de vous avoir retenus aussi longuement. Je vous remercie de votre attention si bienveillante, si indulgente, et me permets de vous demander en terminant, un souvenir, en vos prières surtout, pour les œuvres si nécessiteuses des Catéchistes-Missionnaires de Marie-Immaculée !

TROISIÈME CONFÉRENCE (1)

L'Émulation missionnaire à travers le monde

On voudrait, dans cette étude, traiter, non pas de l'expansion et des progrès des Missions catholiques à travers le monde, mais du développement de l'esprit missionnaire dans les divers pays d'Europe et d'Outre-mer. Cette question elle-même est susceptible d'être envisagée sous divers aspects. On ne retiendra, pour le moment, que ceux-ci : de quelles contrées viennent aujourd'hui les ouvriers apostoliques qui se mettent au service du Saint-Siège ; quelle aide ils rencontrent de la part du clergé et du peuple chrétien ; sous quelles formes principales cette aide se produit.

C'est là un vaste champ à parcourir, si vaste même qu'on ne pourra y faire que quelques pas, suffisants

(1) Conférence donnée le 24 novembre 1924 par Mgr Beaupin, secrétaire général du *Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger.*

pourtant, du moins, on l'espère, pour permettre au lecteur de se rendre compte de la situation nouvelle faite à l'apostolat catholique et des grands espoirs qu'elle autorise.

I. — *Les Congrégations Missionnaires.*

Un premier fait vaut d'être mis en lumière : si l'on prend l'histoire des Congrégations missionnaires d'hommes (1), à la date où le Pape Grégoire XV, le 22 juin 1622, par la Constitution *Incrustabili*, établit à Rome la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi, on s'aperçoit que, laissés à part les grands ordres internationaux, tous déjà créés à cette époque: Capucins, Carmes, Franciscains, Dominicains ou Jésuites, c'est la France presque seule, qui pendant environ deux siècles et demi, a fourni son armée conquérante à l'Eglise.

Elle lui donna d'abord, au XVIIe siècle, les Prêtres de la Mission, ou Lazaristes (1625), qui se mirent à l'œuvre, au delà de nos frontières, vers 1645 ; les Sulpiciens (1642), qui partirent pour le Canada dès 1651; les Eudistes (1643), qu'on ne verra, il est vrai, s'en aller au loin qu'au cours du XIXe siècle ; les prêtres de la Société des Missions-Etrangères de Paris, dont le premier vicaire apostolique, Mgr Pallu, fut sacré en 1658 et qui couvrirent vite de leurs établissements la Chine, la Cochinchine, le Siam et le Tonkin ; les Frères des Ecoles chrétiennes, enfin (1680), qui ne commencèrent à s'expatrier qu'au len-

(1) Nous avons laissé de côté, à dessein, les Congrégations missionnaires de femmes, dont la création et l'expansion méritent de faire l'objet d'une étude spéciale.

demain de la Révolution française et dont la première expansion date de 1838.

Au dix-huitième siècle, moins riche en initiative du même genre que le précédent, c'est cependant la France encore qui met en ligne, dès 1703, la Congrégation du Saint-Esprit, dont les œuvres se multiplièrent bientôt dans nos colonies et à laquelle s'adjoignirent en 1848, les disciples du vénérable Libermann, missionnaires du Saint-Cœur Immaculé de Marie ; et dès 1705, la Compagnie de Marie du bienheureux Grignon de Montfort, qui se reconstitua en 1825 et dont l'apport aux missions fut plus tardif.

Mais c'est au lendemain même de la grande Révolution, les maux qu'elle causa à peine pansés, que la vague missionnaire française se reprit à s'épandre, et cela, dès 1800, avec les Pères des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie (Picpuciens), futurs apôtres de l'Océanie et dès 1808, avec les Prêtres de la Miséricorde, fondés par l'abbé Rauzan, qui s'appelèrent d'abord Prêtres des Missions de France et invités à se rendre à New-York, en 1840, par Mgr de Forbin-Janson, y créèrent la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul.

Et voici les belles années fécondes du début de la Restauration ; 1816, qui voit naître les Oblats de Marie, de Mgr Mazenod et les Maristes du vénérable Claude Colin ; 1817, avec les Marianistes du vénérable Chaminade, les Frères du vénérable Jean-Marie de Lamenais et ceux du vénérable Marcellin Champagnat ; 1820, avec les Pères de Sainte-Croix ; 1830, enfin, avec les Pères de Chavagne, en Vendée, et les Clercs de Saint-Viateur, à Lyon.

Un temps d'arrêt, assez court, et sous la Monar-

chie de Juillet, les fondations recommencent : 1832, et ce sont les Pères de Bétharram, du bienheureux Michel Garicoïts ; 1836, et ce sont les Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Lourdes ; 1838, et ce sont les Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy.

Un temps d'arrêt encore, mais plus long, et autour des années 1840 et 1860, floraison nouvelle : Pères de Notre-Dame de Sion (1842), Pères de Saint-Edme de Pontigny (1843), Frères de Saint-Vincent de Paul et Augustins de l'Assomption (1845). En 1851, ce sont les Pères de Sainte-Marie de Tinchebray (Orne) ; en 1852, les Missionnaires de la Salette ; en 1854, les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun ; en 1856, les Pères des Missions Africaines de Lyon, et les Prêtres du Très-Saint-Sacrement, du vénérable Julien Eymard.

Nous touchons à l'heure des dernières initiatives : 1866, les Chanoines réguliers de Dom Gréa ; 1868, les Missionnaires d'Afrique, ou Pères Blancs ; 1871, les Oblats de Saint-François de Sales, de Troyes ; 1877, enfin, les Prêtres du Sacré-Cœur, de Saint-Quentin.

A partir de cette date, nous n'enregistrons plus, en France, de fondation de Congrégation d'hommes.

Par contre, et c'est le second fait qui mérite d'être relevé, le mouvement de fondation de congrégations missionnaires, qui commence, hors de France, un peu après 1830, ira sans cesse, désormais, se développant ; il aura cessé, chez nous, pour prendre peu après une nouvelle puissance, tout autour de nous et bientôt naître en Amérique du Nord.

Il se dessine, dès 1834, en Italie, avec la création, à Rome, par le vénérable Vincent Pallotti (1795-

1854) de la *Pia Societas Missionum*, connue sous le nom de Société des Pallotins, et dans laquelle les Allemands sont entrés en grand nombre. Il prend force, en 1846, avec les Salésiens de Don Bosco. Voici 1850, et ce sont les Missions-Etrangères de Milan, appelées à un si bel avenir ; voici 1867 et ce sont les Fils du Sacré-Cœur de Vérone pour les Missions d'Afrique et les Pères des Missions-Etrangères de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Rome. En 1888, le mouvement de l'émigration italienne aux Etats-Unis et au Brésil, détermine la création des Missionnaires de Saint-Charles de Plaisance et de leur Institut Christophe-Colomb. En 1895, Mgr Conforti, Evêque de Parme, établit dans sa ville épiscopale l'Institut Saint-François-Xavier, qui prend le nom de Missions-Etrangères de Parme. En 1920, enfin, un prêtre de Turin, recteur du Sanctuaire de la Consolata, fonde à son tour une nouvelle congrégation missionnaire, qui ira bientôt s'installer en Abyssinie et à laquelle la Sacrée Congrégation de la Propagande a confié, le 10 juillet 1923, la direction d'un Collège international pour les Missions extérieures.

L'Espagne, elle aussi, figure à ce tableau d'honneur, avec les Missionnaires, Fils du Cœur Immaculé de Marie, créés à Vich, par Mgr Claret y Clara, Archevêque de Cuba (1807-1870) et avec les Ermites récollets de Saint-Augustin, réforme accomplie en 1912, de l'ordre antique des Ermites de Saint-Augustin, qui s'établirent en Amérique du Sud.

En Belgique, en 1860, un prêtre flamand, l'abbé Verbist (1823-1868), groupe les Missionnaires du Cœur Immaculé de Marie, qui vont bientôt aller travailler en Mongolie et au Congo et qu'on appelle ordi-

nairement les Missionnaires de Scheut-lès-Bruxelles. Rome enfin, en 1920, établit pour les Bénédictins belges une Congrégation de l'Annonciation, dont les membres se sont faits missionnaires au Brésil et au Congo.

L'Allemagne elle-même et la Bavière se mettent à l'œuvre en 1875, année où des prêtres allemands fondent, à Steyl, dans le diocèse hollandais de Ruremonde, la Société du Verbe divin, dont les établissements se sont multipliés en Chine. Ce sont ensuite la Société du Divin Sauveur ou des Salvatoriens, qui naquit à Rome en 1881, et est presque toute allemande et la Congrégation bénédictine de Sainte-Odile, pour les Missions-Etrangères (1884).

Et voici la part de l'Angleterre, où se crée, en 1866, la Société de Saint-Joseph ou des Missions-Etrangères de Mill-Hill, sous l'impulsion du futur cardinal Vaughan ; puis, celle des Etats-Unis, où commence, vers 1900, au Séminaire de Maryknoll, dans la province de New-York, une Société des Missions-Etrangères qui ne tardera pas à se développer.

Mentionnons enfin les Missionnaires de Marianhill, dont le Supérieur est d'origine bavaroise, et qui, séparés des Trappistes en 1913, ont été approuvés en 1914, pour les Missions de l'Afrique Australe et les Missionnaires de la Sainte-Famille, fondés à Grave, en Hollande, vers 1900, par un Français, le P. Berthier, des Missionnaires de la Salette et sont, pour un bon nombre, Hollandais.

Aux deux premiers faits constatés : cessation de fondations de Congrégations missionnaires d'hommes, en France, à partir de 1877, multiplication de ces fondations, hors de France, à partir de 1834,

il convient d'en ajouter un troisième : floraison constante, toujours hors de France, au cours des dix dernières années, de Séminaires des Missions-Etrangères que viennent peupler des clercs et des prêtres séculiers.

Donnons les principaux exemples: en 1920, le Cardinal Benlloch y Viso, archevêque de Burgos, prend l'initiative de créer, dans cette ville, le Séminaire Pontifical et Royal de Saint-François-Xavier, où les aspirants missionnaires sont reçus gratuitement, de 12 à 35 ans ; l'année suivante, s'ouvre à Barcelone un Institut missionnaire dont les bourses sont fournies par douze groupements d'ouvriers, de commerçants, de militaires et de marins, d'artistes et d'associations pieuses et qui compte déjà une dizaine d'élèves. En Suisse, le Séminaire des Missions-Etrangères d'Immensée, dans le canton de Schwitz, érigé, le 30 juin 1921, par un décret de la Propagande, s'ouvrait, en septembre 1922, dans un immeuble que lui avait abandonné la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun. Sa succursale de Wolhusen, près Lucerne, renfermait déjà, en juin 1923, vingt-quatre théologiens et le 28 septembre 1924, les trois premiers prêtres missionnaires, membres de la Société suisse des Missions-Etrangères, partaient pour la Chine. En Pologne, un Congrès catholique décidait, le 14 décembre 1921, la création d'une société polonaise des Missions ainsi que l'établissement, à l'Université catholique de Lublin, d'un Séminaire Pie XI pour les Missions qui a ouvert, en 1923, avec l'approbation du Saint-Siège et l'assentiment du gouvernement polonais, une succursale aux Etats-Unis. Les Evêques de la province de Québec, au Canada,

au cours de leur assemblée annuelle, le 2 février 1921, décidaient la création, à Pont-Vian, près Montréal, d'un Séminaire Saint-François-Xavier pour les Missions étrangères et le 16 octobre 1922, avaient lieu la pose et la bénédiction de la première pierre du nouvel édifice qui fut béni solennellement, le 7 septembre 1924. Il s'y trouve déjà une quinzaine d'aspirants missionnaires qui s'y préparent aussi aux missions de Chine. C'est pour pourvoir aux besoins de ces mêmes missions que, vers 1918, un institut spécial était annexé, en Irlande, au Séminaire de Maynooth. Il comptait déjà une soixantaine d'étudiants, à la fin de 1922. Ajoutons encore qu'en Italie, en 1922, aussi, un chanoine d'Aversa, dans la province de Naples, offrit à la Propagande le palais ducal de sa famille pour y établir un nouveau Séminaire des Missions-Etrangères.

Quatrième fait, fort douloureux pour nous : tandis que se multiplient, à l'étranger et les nouvelles congrégations missionnaires et les Séminaires des Missions-Etrangères, nos Congrégations françaises, faute de pouvoir se recruter librement dans notre pays, victimes, par ailleurs, de notre dénatalité et des suites des hécatombes de la guerre, s'appauvrissent en sujets français. Les dates de 1881, de 1901 et de 1904, où leur fut appliquée la législation que l'on connaît ont coïncidé avec leur expansion à travers le monde. Notre influence y a prodigieusement gagné ; en même temps, l'idée missionnaire faisait, dans les pays européens et parmi les catholiques des Etats-Unis et du Canada, un progrès considérable, suscité en grande partie par la présence et par

l'exemple de nos compatriotes qui déterminèrent partout un accroissement du zèle apostolique.

Mais les mauvais jours sont venus. Non seulement nos missionnaires, trop peu nombreux, ne peuvent plus suffire aux besoins religieux des missions qu'ils ont fondées et çà et là, en doivent consentir l'abandon à des ouvriers évangéliques d'autres nationalités mais encore il leur est souvent impossible de prendre la charge des contrées qui s'ouvrent à l'apostolat catholique.

Lentement pour quelques-unes, plus anciennes, rapidement pour d'autres, plus récentes, nos congrégations françaises d'origine s'internationalisent. Du point de vue national, le fait serait de peu de conséquence, si l'élément français y demeurait prépondérant. Mais, c'est le contraire qui se produit. En voici quelques exemples.

La Compagnie de Marie, fondée au début du XVIIIe siècle par le Bienheureux Grignon de Montfort, si elle a toujours un supérieur général français a maintenant un procureur général hollandais et c'est aussi à un de ses membres, d'origine allemande, qu'a été confiée, par la Propagande, le 12 juin 1923, la préfecture apostolique d'Islande, détachée du vicariat apostolique du Danemark. Les Pères du Saint-Esprit, dans l'Afrique orientale, dans cette région du Zanguebar qui va du cap Gardafui jusqu'au Mozambique, livrent, une à une, leurs résidences aux missionnaires non-français de leur Congrégation. « Nous sommes arrivés au Zanguebar en 1862, disait récemment, dans une interview donnée à la *Vie Catholique* leur supérieur général, Mgr Le Roy, encouragés par le gouvernement impérial ; nous étions alors les seuls

Français et presque les seuls Européens, sur la côte et dans l'intérieur du pays. Livingstone, Stanley, ne sont venus qu'après nous. Nos postes de Missions, au moins une quarantaine, sont encore connus sous le nom de « Missions françaises »; en réalité, il ne s'y trouve presque plus de religieux français. »

En juin 1923, on pouvait dresser cette liste, certainement incomplète, des maisons religieuses de Congrégations missionnaires d'origine française, établies en Allemagne : Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, 7 maisons ; Lazaristes, 7 maisons ; Société de Marie (Maristes), 2 maisons ; Oblats de Saint-François de Sales, 2 maisons ; Pères de Picpus, 5 maisons; Pères du Saint-Esprit, 5 maisons ; Pères Blancs, 3 maisons.

Au reste, de cette internationalisation des Congrégations d'origine française, allant jusqu'à y faire disparaître toute prédominance de l'élément français, la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun forme un cas frappant. Fondée en 1854, par un prêtre d'Issoudun, l'abbé Chevalier, cette Congrégation n'eût, jusqu'en 1880, qu'une seule maison à l'étranger : une procure à Rome. A cette époque, elle comptait 50 membres, dont 9 seulement n'étaient pas Français. La proportion des non-français s'y est accrue d'année en année. Dès 1890, elle avait 144 membres, dont 87 étrangers, parmi lesquels 11 allemands et 14 hollandais. En 1900, elle atteignait un effectif de 349 membres, dont 140 français, pour 209 étrangers et parmi ces derniers, 64 allemands, 69 hollandais, 20 italiens, 18 belges. La majorité y avait passé aux non-français. Elle leur est demeurée, puisque en 1923, les 802 missionnaires du Sacré-Cœur

n'avaient plus, dans leurs rangs, que 137 français, tandis que les Allemands y étaient devenus 224 et les Hollandais 186. L'élément français ne forme plus aujourd'hui que le 17 % de la Congrégation ; les éléments prépondérants sont l'allemand, avec le 28 % de l'effectif total et le hollandais, avec le 23 %. En octobre 1920, le nouveau Supérieur général élu fut un hollandais, le R. P. Brochen, qui succéda à un alsacien, le R. P. Meyer. Sur six Evêques missionnaires appartenant à la Congrégation, trois seulement maintenant sont français.

Le même phénomène a commencé de se manifester, chez les Frères des Ecoles chrétiennes où le pourcentage français de 75 % en 1903 est passé à 49 % en 1922. Le Conseil d'administration de l'Institut, qui est de 12 Frères et ne comprit longtemps qu'un étranger, en compte 5 aujourd'hui.

Dans le livre intitulé : *Faut-il autoriser les Congrégations?* où se trouvent réunis les rapports préparés par Maurice Barrès pour la Commission des Affaires étrangères de la Chambre, on trouvera, pour les Pères Blancs, les Missionnaires africains de Lyon, les Missionnaires du Levant et les Franciscains, d'autres statistiques, non moins significatives (1). Les notes qui terminent le volume sont particulièrement utiles à consulter sur le point qui nous occupe.

Nous-même, dans une brève étude sur *Le Catholicisme en Chine* (2) nous avons signalé la situation de jour en jour plus précaire des Frères maristes, qui étaient, dans le Céleste Empire, 112 en 1913,

(1) Maurice BARRÈS, *Faut-il autoriser les Congrégations?* Paris, Plon et Nourrit, éditeurs, 1924.

(2) Voir *Chronique Sociale de France*, juin 1924, p. 459 et suiv.

avec 7 étrangers et 5 collaborateurs indigènes, mais n'étaient déjà plus que 92, en 1923, avec 16 étrangers et 37 collaborateurs indigènes, impuissants à assumer la charge de fondations nouvelles et réduits à refuser 1.500 élèves, chaque année, dans un pays où les écoles d'inspiration protestante et américaine vont sans cesse se multipliant et où un fort courant de bolchevisme se dessine parmi la jeunesse.

Ne trouvant chez nous qu'un recrutement fort modeste, nos congrégations françaises, par contre, se développent au Canada. Un livre récent, intitulé : *Au service de l'Eglise* (3, et qui renferme des notices sur vingt ordres religieux ou congrégations ecclésiastiques, nous apparaît comme particulièrement révélateur à cet égard. Nous y glanerons seulement quelques chiffres, sur des Congrégations presque disparues en France, sauf toutefois les Pères Blancs.

Celle des Pères de Sainte-Croix, établie en France en 1820, et dont la maison générale, après avoir été à Neuilly-sur-Seine, est maintenant à l'Université Notre-Dame à Indianapolis (Etats-Unis), s'est implantée au Canada en 1847. Elle compte maintenant environ 350 membres dans la province de Québec et au Nouveau Brunswick et possède de florissantes missions au Bengale et en Birmanie. L'institut des Clercs de Saint-Viateur, né à Lyon en 1830, qui a transporté son siège central à Jette Saint Pierre, en Belgique, a désormais pour Supérieur général un Canadien-Français, le R. P. Roberge, élu à cette charge en

(3) *Au Service* de l'Eglise, ordres religieux et congrégations ecclésiastiques au Canada français. Avant-propos par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J. Montréal, Imprimerie du *Messager*, 1300, rue Bordeaux, 1924.

1923. Il a dans la province de Québec, trente-six établissements. La Société des Pères Blancs, qui n'a une maison au Canada que depuis 1900, y a déjà recruté plus de 70 Pères ou Frères et, en octobre 1923, quatorze postulants canadiens attendaient leur départ pour le noviciat. Les Oblats de Marie Immaculée, sur un effectif total de 2.417 religieux, en décembre 1923, en avait 750 occupés au Canada et répartis en 140 établissements.

Il nous faut signaler, enfin, la rapide progression en nombre de quelques-unes des congrégations missionnaires qui se sont fondées hors de France, depuis un siècle.

Deux exemples d'abord, pour l'Italie. *L'Institut des Missions-Etrangères de Milan* avait, en 1923, 345 membres, dont 9 évêques, 124 prêtres en mission et 173 étudiants de diverses catégories. Celui des Pères de la *Consolata* de Turin, qui date de 1901 compte plus de 300 membres, dont 55 prêtres et 18 coadjuteurs en mission.

Et voici, au 1er janvier 1924, l'effectif de la *Société du Verbe Divin :* 4.329 personnes, dont 3 évêques, un préfet apostolique, 2 administrateurs apostoliques, 757 prêtres, 376 scolastiques, 83 novices ecclésiastiques, 1.736 étudiants, 840 frères, 279 frères novices, 136 frères postulants, 116 frères aspirants.

En 1923, le nombre des prêtres espagnols travaillant en pays de mission s'élevait à 656 et celui des prêtres belges, à 1.191.

De cet ensemble de faits, il résulte que les Congrégations missionnaires sont en constant progrès, surtout hors de France. Si c'est encore notre pays qui donne à l'Eglise catholique le gros de son armée

apostolique, il se voit peu à peu rejoint par d'autres, notamment l'Italie, la Hollande, le Canada Français, l'Allemagne elle-même, les Etats-Unis enfin, où le mouvement des vocations missionnaires est considérable.

Comme catholiques, c'est avec une joie ardente et sincère que nous pouvons enregistrer de telles constatations ; comme Français, nous sentons cette joie accompagnée d'un regret, celui que notre patrie ne soit plus en état de répondre à l'appel des âmes lointaines avec la même abondance en ouvriers évangéliques qu'autrefois.

II. — *L'Union Missionnaire du Clergé.*

Cette croissance admirable des Congrégations et des Séminaires missionnaires, trouve, en partie, son explication dans les efforts qui sont faits, parmi les catholiques de toutes les nations, pour les intéresser à la propagande de l'Evangile. C'est une véritable croisade qui a commencé, suscitée et encouragée par le Saint-Siège, qui en concentre, de plus en plus, à Rome, la direction.

L'appel au concours du peuple chrétien a trouvé, au cours des dix dernières années, son expression la plus forte dans les initiatives prises par l'*Union Missionnaire du Clergé* pour faire connaître les Missions et leur procurer des ressources, en hommes et en argent. Les prêtres des paroisses n'avaient pas encore été déterminés, jusqu'ici, à s'occuper avec assez de zèle et de constance, à pourvoir aux besoins des Missions. *L'Union Missionnaire* les a groupés, encadrés, documentés pour cette tâche.

L'idée première de cette organisation paraît bien appartenir à un prêtre allemand, d'origine alsacienne, qui la lança, dans son pays, dès janvier 1912. Son but était « d'initier les prêtres chargés du ministère des âmes à s'intéresser avec intelligence aux missions et de faciliter par là, dans le peuple, une propagande systématique en leur faveur » (1). Ce n'est, pourtant, qu'en 1915 que l'*Union Missionnaire du clergé* fut réellement fondée, en Italie, par un missionnaire de ce pays, le R. P. Manna, de la Société des Missions-Etrangères de Milan (2). Il revenait alors de Birmanie. Ce fut lui qui alla trouver Mgr Conforti, Evêque de Parme, s'assura son patronage et son concours et avec son aide, fit approuver ses projets par le Pape Benoît XV. Un peu plus tard, ce Souverain Pontife déclarait, dans l'Encyclique *Maximum illud*, (30 novembre 1919), son désir de voir l'Union instituée dans tous les diocèses du monde catholique. En même temps, il l'enrichissait de précieux privilèges et la plaçait sous la dépendance de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

L'Union missionnaire ne s'adresse qu'aux prêtres séculiers et réguliers, ainsi qu'aux séminaristes. Elle ne vise ni à suppléer ni à absorber les œuvres qui, comme la Propagation de la Foi ou la Sainte-Enfance, recueillent les aumônes des catholiques pour les Missions. Elle ne demande même à ses membres que la minime cotisation nécessaire à couvrir les frais de

(1) Cité dans BARRÈS, *Faut-il autoriser les Congrégations?* p. 241.

(2) Sur l'*Union Missionnaire*, consulter la brochure : Statuts et programme de l'*Union Missionnaire*, Rome, Imprimerie polyglotte Vaticane, 1921, et celle intitulée : l'*Union Missionnaire*, documents et programme, Bonne-Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

son administration et de ses revues. En revanche, elle fait d'eux les apôtres de l'idée missionnaire. Elle les groupe, afin de leur permettre de répandre, dans le peuple chrétien, la connaissance et l'amour des Missions chez les infidèles et afin qu'ils puissent favoriser et développer les œuvres déjà établies par le Saint-Siège à cet effet.

Les moyens d'action qu'elle les engage à utiliser, pour atteindre ce but sont : la prière, la prédication, les fêtes et les journées missionnaires, la diffusion des publications missionnaires, d'une manière générale, tout genre de propagande qui décidera un plus grand nombre de fidèles à s'inscrire dans les œuvres existantes ou à leur verser de plus abondantes contributions.

L'Union missionnaire doit être érigée canoniquement, dans chaque diocèse, par un décret de l'Ordinaire. Ainsi se trouve constitué chacun de ses groupes diocésains, que dirige un Conseil, composé d'un directeur ou président, d'un secrétaire, d'un trésorier et de quelques membres, tous nommés par l'Evêque. Au-dessus de ces unions diocésaines peut se former pour un pays ou pour une province ecclésiastique, un conseil central, dont le président sera présenté par les évêques à la Congrégation de la Propagande, qui le nommera définitivement. Dans ce conseil central, entreront et des directeurs diocésains et des représentants d'Instituts religieux ayant des Missions.

C'est sous l'impulsion de ces conseils centraux ou diocésains qu'agira l'Union Missionnaire, dans chacune de ses circonscriptions, les conseils diocésains se réunissant au moins deux fois l'an et les conseils

centraux, au moins une fois. Un congrès général de tous les membres de chaque union se tiendra tous les cinq ans, successivement, dans les principales villes du territoire qui lui est assigné.

L'Union missionnaire doit s'appliquer aussi à faire connaître et aimer les missions, parmi les aspirants au sacerdoce, en cherchant à créer, dans les séminaires, des cercles d'études et des bibliothèques pour les missions. Ses membres poursuivront un apostolat analogue auprès des fidèles, au catéchisme, en chaire, par la presse et par les conférences.

C'est dans les deux diocèses italiens de Milan et de Bergame que l'*Union missionnaire* a commencé de se développer sérieusement et de porter ses fruits. Le 31 août 1918, Mgr Conforti lui fut désigné, comme président, pour toute l'Italie, par Son Eminence le cardinal Gasparri. Bientôt, elle se répandit à travers le monde. A la fin de 1921, elle groupait, dans 155 diocèses, 16.000 membres et 180 évêques qui y avaient adhéré. En France, elle a été érigée canoniquement, par une ordonnance de Son Eminence le cardinal Dubois, archevêque de Paris, en date du 3 décembre 1921, qui lui donna comme président dans son diocèse, l'un de ses vicaires généraux, M. le chanoine Maurice Clément, maintenant Mgr Clément, Evêque de Monaco (1).

Ces derniers temps, M. le chanoine Letourneau, curé de Saint-Sulpice, a succédé à Mgr Clément, à la tête du groupement parisien En outre, un décret de la Propagande, en date du 20 février 1924, a nommé le cardinal Dubois, président de *l'Union Mission-*

(1) Voir *Semaine Religieuse de Paris*, n° du 30 décembre 1922.

naire pour toute la France. Aujourd'hui, l'Union est organisée dans une dizaine de diocèses et compte plus de deux cents membres dans celui de Paris (1).

L'Union Missionnaire a tenu son premier Congrès international à Rome, du 1er au 4 juin 1922, à l'occasion des fêtes du troisième centenaire de l'établissement de la Congrégation de la Propagande, sous la présidence de Son Eminence le cardinal Laurenti, qui fut longtemps l'actif secrétaire de cette Congrégation. Le Pape Pie XI, en recevant, le samedi 3 juin, les congressistes au Vatican, dans la salle royale, leur adressa même une émouvante allocution. Au cours des séances, d'importants discours furent aussi prononcés, d'abord par le cardinal Laurenti, lui-même, qui dit aux prêtres assemblés, ce que le Pape et l'Eglise attendaient d'eux, ensuite par Sa Grandeur Mgr de Guébriant, archevêque de Marcianopolis et supérieur de la Société des Missions-Etrangères de Paris, enfin par Sa Grandeur Mgr Conforti, évêque de Parme.

Ce fut le R. P. Manna qui fit connaître aux congressistes les très consolants résultats déjà obtenus, à cette époque, par l'action des membres de l'Union, en Italie. Ils sont vraiment impressionnants, si l'on songe que, dans tous les diocèses italiens où elle s'est fortement implantée, les aumônes pour les Missions ont grossi dans des proportions considérables. Donnons au moins quelques chiffres. Dans le diocèse

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, *l'Union missionnaire* a fait, en France, des progrès considérables. Elle y compte maintenant, répartis à travers presque tous nos diocèses 3.500 adhérents. Cf. *L'Union missionnaire du clergé en France*, Bulletin trimestriel, N° d'octobre 1925. Paris, Téqui, éditeur. Pour tous renseignements s'adresser à M. le Chanoine Olichon, délégué national, 19, boulevard Bourdon, Paris-IVe.

de Milan, les offrandes pour les Missions sont passées de 60.000 lire, en 1918, à 144.000 en 1921; dans celui de Bergame, où toutes les œuvres missionnaires recueillaient ensemble, annuellement, 20 à 30.000 lire, la seule contribution pour la Propagation de la Foi, s'est élevée, en 1921, à 160.000 lire et celle pour la Sainte-Enfance à 60.000. Le diocèse de Bergame paraît bien être aujourd'hui le premier de l'Italie, pour l'émulation missionnaire. La somme totale de ses aumônes fut, en 1921, de 500.000 lire et il a donné, par ailleurs, au cours des dernières années, aux congrégations missionnaires, 54 prêtres, 25 frères, 130 sœurs. Or, il ne compte guère plus de 500.000 habitants.

Dans son rapport, le R. P. Manna, signalait encore le diocèse de Padoue, versant aux Missions, en 1921, 113.000 lire et celui de Vicence en apportant 200.000; dans ce même diocèse, l'*Union Missionnaire* avait, en 1921, 315 membres; en 1922, 345 et cette année-là, la somme recueillie pour les Missions, dépassait 300.000 lire (1). Elle montait, en 1922 encore à 573.184 lire 30, à Bergame, et en 1923, à 233.824 lire à Padoue.

Et voici quelques statistiques plus récentes. Le 23 janvier 1924, *l'Union Missionnaire du Clergé* pour l'Italie, a tenu son Conseil national à Rome, sous la présidence de Mgr Conforti, au Palais même de la Propagande. Elle comptait alors 19.890 membres ordinaires, au lieu de 17.327, chiffre de l'année précédente ; 960 sociétaires perpétuels, au lieu de 16 ;

(1) Sur ce Congrès de *l'Union Missionnaire*, voir *La Croix*, n° du 15 juin 1922, et la revue : *Les Amitiés Catholiques Françaises*, n° du 15 juillet 1922, article de M. l'abbé Gabriel Malleville.

194 évêques, membres honoraires, au lieu de 178. Elle avait pourtant perdu 219 associés défunts. On se fera une idée de son accroissement rapide, si l'on songe qu'au 15 février 1924, le nombre des sociétaires perpétuels était passé de 960 à 1.066 et celui des sociétaires ordinaires de 19.890 à 20.437.

Au cours de cette même année 1923, 21 nouveaux secrétariats diocésains avaient été fondés, ce qui portait leur nombre à 181, sur les 277 diocèses italiens et quinze congrès diocésains avaient été tenus, çà et là, dans l'ensemble des cinq grandes circonscriptions régionales de Vénétie, de Lombardie, du Bas-Piémont, de l'Emilie et de la Romagne et enfin de la Campanie.

Il y a donc, dans l'*Union missionnaire* italienne, une puissante organisation, ayant à son service un budget annuel de presque 100.000 lire, un prêtre propagandiste, Don Francesco Carminati, une revue désormais mensuelle, dirigée par Mgr Luigi Drago, qui tire à 20.000 exemplaires et dont le secrétariat avait expédié, dans l'année 1923, 4.000 circulaires et 10.000 exemplaires des Statuts (2).

Nous ne suivrons pas *l'Union missionnaire* dans son développement à travers les clergés catholiques d'Europe et d'outre-mer, signalons seulement qu'introduite en Allemagne, en 1920, par l'Assemblée annuelle de l'Episcopat, elle y a des centres dans presque chaque diocèse, et que son président général pour ce pays est Son Eminence le cardinal Schulte, archevêque de Cologne, qu'il en est de même en

(2) *La Rivista dell'Unione missionaria del Clero in Italia*, a son Siège n° 11, via Santo Antonino, Bergame. Abonnement : 20 lire, pour l'étranger.

Suisse, où Mgr l'Evêque de Saint-Gall a été mis à sa tête, et en Hollande, où le *Priester Missiebond*, fondé en 1917, s'est rattaché à elle en 1918, et où elle possédait, dès 1922, 3.000 adhérents. Elle s'est enfin établie en Espagne en 1922, au cours du Congrès pour les Missions qui eut lieu, cette année-là, à Pampelune ; elle a maintenant, au delà des Pyrénées, quelque 6.000 adhérents. Elle est particulièrement florissante, dans le pays basque. Lors d'un congrès tenu à Vitoria, en octobre 1922, les 300 membres de l'Union que renferme ce diocèse décidèrent d'y mener une active propagande auprès des fidèles en faveur des Missions. Quelques-uns d'entre eux furent désignés pour parcourir la contrée, village par village et, cette besogne faite, organiser des journées missionnaires dans chaque archiprêtré. Dans une de ces journées, à Saint-Sébastien, 7.000 pesetas furent récueillies, et dans une autre, à Bilbao, on en obtint 9.000.

Ce n'est donc rien exagérer que de prétendre que *l'Union missionnaire* est devenue, très rapidement, au service des œuvres d'apostolat lointain, une force agissante de premier ordre et quelle a déjà donné, partout, une puissante impulsion à ces œuvres, en provoquant, en leur faveur, d'abondantes aumônes.

Si jusqu'ici, son action en France s'est limitée surtout au diocèse de Paris, où elle s'est montrée très active, en y organisant des journées missionnaires paroissiales et en faisant donner, en 1923-1924 et en 1924-1925, des séries de conférences à l'Institut catholique, l'heure est proche, il faut l'espérer, où elle prendra chez nous l'extension nécessaire.

III. — *Quelques grands Congrès missionnaires.*

Comment le peuple fidèle répond-il, de son côté, surtout depuis la publication de l'*Encyclique Maximum Illud* et la création de *l'Union Missionnaire du Clergé*, aux appels qui lui ont été adressés, c'est ce que nous allons essayer maintenant de montrer en parlant des principaux congrès en faveur des Missions qui se sont tenus, çà et là, au cours des dernières années.

Pour nous borner à des faits récents, nous mentionnerons au moins la place faite aux Missions au soixante-troisième Congrès annuel des catholiques allemands, qui a eu lieu à Hanovre, près du tombeau de Windthorst, du 31 août au 2 septembre 1924. Les catholiques allemands cherchent à reconquérir l'influence missionnaire qu'ils ont perdue, du fait des traités de paix qui ont exclu leurs compatriotes des territoires de leurs anciennes colonies. Leurs missionnaires s'installent donc partout où l'on peut et veut les recevoir. Ils ont même pris des initiatives qui méritent l'attention, telle que la fondation, en 1921, d'une Association spéciale, *Katholischer deutsche Verein, für missionsarztlische Fürsorge*, qui a pour but de provoquer et de soutenir la formation de médecins, qui deviendront les auxiliaires de leurs missionnaires et pour lesquels un Institut a été ouvert à la Faculté de médecine de l'Université de Wurzbourg, en Bavière. D'après les chiffres donnés par le R. P. Bernard Arens, dans son livre *die Katolischen Mission Vereine*, il existe, en Allemagne,

une quarantaine de Sociétés s'intéressant aux Missions (1).

Pour l'Angleterre, le fait le plus saillant à signaler, c'est l'Exposition des Missions catholiques, *Scenic Exhibition*, organisée à Birmingham, au *Bingley Hall*, du 3 au 7 août 1923, à l'occasion du Congrès national catholique qui se tint alors dans cette ville. Une tentative analogue avait été faite, à Londres, l'année précédente et y avait déjà obtenu un beau succès. L'exposition de Birmingham renfermait surtout des comptoirs de vente d'objets fabriqués dans les Missions. Il y manquait, au dire de ceux qui l'ont visitée, un plus grand nombre de graphiques, de statistiques et de documents qui auraient achevé de lui donner son véritable caractère. Telle quelle, elle n'en fut pas moins attrayante et instructive (1). Elle fut d'ailleurs transportée à Londres quelques mois plus tard et elle y rencontra, de la part du public, la même faveur, grâce, en particulier, à des conférences données, en même temps, par des missionnaires. Cette exposition de Londres avait été inaugurée par une allocution du Vicomte Fitz-Alan, ancien vice-roi d'Irlande.

Parmi les plus importantes manifestations belges, il faut relever d'abord une « Journée des Missions » organisée à Liège, le 12 mars 1922, qu'avait annon-

(1) A consulter sur cet ouvrage du Père Arens, l'article que lui a consacré le R. P. BROU, dans les *Études*, 20 juillet 1922, sous ce titre : *Les œuvres en faveur des Missions*. On trouvera encore sur le mouvement missionnaire en Allemagne de nombreuses notes et beaucoup d'indications bibliographiques dans le livre de M. Maurice BARRÈS : *Faut-il autoriser les Congrégations?*.

(1) Sur les Expositions anglaises de 1922 et de 1923, consulter la Revue *Les Études*, n°s du 20 octobre 1922 et du 20 septembre 1923. Articles du R. P. BROU.

cée au préalable une lettre pastorale de Mgr Rutten. Elle s'ouvrit par une messe de Communion aux intentions des Missions, comporta une prédication dans chaque paroisse et se tint conjointement avec une Exposition. Il en alla de même à Namur, où la « journée » devint une « Semaine » du 12 au 19 août 1923, au cours de laquelle, deux fois par jour, furent faites des conférences avec projections. Un peu plus tard, le 11 septembre, commençait à Louvain, dans la Maison de Théologie des Pères de Scheut une « Semaine de Missiologie » réservée aux seuls missionnaires, ayant pour but, dit son programme, « de dégager nettement les principes de l'apostolat, d'étudier les méthodes de conversion, l'organisation des chrétientés, l'attitude à prendre envers les gouvernements et les sectes rivales. » On sait enfin qu'en 1924 et au début de 1925, M. Georges Goyau a donné, à l'Université de Louvain et aussi dans d'autres villes de Belgique, des séries de conférences, soit sur les origines religieuses du Canada, soit sur l'apostolat catholique en Afrique et qu'elles ont été très goûtées et très suivies.

En Espagne, les deux grands congrès missionnaires ont été ceux de Burgos, en 1921 et de Pampelune, en 1922. Le premier, qui eût lieu en décembre 1921, fut organisé par une Junte nationale. On y étudia la propagande à faire en faveur des Missions et il mit singulièrement en relief le Séminaire fondé alors à Burgos et dont nous avons parlé plus haut. Le second (20-24 septembre 1922), fut marqué par la présence de vingt évêques, du cardinal de Saragosse, de M. Sanchez Guerra et du roi lui-même. L'un des orateurs y rappela les solennelles recommandations

du testament d'Isabelle la Catholique, sur Gibraltar, le Maroc et les Indiens. Un autre y retraça l'histoire des Missions espagnoles, notamment de celles de Terre Sainte.

Il convient d'ajouter que, depuis dix ans, les revues missionnaires se sont multipliées en Espagne : revue mensuelle des Pères Jésuites, *El siglo de las Misiones*, qui date de 1914 et compte, dit-on, 6.000 abonnés ; tracts populaires, lancés par les mêmes religieux ; revues mensuelles des Pères franciscains, *El apostolado franciscano*, (1916), des Pères dominicains, *Missions dominicanes*, (1917), des Pères Carmes, *La obra maxima*, (1920), des Séminaristes de Vitoria, (1923), etc... « Il est clair, nous écrivait-on d'Espagne, il y a quelques mois, que la question des Missions se pose aujourd'hui, dans ce pays tout autrement qu'en 1914. » Et le même correspondant d'ajouter encore : « A qui lit de près ce qui se publie aujourd'hui, rien que dans le Nord de l'Espagne, une évidence s'impose : un vaste mouvement en faveur des Missions se révèle partout. »

Il commence aussi à s'affirmer en France avec une particulière netteté. Depuis trois ou quatre ans, les « Journées des Missions » s'y multiplient. Il y en eut une à Paris, à Saint-Sulpice, en 1922, une autre à Lille, avec Exposition et prédication dans toutes les paroisses, le 3 décembre de la même année. Les journées de Strasbourg, de Soissons, de Toulouse, cette dernière en juin 1924, ont été, elles aussi, brillantes et fructueuses. Les principales paroisses parisiennes, voire des paroisses ouvrières, comme Notre-Dame-du-Rosaire-de-Plaisance, ont eu aussi leur « journée ». Durant la station de l'Avent 1924, deux ser-

mons à la Cathédrale de Meaux ont eu les Missions pour objet.

Entre autres manifestations importantes, dont l'initiative revient à des œuvres particulières, il convient de mentionner celle qui eut lieu à Tourcoing, sous les auspices de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, et qui fut marquée par une conférence du Directeur de cette œuvre, Mgr Lagier, à laquelle assistèrent l'archevêque de Cambrai et l'évêque de Lille, le maréchal Foch, le maire de Tourcoing, le général commandant le corps d'armée de Lille et d'autres notabilités de la région. Il faut relater aussi le congrès de *l'Œuvre apostolique* (14 et 15 novembre 1923) organisé par Mgr Boucher, directeur de cette œuvre et auquel assistèrent le cardinal archevêque de Paris, le Nonce apostolique en France, Mgr de Guébriant et Mgr Le Roy. Il eut pour sujet *l'Action féminine pour les Missions catholiques* et M. Georges Goyau y donna une conférence sur la *Vocation missionnaire de la femme* (1). Indirectement enfin, la *Semaine Sociale de France*, au cours de sa session de Rennes (août 1924) s'est trouvée amenée à faire une place aux Missions, en inscrivant à son programme qui avait pour objet *Le problème de la terre dans l'économie nationale*, un cours de M. Goyau sur le *Rôle historique de l'agriculture dans la propagation de l'Evangile*, dans lequel l'effort missionnaire a été exalté et décrit (2).

(1) Sous ce titre : *L'Action féminine pour les Missions catholiques*, le compte rendu de ce Congrès a paru récemment aux Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris (Ve).

(2) Voir cette leçon dans le compte rendu de la *Semaine Sociale* de Rennes, Paris, Gabalda, éditeur, ou *Chronique Sociale de France*, 16, rue du Plat, Lyon (Rhône).

C'est à *l'Union missionnaire du clergé pour le diocèse de Paris* que nous sommes redevables et des journées paroissiales organisées dans ce diocèse et les deux séries de conférences sur l'*Apostolat missionnaire de la France*, données pendant l'hiver 1923-1924 et pendant celui de 1924-1925, à l'Institut catholique de Paris. Elles ont été suivies par un public nombreux dont l'assiduité ne s'est jamais démentie et elles représentent un effort de vulgarisation de haute importance (3).

Sur la liste des initiatives françaises s'inscrivent aussi la fondation des *Amis des Missions* et de la *Revue d'Histoire des Missions*, la réorganisation de l'*Association Charles de Foucauld*, pour l'évangélisation des musulmans et des infidèles de nos colonies (novembre 1923), et la reconstitution de l'association de prières pour le même but jadis créée par Mgr Pavy, archevêque d'Alger et placée par lui sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique. C'est une lettre pastorale de l'un de ses successeurs, Mgr Leynaud, en date du 6 janvier 1923, qui a décidé cette reconstitution (1).

Si, continuant notre tour d'Europe, nous arrivons à la Hollande, voici ce que nous y trouvons : un mouvement de vocations missionnaires si intense que la statistique des ouvriers apostoliques de ce pays, nous révèle 23 vicaires apostoliques, 4 préfets apostoliques, 1.350 prêtres missionnaires, 700 frères, 1.300 religieuses. C'est grâce, en partie, au recrute-

(3) Les conférences de la première série (1923-1924) ont été publiées d'abord dans le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris*. Elles viennent d'être réunies en volume (Téqui, éditeur), sous ce titre : *L'Apostolat missionnaire de la France*.

(1) Sur le mouvement français, voir *Almanach Catholique français pour* 1925, *Le mouvement missionnaire en France*, Paris, Bloud et Gay, éditeurs.

ment de nos congrégations missionnaires d'origine française, dans ce pays, que ces magnifiques résultats ont été obtenus. Il se publie, par ailleurs, en Hollande, une trentaine de revues et de bulletins missionnaires. En 1922, la Hollande a donné près de cent mille florins pour l'Œuvre apostolique de Saint-Pierre apôtre, en faveur du clergé indigène.

Du 24 septembre au 1er octobre 1922, s'est tenu à Utrecht un congrès international en faveur des Missions. Entre autres orateurs, on y entendit M. Alphonse Steger, professeur à l'Université technique de Delft, prononcer un discours sur les *Devoirs spéciaux des intellectuels laïques, relativement aux Missions catholiques*. Comme conclusion de ce discours, M. Steger demanda et obtint de l'Assemblée le vote d'un vœu ainsi libellé : « Le Congrès International des Missions catholiques, réuni à Utrecht, ayant entendu l'exposé du projet du R. P. Jacques van Ginneken, S. J. d'une émigration organisée de laïques catholiques des pays civilisés vers les pays de missions, afin de prêter aide et assistance aux missionnaires dans la propagation de la Foi, prie respectueusement l'œuvre de la Propagation de la Foi, à Rome, de vouloir bien examiner les possibilités de réalisation du dit projet et de prendre en mains son exécution, s'il est réalisable. »

Notons enfin, qu'à l'issue du Congrès Eucharistique d'Amsterdam, en août 1924, le cardinal Van Rossum, préfet de la congrégation romaine de la Propagande, a présidé, à Bois-le-Duc, une réunion de toutes les œuvres missionnaires hollandaises. Ces derniers mois, les journaux annonçaient que les catho-

liques de Hollande recueillent des fonds pour de nouvelles initiatives.

Nous ne reviendrons pas sur les congrès missionnaires italiens, dont nous avons dû parler déjà, en décrivant, plus haut, l'activité de *l'Union missionnaire du clergé*, en Italie et l'épanouissement des congrégations missionnaires dans ce pays. Nous recueillerons seulement, dans *l'Osservatore Romano* du 24 octobre 1924, cette note significative : les missionnaires italiens d'Afrique avaient besoin d'un bateau pour leurs établissements du Haut-Nil. Une souscription nationale fut organisée pour le leur procurer. En quelques jours, les cent mille lire nécessaires ont été recueillies à Milan.

C'est en 1920 que le projet de fonder en Pologne une Société des Missions fut proposé à l'Episcopat polonais, au cours de son assemblée annuelle. Il en résulta l'organisation d'un secrétariat qui élabora les statuts de cette société, dont les travaux furent inaugurés le 14 décembre 1921, dans une imposante réunion que présida le cardinal Dalbor, entouré de sept évêques. Les statuts de cette société, qui compta presque aussitôt plus de 100.000 membres furent approuvés par le Ministre des Cultes, le 8 février 1922. Il est à noter qu'il existe une dizaine de revues missionnaires en langue polonaise (1).

(1) Le mouvement missionnaire polonais est en partie orienté vers l'apostolat des orthodoxes. Il en est de même du mouvement missionnaire tchéco-slovaque et yougoslave. Nous n'en traiterons pas dans ces pages. Il lui faudrait, en effet, consacrer une étude spéciale, qui devrait avoir pour objet l'émulation missionnaire des catholiques slaves, en faveur des slaves séparés. C'est toute la question de l'*apostolat de saint Cyrille et de saint Méthode*, sur laquelle nous renvoyons le lecteur au chap. VII de l'excellent petit livre de M. l'abbé QUÉNET, intitulé : *L'Unité de l'Eglise*, Paris, de Gigord, 1924.

Depuis la fermeture du Séminaire des Missions, en 1911, l'action missionnaire du Portugal s'était fort amoindrie. Elle reprend, à partir de 1922, le gouvernement portugais ayant, à cette époque, rendu à l'Eglise le célèbre couvent de Thomar, berceau de l'ordre du Christ, où le séminaire a été rétabli. C'est pour conjurer le péril national auquel l'exposait, dans ses possessions africaines, la propagande des missionnaires protestants, venus en foule d'Angleterre et des Etats-Unis, que le gouvernement de Lisbonne a pris cette mesure.

Les deux congrès suisses les plus importants ont été ceux tenus à l'abbaye bénédictine d'Einsiedeln, du 5 au 7 août 1922, et celui qui a eu lieu à Bâle, en octobre 1923. L'Assemblée d'Einsiedeln fut provoquée par les évêques de Coire et de Saint-Gall et par l'abbé de ce monastère; elle eut un gros succès. Celle de Bâle, organisée par M. l'abbé Emile Joos, vicaire à Sainte-Marie, fut accompagnée d'une Exposition, de prédications et de conférences. Elle s'est renouvelée au mois d'août 1924, au cours du congrès qu'ont tenu, à cette époque, les catholiques suisses. Parmi les initiatives suisses, l'une des plus curieuses est certainement le musée missionnaire africain, que la Sodalité de saint Pierre Claver a ouvert, à Fribourg, et qui a une vraie valeur scientifique. Il est bien à sa place, dans cette ville universitaire où tant de congrégations missionnaires, d'origine française, ont un établissement.

A cette émulation missionnaire, parmi les catholiques de la vieille Europe, en correspond une autre, non moins magnifique et d'épanouissement rapide, en Amérique du Nord : Etats-Unis et Canada — Ca-

nada français surtout — rivalisent de zèle et d'ingéniosité pour donner à l'Eglise des apôtres et procurer à ceux-ci d'abondantes ressources.

Le mouvement missionnaire canadien français est plus ancien que celui des Etats-Unis. En fait, les premiers religieux français qui suivirent, au XVIIe siècle, les premiers colons, tout en s'occupant de ceux-ci, s'empressèrent de porter l'Evangile aux indigènes. Dès qu'il y eut un clergé canadien-français, cet exemple fut imité et suivi. Des publications récentes en ont raconté la glorieuse histoire (1), que nous n'entreprendrons pas de résumer, puisqu'elle est déjà largement connue.

Il n'en va pas de même du mouvement missionnaire aux Etats-Unis dont les commencements sont relativement récents, puisqu'il ne date guère, sous sa forme actuelle, que d'une douzaine d'années. Ce qui lui a donné l'essor, au cours de la guerre, c'est cette considération que l'Europe appauvrie n'était plus en mesure de fournir aux missions des ressources et des hommes en aussi grande quantité que par le passé. L'épiscopat a pris lui-même la direction des campagnes de propagande nécessaires, afin de coordonner tous les efforts sous son autorité et de leur apporter une impulsion méthodique. Il a pu ainsi pousser au développement de la *Catholic Church Extension* dont le quinzième Congrès eut lieu en 1920

(1) Voir le livre de M. Henri BOURASSA : *Le Canada apostolique*. Bibliothèque de l'*Action française*, Montréal, 1919, ainsi que les articles du R. P. Adélard DUGRÉ : *L'Œuvre apostolique des Canadiens français*, *Etudes* du 5 et 20 juin 1922. Voir aussi l'ouvrage déjà cité : *Au service de l'Eglise*, et dans le numéro de décembre de la *Revue d'Histoire des Missions*, les pages du R. P. BONET : *Activité missionnaire au Canada*. Il y a maintenant 9 religieux et 79 religieuses, originaires du Canada français, employés aux missions de Chine.

et qui, en 1919, avait ramassé 575.000 dollars. Par ses soins, un directeur des œuvres missionnaires a été désigné dans chaque diocèse, une organisation centrale créée à New-York et un bureau « indien » maintenu à Washington. Le mot d'ordre accepté fut « tout catholique est un missionnaire. »

On s'aperçut aussi, aux Etats-Unis, que si les aumônes pour les missions augmentaient sans cesse, le nombre des missionnaires américains demeurait peu considérable. Vers 1920, on ne comptait guère plus d'une trentaine d'Américains voués aux labeurs de l'apostolat lointain. C'est donc au recrutement des missionnaires que l'on s'attacha. Aujourd'hui, la situation a changé. Dès 1921, plus de cent missionnaires dont 70 prêtres, appartenant à diverses congrégations, dont plusieurs d'origine française, quittèrent l'Amérique ; 35 jésuites sont ainsi partis, vers cette époque, pour les Philippines, les Indes, l'Alaska et les Antilles. On sait, par ailleurs, l'incessant accroissement des missionnaires de Maryknoll solidement établis aujourd'hui en Chine et en Corée.

Bref, les contributions financières aux œuvres missionnaires en six ans, ont triplé aux Etats-Unis ; « six années encore, disait, il y a quelques mois, une revue américaine, et chaque catholique américain comprendra son devoir » (1).

Cette croisade missionnaire parmi les infidèles qui vise tout particulièrement l'évangélisation de la Chine et des autres contrées de l'Extrême-Orient et qui se double d'une propagande spéciale parmi la

(1) *America*, 26 avril 1924, *Six années d'intense activité missionnaire*. Voir aussi, *Annuaire Pontifical*. Paris. Bonne Presse, édition pour 1924, p. 582, l'article intitulé : *L'Amérique et les Missions*.

jeunesse des Universités, des collèges et des écoles dont nous parlerons plus loin, a aussi pour objet un apostolat méthodique auprès des noirs des Etats-Unis qui est en voie de beau développement.

Nous nous bornons à le signaler, en notant aussi que le mouvement d'émulation missionnaire a gagné l'Amérique du Sud. Le 15 octobre 1924, en effet, l'*Osservatore Romano* annonçait à ses lecteurs, sans en préciser la date, qu'une grande exposition missionnaire avait été organisée par les catholiques de Colombie, à Bogota. Le président de la République et les membres du gouvernement assistèrent à son inauguration. En même temps se tenait, dans la même ville, un congrès missionnaire au cours duquel d'importants discours furent prononcés par l'archevêque de Bogota et par le Dr J. Joachin Casas, qui ont retracé tous deux l'histoire missionnaire de la République colombienne.

Nous mentionnerons enfin, parmi les derniers congrès missionnaires, celui qui a eu lieu en Hongrie, à Budapest, au mois d'août 1925. Il a eu, au dire des informations que nous avons reçues, un caractère international.

IV. — *La Jeunesse catholique et les Missions.*

Il nous a paru utile de réserver un chapitre spécial à l'émulation missionnaire parmi la jeunesse catholique, parce qu'elle est, peut-être, le phénomène le plus curieux et le plus encourageant, en matière de renouveau d'esprit d'apostolat, parmi tous ceux que nous avons à constater.

Refaisons, pour nous en rendre compte, notre tour

d'Europe, et arrêtons-nous d'abord en Allemagne, où des « Sociétés Académiques pour les Missions » sont organisées dans les grands séminaires et dans les facultés de Théologie et, après s'être fédérées, ont créé, ces dernières années, un bureau central. Des statuts régissent toute l'organisation, qui a été rattachée à *l'Union missionnaire du clergé* et qui s'intéresse à toutes les œuvres missionnaires. En 1924, le chancelier Marx, a adressé à ces sociétés une lettre d'encouragement, où il leur dit, entre autres choses, que « la pensée des missions lui semble digne de recevoir, dans les milieux académiques un accueil chaud, aimable et généreux. » Des vues politiques accompagnent cette considération générale : « Le peuple allemand, ajoute en effet le chancelier, s'est vu ravir ses colonies. Tous les jours s'accumulent les preuves que l'anéantissement de l'influence allemande représente un grave recul de la civilisation dans les pays qui formaient notre empire colonial. Quelle voie nous reste encore ouverte pour mettre en évidence la valeur de notre esprit et de notre culture pour le progrès des pays étrangers, si ce n'est le soutien le plus généreux de nos missions? »

A ces sociétés académiques et universitaires s'ajoute un organisme spécial pour les maîtres et maîtresses catholiques, qui ont pris pour tâche de provoquer l'élan charitable en faveur des missions dans les écoles et une autre association, pour les gymnases et collèges. Cette dernière a un bureau à Aix-la-Chapelle et publie une revue.

En Belgique, outre une Ligue de prières, *Pro Apostolis*, qui recrute ses adhérents parmi les membres des cercles d'études et des congrégations pieuses, une

fort belle initiative a été prise, à la fin de 1922, par *l'Association catholique de la Jeunesse* qui a eu l'idée d'adopter un missionnaire c'est-à-dire de l'équiper et de l'entretenir à ses frais. Pour y réussir, au lieu et place d'une souscription annuelle, elle a songé à provoquer la constitution d'un capital de 50.000 francs dont les revenus seront attribués à un missionnaire. Le capital a été divisé en mille parts de 50 francs. Dès février 1923, six mois après que cette initiative eût été lancée, 10.000 francs étaient déjà rassemblés et le succès n'a pas tardé à couronner ce magnifique et louable effort, grâce à l'émulation qui s'est emparée des groupes affiliés à l'Association.

Cet exemple a trouvé, en France, des imitateurs. Le 29 mai 1924, les principaux groupes adhérents à la *Fédération nationale des Etudiants catholiques*, au cours d'une « Journée d'études » organisée par cette Fédération avec le concours des *Amis des Missions* et du *Comité catholique des Amitiés Françaises*, ont décidé, eux aussi, l'adoption d'un missionnaire. Il leur a paru préférable de ne point chercher à constituer un capital mais de s'en tenir à une quête annuelle, dont le produit serait versé à un missionnaire.

Il faut croire, au reste, que cette idée d'adoption fait heureusement son chemin puisqu'on la retrouve, pratiquée d'une manière un peu différente, par *l'Association Académique en faveur des Missions* de l'Université suisse de Fribourg. Cette association, qui a un caractère international, comme l'Université où étudient ses membres, a pour protecteur un prélat luxembourgeois, Mgr Kirsch, professeur à Fribourg, pour président, un suisse ; quant à ses trois secré-

taires, ils sont l'un allemand, l'autre français, le dernier anglais. Dans son Comité, se trouvent en outre des représentants de plusieurs autres pays et une déléguée de la société académique des étudiantes. Elle publie, chaque année, un annuaire des plus intéressants (1).

Cet annuaire nous apprend que les étudiants de l'Université de Fribourg ont versé, en 1922, une somme de 300 francs suisses, pour payer la pension d'un séminariste indigène à Mayumba, dans le vicariat apostolique de Loango (Gabon français) qu'évangélisent les Pères du Saint-Esprit. Il y est fait aussi mention d'une autre bourse attribuée en 1923, par la Propagande, à un étudiant ecclésiastique du Séminaire de Kandy, dans l'île de Ceylan. Ce jeune homme appartient au diocèse de Changanachery, l'un des quatre diocèses syriaques de Malabar, dans les Indes méridionales. Nous y voyons enfin, par les brefs rapports publiés sur chacun d'eux, que la plupart des Collèges catholiques suisses ont leur « section missionnaire ».

Nous ne quitterons pas la Suisse sans dire un mot de l'effort propre à l'Association internationale des Sociétés d'étudiants catholiques qui a son siège à Fribourg, où elle fut fondée en 1922 et qui porte le beau nom symbolique de *Pax Romana*. Dès sa réunion constitutive, l'attention de *Pax Romana* fut fixée sur le devoir missionnaire par une intervention du Dr Montini, de l'Université de Milan. Celui-ci formula, en quatre points, le programme missionnaire de l'Association : chaque année, deux journées de

(1) Cet Annuaire est édité à l'*Imprimerie des Missions*, Immensée, canton de Schwitz, Suisse.

prières, avec messe et communion, pour les missions étrangères ; dans chaque organisation nationale, un secrétariat missionnaire ; une campagne d'opinion parmi les étudiants pour attirer leur attention sur les carrières civiles qui s'ouvrent à eux dans les pays de mission ; un effort enfin des associations d'étudiantes, surtout par la presse et les publications.

Ces décisions prises en 1922, ont été renouvelées les années suivantes et ne sont pas restées lettre morte.

Nous relèverons encore, pour l'Europe, une Conférence des sections missionnaires des Etudiants Hollandais, qui a eu lieu à Tilburg, du 30 août au 2 septembre 1924, un appel adressé au mois de mai de la même année aux Etudiants Irlandais, par le président du Conseil des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, sir J. Glynn, pour les décider à entreprendre une croisade missionnaire analogue à celle qui produit de si brillants résultats aux Etats-Unis. Quant à la Jeunesse catholique italienne, parmi les preuves de son zèle missionnaire, nous relaterons celle-ci : au cours de l'un de ses derniers Congrès, cette jeunesse, après avoir entendu un émouvant discours du Cardinal Laurenti, a décidé de prendre à sa charge une mission tout entière. Son attention ayant été attirée aussi sur l'activité des missions protestantes américaines, elle a pris encore la résolution de redoubler d'ardeur, afin, dit l'ordre du jour voté « que le patrimoine sacré de la foi de nos pères ne soit pas exposé au danger de se perdre dans les jeunes générations d'Italie ». Une résolution, enfin, votée à ce même Congrès, invitait le Conseil supérieur de l'*Association Catholique de la Jeunesse italienne* à

recueillir des offrandes pour venir en aide aux œuvres de la Mission séraphique de Terre-Sainte.

Mais nulle part, jusqu'ici, l'élan missionnaire parmi la jeunesse ne s'est traduit avec plus d'ampleur qu'aux Etats-Unis. Il date, sous sa forme présente, la *Croisade des Etudiants catholiques pour les Missions*, de six ans à peine. C'est un étudiant en théologie du Séminaire de Techny, près Chicago, séminaire des Missions de la Congrégation du Verbe divin, qui, en 1918, en a pris l'initiative. Vivement frappé de l'activité apostolique déployée par la jeunesse universitaire protestante, il résolut d'engager ses camarades à entrer dans la même voie. Une première réunion, où se rencontrèrent une cinquantaine de directeurs de Collèges, de professeurs et d'étudiants, représentant quinze établissements d'enseignement, se tint à Techny même, avec l'appui du R. P. Bruno Hagspiel, des Missionnaires du Verbe divin. Il fut spécifié que la Croisade serait vraiment l'œuvre des étudiants, soit laïcs, soit ecclésiastiques et que directeurs et professeurs ne seraient auprès d'eux que des conseillers et des modérateurs.

Au programme fut inscrite d'abord la prière, sous toutes ses formes : messes, communions générales, chapelets, etc... On décida ensuite de travailler à la diffusion de la littérature missionnaire, tracts, brochures, revues existantes. Le jour vint vite d'ailleurs où la Croisade eut elle même son organe : *The Shield*, qui paraît quatre fois l'an. On recourut aussi aux conférences, avec ou sans projections, faites, soit dans les groupes d'étudiants, soit dans les réunions paroissiales. Peu à peu même, à ces moyens d'action, s'en ajoutèrent d'autres : correspondances échangées

avec les missionnaires, établissement de cartes murales, concours scolaires, représentations dramatiques, chants de propagande et surtout, enfin, journées missionnaires ou *Missions days*.

A titre d'exemple, voici le programme d'une « journée » de ce genre qui fut organisée le 20 novembre 1921 au Séminaire pontifical de Colombus. Elle s'ouvrit par une messe de Communion générale pour les Missions ; à la grand'messe, le Recteur du Séminaire prononça une allocution ; dans l'après-midi, jeux divers au profit des Missions ; le soir, conférence où fut mise en relief cette idée que, l'Europe s'étant appauvrie, c'est aux Etats-Unis de subvenir aux besoins de l'apostolat. Ce discours fut suivi de la lecture de divers rapports, d'une séance récréative et du Salut du Saint-Sacrement. Cette journée rapporta cent dollars à la caisse des Missions.

Le succès de la Croisade fut si rapide, qu'en 1920, lors de la seconde Assemblée générale des groupes, tenue à Washington, le Bureau central annonçait 10.076 croisés, répartis en 154 sections. Cet effectif fit plus que doubler en une année, puisqu'en 1921, à l'Assemblée générale de Dayton, on comptait 23.400 croisés et 312 sections. Mieux encore, aux Croisés universitaires s'ajoutaient ceux des Ecoles paroissiales, soit 38.564 enfants, formant 171 groupes.

Cette Assemblée de Dayton, qui eut lieu le 18 mai 1921, vit affluer quelque 600 délégués. On y prit des décisions importantes, telles la création d'un bureau de 25 étudiants universitaires, le *National Invitation Bureau*, qui fut chargé de la recherche de nouveaux adhérents et celle d'un *Unit Activities Bureau*, auquel fut confié le soin de coordonner les

efforts des groupes et d'agir par la presse et les conférences.

L'Assemblée dura trois jours, durant lesquels les Croisés entendirent des communications des missionnaires américains. Elle fut encore marquée par une grand'messe pontificale que célébra Mgr Moellen, archevêque de Cincinnati, président du *Bureau des Catholiques Américains en faveur des Missions*, lui-même président de la Croisade.

Depuis 1921, la Croisade n'a cessé de se développer. Le nombre de ses membres dépasse aujourd'hui 400.000, et au début de 1924 elle recevait les félicitations de Mgr Fumasoni-Biondi, le délégué apostolique du Saint-Siège aux Etats-Unis.

Disons en terminant que le pittoresque abonde dans les procédés de propagande qu'emploient les étudiants américains. Parmi les pièces à grand spectacle qu'ils font représenter pour susciter l'émulation missionnaire, il en est une qui est intitulée : *Dieu le veut*. Elle a été composée par un Jésuite, pour le public des écoles. On y rappelle, en prologue le commandement divin : Allez, enseignez toutes les nations. Puis viennent trois épisodes : les deux premiers montrent au spectacteur la jeunesse des collèges endormie et insouciante, les jeunes gens préoccupés de leurs carrières terrestres, les jeunes filles de futilités. Passe la Croisade qui leur fait entendre le cri des âmes païennes en détresse et l'appel des missionnaires surchargés, qui réclament de l'aide. L'indifférence fuit et au dernier épisode, on assiste au triomphe de la religion, qui brandit la torche brûlante de la foi (1).

(1) Voir sur la Croisade américaine, deux articles de l'*Apôtre*

Pour fort incomplet que soit encore ce tableau de l'émulation missionnaire à travers le monde, il n'en est pas moins aussi émouvant que significatif. Il s'en dégage cette conclusion que les catholiques, dans le monde entier, sont à l'œuvre et qu'ils entendent l'appel de l'Eglise.

de Marie, organe des Missions et des Œuvres de la Société de Marie, Institut Sainte-Marie, Rêves, Hainaut (Belgique) ; n°s du 15 janvier et du 15 novembre 1922.

QUATRIÈME CONFÉRENCE (1)

Madagascar religieux

Madagascar est un nom bien connu, depuis surtout que nos braves soldats ont conquis cette île à la France et que le maréchal Galliéni en a fait, par son organisation sage et solide, une de nos plus belles colonies.

J'ose dire que son histoire — son histoire religieuse particulièrement, — est encore fort ignorée. C'est cette histoire religieuse que je voudrais résumer ici.

Pour fixer ce résumé dans un mot, j'appellerais volontiers cette histoire religieuse de Madagascar une histoire de multiples surprises : surprise historique, surprise ethnique, surprise religieuse.

(1) Conférence donnée le 1er décembre 1924 par le R. P. Dhélhias, S. J.

I. — SURPRISE HISTORIQUE

1° *La terre à défricher.*

Madagascar, île de l'Océan Indien, est comprise entre le 11° 57' 19'' et le 25° 38' 55'' de latitude Sud, et entre le 42° 52' 20'' et le 48° 7' 54'' de longitude Est.

Tananarive est situé par 28° 52' 2'' de latitude Sud et 45° 11' 30'' de longitude Est. Au moment où midi sonne à Paris, il est trois heures quarante-six secondes du soir à la capitale de Madagascar.

Graphiquement, Madagascar a la forme d'un pied gauche. Dans sa plus grande longueur, du Cap d'Ambre au Cap Sainte-Marie, l'Ile mesure 1.590 kilomètres et dans sa plus grande largeur, du Cap Saint-André au Cap Belao 570 kilomètres. Sa superficie est de 592.000 kilomètres carrés, égalant ainsi en étendue la France, la Belgique et la Hollande réunies. Elle se trouve être la troisième île du monde par sa grandeur. Elle est à 9.000 kilomètres de Marseille : dix fois la plus grande longueur de la France. On franchit cette distance en vingt-quatre ou vingt-six jours de navigation.

Cette île, que l'on appelle la grande île africaine, nous apporte la surprise de n'avoir rien d'africain. Elle est tout simplement le cap ultime d'un ancien continent qui la reliait à l'Inde. Sa terre est une vieille terre, victime de l'érosion. Son sol n'est plus qu'une latérite, lavée par les grandes pluies, qui ne

(1) Conférence donnée le 1er décembre 1924 par le R. P. Dhélias, S. J.

retient plus l'humidité et qui est impropre à la grande culture. Sur les pentes à pic de l'Est, s'étend, du Nord au Sud, une bande de forêt, mesurant de quarante à soixante-dix kilomètres de largeur ; cette bande se répète sur les pentes plus douces de l'Ouest. Entre les deux forêts, les grands plateaux de l'Imerina du Vakinankaratra et du Betsileo, une immense steppe, assez semblable à nos causses du Tarn, du Lot ou du Gévaudan et que l'on compare volontiers à une mer houleuse, dont les vagues gigantesques se seraient soudain figées au moment le plus tourmenté de la tempête.

Dans les vallées, où l'humus a coulé et où la Providence a fait jaillir les sources, Hovas et Betsileos entretiennent des rizières.

A condition qu'on y crée un sol arable, on peut obtenir tous les produits d'Europe, grâce au climat tempéré du pays. Tananarive se trouve à 1.400 mètres au-dessus du niveau de la mer et le thermomètre se tient, pendant les deux saisons, la chaude et la fraîche, toujours au-dessus et entre 8° et 28°. Les orages quotidiens pendant l'été, échelonnés entre une heure et cinq heures du soir, rendent les nuits très fraîches et vous permettent de prendre un repos bienfaisant.

La faune de ces pays est très spéciale et renferme de curieuses espèces d'une grande diversité : notons au passage les Lémuriens dont aucun pays ne renferme de si nombreuses variétés.

La flore très nettement différenciée, renferme aussi de nombreuses espèces spéciales à l'île, dont les plus typiques sont les Didieracées et les Chlaenacées. Notons le ravenale au bel aspect décoratif.

Les plus belles essences peuplent nos forêts: l'ébène,

l'acajou, le palissandre, le santal, le bois de rose.

Le sous-sol renferme du graphite, de la houille, du pétrole, de l'or, du quartz, du mica, des béryls, de la tourmaline aux couleurs variées. Il n'est pas jusqu'au radium dont Madagascar pourra fournir trois ou quatre grammes, chaque année, qui ne vienne augmenter ses richesses.

Un pays étrange, merveilleux, ne ressemblant en rien aux autres pays — une véritable surprise.

2° *Les conquérants de l'Ile.*

a) *Le peuplement.* — Quand ces terres ont-elles émergé des mers? d'où et quand sont venus les habitants qui les peuplent? Aucun monument malgache, aucun document ne peut nous l'apprendre.

En 1831, venant des Indes, M. Laborde s'échoua à Mahéla au Nord de Manajary. Sans doute une série d'échouements analogues, dans les temps anciens, a donné au pays ses tribus dissemblables et cependant sœurs, étrangement unies de coutumes et de langue, diversifiées seulement par des métissages accidentels. Les Hovas et les Betsileos au centre, les Sakalaves à l'Ouest, les Betsimisaraka à l'Est, les Antandroy au Sud, les Antankarana au Nord. Ces diverses races constituent une population de moins de quatre millions. La race dominante est incontestablement la race Hova dont l'origine a suscité diverses hypothèses. Selon l'opinion la plus vraisemblable, les Hovas seraient venus à Madagascar vers le VIIe siècle des îles Océaniennes, surtout de la Malaisie et de la Polynésie. Les Malgaches sont des Malais Hindouisés. C'est l'opinion du Jésuite espagnol, le célèbre Père Hervas.

Les Hovas ne sont donc pas des nègres. De petite

taille, ils ont le teint plutôt clair, l'angle facial assez ouvert, les cheveux lisses. Ils sont intelligents, rusés, habiles commerçants.

b) *Les colonisateurs.* — Les mêmes vents alizés ou les mêmes tempêtes qui avaient jeté les premières populations sur l'île, poussèrent vers les côtes Nord-Ouest, le 10 août de l'an 1500, un navire de la flotte portugaise pendant qu'elle faisait voile vers l'Extrême-Orient. Les Portugais furent fort surpris de se trouver en présence d'une terre ferme.

Quand on apprit en Europe cette découverte, trompé par un récit de Marco Polo, on l'identifia avec une terre du continent d'Afrique et on l'appela à tort Madagascar, et Madagascar a gardé un nom qui ne lui appartient pas.

A partir de ce jour la terre, si longtemps ignorée et rencontrée par hasard, fut assidûment visitée.

Les Portugais y reviennent en 1515 et y firent une trentaine d'explorations. La plus importante fut celle de 1613 qu'accompagnaient deux jésuites de Goa, le Père Pedro Freire portugais et le Père Luis Mariano italien, qui nous a laissé de ce voyage une relation documentée. Les Hollandais de 1591 à 1676, les Anglais de 1591 à la fin du XVIIIe siècle y font divers atterrissages en des points divers. Les Français s'y succèdent dès 1531.

Louis XIV à la requête de Flacourt en 1664, annexe l'île à la couronne de France et l'appelle *l'île Dauphinel.* Cette annexion n'était guère qu'illusoire mais elle était fondée sur la volonté d'apporter la Foi à ces peuples et devenait la justification de tous nos droits pour l'avenir.

C'est au XIXe siècle que l'île va être disputée par

deux peuples dont aucun ne veut, et ce sera la surprise de la conquête.

Les prétentions de l'Angleterre sur l'île n'ont guère été élevées que pour nous empêcher de nous y établir. Sa crainte était de nous voir posséder une base puissante pour notre flotte dans l'Océan Indien. Pour nous écarter, l'Angleterre se servira des missions protestantes de la L. M. S. qui arrivèrent à Madagascar dès 1820. Celles-ci inspirèrent au roi Radama Ier, l'idée de se dire et de se rendre souverain de toute l'île; et les postes furent repris les uns après les autres, le dernier, Fort-Dauphin, fut reconquis en 1825.

L'Eglise catholique, elle, n'a cessé, dès la découverte de l'île, de redoubler d'efforts pour conquérir les âmes à la Foi.

Dieu les lui a fait acheter chèrement.

c) *Les missionnaires.* — Essais des débuts de la découverte, par les prêtres portugais, tentatives des Jésuites de 1613 à 1620, véritable mission des Lazaristes commencée en 1648, et création de Fort-Dauphin à l'ombre du drapeau français, sacrifices d'hommes et d'argent faits par saint Vincent de Paul : tous ces efforts sont à peu près nuls, et pas un missionnaires n'a pénétré à l'intérieur des terres, pas un n'a vu la capitale, Tananarive.

De 1672 à 1830, Madagascar resta sans prêtres. En 1830 l'abbé de Solages est nommé Préfet apostolique des îles de l'Océan Indien, avec résidence à Bourbon. Il tourne aussitôt ses regards vers Madagascar et il entreprend de monter à la capitale. Là régnait la cruelle et sanguinaire Ranavalona Ire, tellement cruelle et tellement sanguinaire que, pour le seul

plaisir de voir couler du sang, elle fit mettre à mort, durant son règne de quarante ans, plus de deux cent mille de ses sujets. Dès qu'elle apprend que le prêtre catholique a débarqué sur ses terres, elle donne ordre de lui refuser toute nourriture; et, abandonné par ses porteurs, près d'Andevorante, le 8 octobre 1832, l'abbé de Solages meurt de faim.

L'abbé Dalmond lui succède. Que faire, sans ouvriers? Il vient en France. Il frappe à toutes les portes. Vains appels. Il s'adresse au P. Maillard, provincial des Jésuites de Toulouse. Celui-ci, touché des supplications du missionnaire et plein de confiance dans les espérances qu'il lui faisait entrevoir, lui donne quatre Pères et deux Frères Coadjuteurs avec lesquels M. Dalmond s'embarque à Nantes le 24 septembre 1845.

M. Dalmond meurt en 1847; son successeur M. Monnet, premier Vicaire apostolique de Madagascar, meurt à son tour, en 1849. Sous leur direction, les premiers missionnaires Jésuites venus en 1845 et quelques autres arrivés en 1846 avec le P. P. Jouen, travaillèrent dans les Petites-Iles, évangélisèrent quelques points de la côte, fondèrent à Bourbon un orphelinat pour les enfants malgaches. En 1850, le P. Jouen fut nommé Préfet apostolique de Madagascar.

L'intérieur de la grande île et la capitale étaient restés inaccessibles. En 1855, grâce à l'appui de M. Laborde, ingénieur de la reine, et d'un riche traitant de la côte, M. de Lastelle, le P. Finaz put enfin monter à Tananarive. Il accompagnait, comme secrétaire, un négociant de Maurice, M. Lambert, dans un voyage que celui-ci faisait à la capitale de

Madagascar. Le P. Finaz, déguisé en marchand, pénétra ainsi dans Tananarive. Il y célébra la messe, mais en grand secret et tout son ministère public se borna à divertir la cour, en exhibant, devant elle, un piano mécanique et en gonflant une mongolfière.

Les PP. Jouen et Weber qui l'avaient rejoint, déguisés, eux, en aides-chirurgiens de M. Milhet, ne purent pas faire plus que lui. Tous durent quitter Tananarive en hâte, alors que le sang de six mille hovas y fumait, versé par la cruelle Ranavalona pour un complot manqué contre sa royale personne.

Le 16 août 1861, la reine mourut. Son fils Radama, ami de la France et esprit libéral, lui succéda. Il s'empressa d'appeler les missionnaires.

Le P. Weber arriva le 23 septembre 1861, bientôt suivi du P. Jouen, de deux religieuses de Saint-Joseph de Cluny, puis d'autres Pères et Frères. Radama II donnait toute autorisation de prêcher la religion catholique dans son royaume. Le 13 novembre 1861, le P. Jouen dit publiquement la messe sur les bords du lac d'Andohalo, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la belle cathédrale due au P. Alphonse Taix, et une pauvre case de zouzoure, dédiée à l'Immaculée-Conception, fut la première paroisse de Tananarive.

Le missionnaire français était là pour prêcher son Dieu et soutenir avec une patience invincible les droits que la France laissait tomber en déshérence.

Les intrigues des protestants recommencèrent. Sur les instigations d'Ellis, Ministre protestant de l'Ile Maurice, Radama II est assassiné. Sous la pression des prédicants, Ranavalona II déclare, en 1868, la religion protestante, religion d'Etat. Le pays est an-

glicisé. En 1876, l'école est déclarée obligatoire et le passage d'une école à l'autre est interdit. Ce fut une lutte acharnée, violente quelquefois jusqu'au sang, surtout dans le Betsileo.

Alors survint la guerre de 1883 dont nous ne voulions pas, que nous avons poussée sans convictions, dont nous sommes sortis par un traité manqué, qui nous donna un protectorat boiteux. De cette situation fausse sortit inéluctablement la guerre de 1894.

Dans la convention du 5 août 1890, l'Angleterre en échange de la reconnaissance du protectorat de Zanzibar, nous consentit le protectorat de Madagascar. Elle nous le cédait, mais elle ne le donnait pas. Les Malgaches ne voulurent pas nous le reconnaître. C'était la guerre. Missionnaires et Sœurs de Saint-Joseph de Cluny se mirent au service des ambulances et de l'aumônerie. L'état-major bénéficiait des cartes de M. Grandidier complétées par les PP. Roblet et Colin, et les soldats occupés à faire la route pour les trop fameuses voitures Lefèvre mouraient de fièvre par milliers. Il fallut organiser la colonne « Marche ou crève » du général Duchesne, franchir, à dos de mulets ou à pied, plus de quatre cents kilomètres, et, comme personne ne connaissait ce chemin, le P. Dupuy se fit l'aumônier *éclaireur*. On allait péniblement, prudemment car tout le pays était rempli d'ennemis. Le soir on bivouaquait, « on se confessait derrière un rocher (1) », on communiait le lendemain à la Messe de l'aumônier et l'on reprenait la route. Enfin on arrivait sur les hauteurs d'Ambohidempona, qui dominent la capitale.

Le troisième obus lancé par les assaillants éclata

(1) Récit du Général de Torcy.

dans la cour du palais. La reine fit aussitôt hisser le drapeau blanc. Le lendemain le général Duchesne entrait dans la capitale à la tête des troupes et le P. Dupuy chantait le *Te Deum* de la Victoire dans la cathédrale rayonnante. Félicitant et remerciant le P. Dupuy, le général lui dit : « N'est-ce pas M. l'Aumônier que le Bon Dieu nous a bien protégés ! » Les missionnaires, — c'est un fait dont M. Le Myre de Vilers a rendu témoignage, — ont donné Madagascar à la France.

Laissons la France s'établir à Madagascar, compromettre sa conquête par l'envoi d'un gouverneur protestant, M. Laroche, l'assurer et l'organiser avec le Maréchal Galliéni, faire là-bas une politique anticléricale avec Augagneur, une politique d'hésitation opportuniste avec ses successeurs divers, et achevons de considérer les agréables surprises que la conquête religieuse va nous donner en étudiant l'action du missionnaire.

d) *L'action du missionnaire.* — Le triomphe de la France était pour le Malgache le triomphe de la Foi catholique. Aussi ce fut une affluence vers l'Eglise, dont il fallut se défendre. Tout le monde voulait se faire baptiser. On put voir alors des officiers et des soldats français, pendant qu'ils gardaient les frontières de la forêt contre les incursions des Fahavalos, un catéchisme à la main, enseigner aux Malgaches à connaître et à aimer leur Dieu. On fut très sévère pour les admissions mais le missionnaire ne pouvait refuser la grâce du baptême à des âmes si bien disposées. L'île comprenait déjà 200.000 catholiques. Mgr Cazet, venu dans la mission en 1864,

sacré évêque en 1885, gouvernait seul cette chrétienté naissante, il fallut appeler du secours.

En 1896, la Propagande donne aux Lazaristes le Sud de l'île et Mgr Crouzet est nommé Vicaire Apostolique de Fort-Dauphin.

En 1898, sont appelés au Nord les PP. du Saint-Esprit et Mgr Corbet prend le titre de Vicaire apostolique de Diego-Suarez. Ce Vicariat vient d'être divisé en 1923, avec Majunga pour nouveau siège et Mgr Pichot pour Vicaire apostolique.

En 1918, le Betsileo est détaché du Vicariat de Tananarive et confié aux Pères Jésuites de Champagne qui étaient déjà venus, dès 1901, prêter main-forte à leurs frères de Toulouse.

Mgr Givelet fut nommé Vicaire apostolique de Fianarantsoa, sa capitale.

Fondée en 1871 par le Père Finaz, cette mission s'était développée prodigieusement. En quarante ans d'évangélisation elle comptait déjà 95.000 catholiques.

Le Vakinankaratra, où travaillaient déjà depuis 1899 les Pères de la Salette, est érigé en préfecture apostolique en cette même année 1913 et en Vicariat en 1919 avec Mgr Dantin pour Vicaire apostolique et Antsirabé pour siège du Vicariat.

Enfin trois Pères Prémontrés, relevant du Vicariat de Tananarive, ont, en 1921, reçu pour leur part quelques centaines de kilomètres carrés sur la côte Est des Betsimisaraka et constitué les districts de Vatomandry-Haka et Mahonore.

Sous cette action commune et multipliée la foi catholique a pris un nouvel essort et l'Eglise de Ma-

dagascar peut offrir aujourd'hui, 1924, le magnifique tableau suivant :

VICARIAT DE :	MISSIONNAIRES.	POPULATION.	CATHOLIQUES.
Tananarive	Jésuites	948.072	110.000
Fianarantsoa	Jésuites	850.000	120.000
Antsirabe	PP. de la Salette	220.000	34.250
Fort-Dauphin	Lazaristes	860.000	15.000
Diego-Suarez	PP. du St-Esprit	250.000	13.000
Majunga	PP. du St-Esprit	350.000	12.550
District de *Valomandry*	Pères Prémontrés	162.492	3.122

Après soixante-trois ans d'existence, l'église malgache compte donc aujourd'hui, sur une population de moins de 4 millions d'habitants, près de 400.000 catholiques.

Pour former cette phalange de chrétiens, les missionnaires ont parcouru à peu près toute l'île. Ils ont enseigné, ils ont peiné, ils ont souffert ; ils sont tombés ainsi près de 200. Le P. de Batz est mort de faim et d'épuisement, durant l'exil de 1883. Aumôniers des troupes en 1894, les PP. Berbizier, Danjoy, Aigouy, sont morts victimes de la fièvre. Le P. Berthieu a été massacré par les Fahavalos en haine de la Foi, le 16 juin 1896. Le P. Dupuy, qui avait si vaillamment guidé la colonne française et qui avait reçu en reconnaissance de ses services la Croix de la Légion d'honneur, est mort en 1916, comme il aimait à le dire lui-même, avec sa bonhomie pyrénéenne, « chevalier de la lèpre », contractée auprès des mourants.

Je dois ajouter à ce tableau d'honneur nos missionnaires tombés en terre française pendant la grande guerre.

Le Fr. Scolastique Epiphane Grenier, frappé à la

bataille de la Marne. Le P. de Daran, englouti avec ses coloniaux sur la *Provence II*. Le P. Soury-Lavergne tombé en Champagne pouilleuse. Le P. Raymond frappé au Bois-le-Prêtre.

Les sueurs et le sang des missionnaires ont été une semence de chrétiens.

II. — SURPRISE ETHNIQUE

Que sont ces populations venues à la religion catholique avec une spontanéité étonnante, malgré des oppositions multiples? Il n'y a pas de pays de mission où la foi soit entrée si rapidement dans les âmes.

Le Malgache, le Hovay surtout, est doué d'une intelligence grande. Nos maîtres européens ne craignent pas de comparer nos enfants à l'enfant français. Ils le trouvent même plus précoce. Vous voyez le Malgache se prêter à toute la culture européenne. Il devient avocat, médecin, administrateur. Dans nos facultés de France, plus d'une fois, dans les concours, il l'emporte sur l'étudiant français. A l'époque de la conquête, la France a trouvé dans les élèves de la mission tout un personnel, prêt pour les divers rouages de l'administration.

Cette intelligence malgache est surtout assimilatrice ; exposez devant elle les questions les plus difficiles, elles les saisit sans peine, et les professeurs de notre Séminaire disent que leurs élèves seraient dignes de figurer à côté des meilleurs élèves de nos Séminaires et de nos Instituts catholiques.

Cette intelligence malgache a retenu de ses traditions orientales une théodicée renfermant une notion

claire et distincte d'un Dieu Créateur et Maître. Dans leurs entretiens, dans leurs discours, les Malgaches répètent à tout instant le nom de Dieu *Andriamanitra*. Ils ne vous diront pas bonjour, mais ils vous diront en vous abordant : que Dieu vous assiste... Que Dieu vous fasse vivre cent ans... et si vous êtes son ami, le Malgache sera plus large encore : Que Dieu vous fasse vivre mille ans.

Au *fandroana*, fête religieuse et nationale, la fête du bain, on offre les prémices de l'eau en s'aspergeant la tête et en disant : « A Dieu les prémices ». Au repas de cette fête on élève la première bouchée de viande, jusqu'à la hauteur des yeux et tous les convives crient : « A Dieu les prémices ».

Quand on étrenne un habit, on ne se considère pas au miroir pour se complaire dans son élégance, mais on le jette d'abord sur les épaules en disant : « A vous les prémices, Seigneur Créateur ».

Ce Créateur ne doit l'être à personne et il le donne à qui il veut et il le retire quand il lui plaît. Le mot de mort n'existe pas dans la langue malgache. Pour dire que quelqu'un est mort, les Malgaches disent : « Dieu l'a pris », et ils n'ont rien à objecter.

Dans les proverbes, expression jalousement conservée de la pensée des ancêtres, on trouve des notions, étonnantes de justesse, sur Dieu et ses attributs divins.

Cette âme, cependant, toute croyante qu'elle est n'est pas morale.

Son Dieu qu'elle reconnaît pour maître et son premier principe, qu'elle invoque même avec fréquence, elle ne l'honore guère... Il n'y a chez le Malgache aucun culte de Dieu, aucune religion, au-

cune liturgie, aucun sacerdoce. L'âme malgache surtout ne regarde pas la perfection de Dieu comme la souveraine règle de sa vie. La morale repose tout entière sur l'idée de « fady », ou danger mystérieux auquel exposerait tel ou tel acte et que l'instinct naturel de la conservation, la crainte du mal et le préjugé superstitieux défendent de courir. « Fady » tel jour de la semaine... « fady » la viande de porc... « fady » tel quartier de la lune... « fady » la violation des coutumes ancestrales... Par contre rien n'est fady à certains jours de fête, au Fandroana, aux enterrements..., etc... Vous devinez ce que ces libertés peuvent entraîner de désordre et d'immoralité, quand sous l'action du festin, du plaisir et de la passion, chacun se croit tout permis.

Par ailleurs, ce Dieu dont il reconnaît la souveraineté, le Malgache le localise un peu en toutes choses. Il localise surtout dans la pierre, les sources et les montagnes, les esprits bons et mauvais, que Dieu a créés pour les exécutions de ses volontés. Ces esprits, les mauvais surtout, il faut les apaiser, les adoucir ; de là ces graissages de la pierre, ces sacrifices auprès des sources, ces superstitions sans fin et sans nom. De là, naturellement, ce besoin de se rendre les esprits favorables, l'intervention des mpsikidy ou des sorciers. L'industrie humaine ne pouvait manquer d'exploiter ce bon filon. Pour se délivrer d'un mal, écarter un danger, ramener l'âme qui a abandonné son corps, on appelle le sorcier. Les sikidy ou sortilèges sont d'une pratique quotidienne. Les sampy, ou talismans, sont un peu partout. Autrefois on les vendait par pleins sobika au marché. Les ody, ou amulettes, couvrent le corps du Mal-

gache qui cherche par tous ces moyens enfantins à préserver sa vie. Du reste, c'est à peu près à la protection de sa vie présente que tendent tous ses efforts. La dogmatique du Malgache se trouve ainsi bien rabaissée et souvent sa morale s'enlise dans la boue.

III. — SURPRISE RELIGIEUSE

On a dit que le Malgache était « un enfant ».

Cet enfant, le missionnaire catholique l'instruira et l'enfant saisira et retiendra si bien la leçon qu'il s'élèvera jusqu'aux plus hauts sommets de la vie chrétienne — même jusqu'à la perfection religieuse et sacerdotale.

1° Quelle est la méthode employée par le missionnaire?

2° Comment les chrétiens ont-ils répondu aux appels de la grâce? Deux questions et deux réponses qui constituent une troisième surprise : la surprise religieuse. Ici je ne parle plus que du Vicariat de Tananarive.

1° *Avec les âmes.* — La méthode du missionnaire est bien simple, c'est le *contact.* Il voit le Malgache, il vit avec le Malgache, il suit le Malgache : c'est tout son secret.

Le premier contact s'établit par le chant. Le Malgache est éminemment musicien. Il vit d'un peu de riz, d'eau et de musique. Sa voix n'est pas agréable, mais son oreille est très fine. Dans nos grandes fêtes, à la cathédrale, nos chrétiens, tous, hommes, femmes, enfants — 2.000 exécutants — sont capables de chanter à la perfection la messe de sainte Cécile

de Gounod, sans autre direction que la voix des orgues tenues magistralement par le Père Colin.

Aussi le P. Weber, dès le début, ouvrit une classe de chant. Les Malgaches accoururent — après le chant on causa, on pria et la foi est entrée dans l'âme malgache par cette grande porte ouverte, l'amour de la musique. C'est aux sons d'un instrument de sa fabrication, un harmonium-flûte que l'on pourra voir à l'exposition Vaticane, que le Père Roblet a fait toutes ses fondations de l'Ouest. Avec le chant, l'école ; avec le chant et l'école, le catéchisme, et la Foi s'est répandue successivement dans l'Imerina, le Betsileo, le Vakinankaratra, un peu sur toutes les parties de l'île.

La semence jetée, le terrain a été divisé en un certain nombre de districts, évangélisés chacun par un missionnaire. La superficie de ces districts varie en fonction du nombre des chrétiens et de l'éloignement de la capitale. Aux portes de Tananarive, par exemple, où la population est très dense, les districts sont relativement petits. Dans la campagne, quelquefois, ils égalent ou dépassent celle d'un département français.

Voici comment la Mission entend l'évangélisation de chaque district.

Le missionnaire vit seul au milieu des ouailles de son district, lequel porte le nom de poste principal.

Dans le poste principal, le missionnaire réside quelques jours chaque mois. Il y convoque chaque premier vendredi du mois ses auxiliaires (instituteurs, catéchistes) de tout le district, se fait rendre compte de l'état de chaque poste et donne ses instructions.

Le poste est constitué par une église ou une chapelle, souvent quelconque et, ordinairement, un pied-à-terre non moins quelconque pour le missionnaire. Un catéchiste y réside, chargé des intérêts spirituels de la communauté chrétienne.

Les postes plus importants possèdent un maître d'école.

L'administration du poste est confiée à une sorte de Conseil de fabrique, « les Surveillants ». Ces « Surveillants » ont pour attributions de veiller au bon état de l'église et de l'école, de renseigner le missionnaire en ce qui concerne le poste, de faire exécuter ses décisions, de représenter la chrétienté, dans ses rapports avec l'administration civile, car là-bas aussi le ministre du culte n'est pas reconnu par le Gouvernement.

Durant l'année, et suivant le programme qu'il s'est tracé, le missionnaire parcourt son district à cheval le plus souvent, parfois à bicyclette, à raison de courts séjours de trois, quatre, huit jours dans chacun de ses vingt-cinq ou trente postes, quelquefois quarante.

Il fait de ces séjours des missions-retraites, avec instructions sur les grandes vérités deux fois par jour et réception des sacrements ; examens ou revues de catéchisme, soit pour les catéchumènes et ceux qui se préparent à la communion soit pour tous les fidèles ensemble, enfants ou adultes ; administration du baptême et de l'eucharistie à ceux qui ont été préparés par le catéchiste ou l'instituteur ; règlement de toutes affaires pendantes, mariages, écoles, bâtiments, etc., etc.

De mois en mois, ou de deux mois en deux mois,

tous les missionnaires d'un ressort se rendent pour un jour ou deux, au chef-lieu général de la Mission. Il faut les voir alors ces broussards, comme on les appelle, arriver juchés sur leur vieille monture ou leur bicyclette, poussiéreux, suants, mais tout épanouis. Ils viennent refaire leur âme, leurs forces; et, dans l'effusion joyeuse et un peu bruyante parfois d'une communauté d'un jour, puiser le courage d'un recommencement toujours pénible.

En plus de l'évangélisation proprement dite, au missionnaire incombe la gestion des intérêts matériels de son district. Il doit veiller aux constructions et réparations d'immeubles : vingt-cinq ou trente églises, une vingtaine de cases, six ou sept écoles, les logements de ses auxiliaires. Il doit diriger tout, depuis les changements de nattes jusqu'aux réparations de toiture; faire entretenir le mobilier, les objets du culte, le matériel de campement, etc., etc.

Tous ces frais sont à sa charge. A sa charge encore — prenons les chiffres d'un district moyen — les salaires d'un inspecteur, de six maîtres d'école, de dix-sept catéchistes, de deux petits domestiques.

Bien que salaires et dépenses soient réduits au strict minimum, l'établissement du budget est un souci angoissant.

La Mission avec les secours de la *Propagation de la Foi*, assure à chacun une certaine allocation, qui atteint en moyenne la moitié de la somme nécessaire, et varie suivant les aumônes de l'année. Le missionnaire doit comme il le peut suppléer à ce qui manque.

Ces travaux et soucis dont le poids serait déjà bien lourd dans un pays civilisé, deviennent écra-

sants quand ils s'accumulent sur les épaules d'un prêtre isolé dont les chrétientés s'éparpillent sur des distances considérables et à peu près dépourvues de voies de communication.

Et rien ne prouve mieux la bénédiction toute spéciale de la Providence que le magnifique essor de la Mission, malgré la pénurie d'hommes et de ressources.

Ce travail d'évangélisation donne aujourd'hui pour notre Vicariat de Tananarive, le tableau suivant :

Catholiques		110.000
Catéchumènes		14.520
Baptêmes	adultes	4.150
	enfants	5.900
sur une population totale de		948.072
dont		
	hérétiques	102.432
	païens	720.120

Le total des communions noté pour l'année 1924 est de 1.309.456.

Ces catholiques sont répartis en 21 districts comprenant 506 églises ou chapelles desservies par 46 prêtres de la Compagnie de Jésus, dont 4 indigènes. Encore faut-il, de ce nombre de prêtres, retrancher le personnel du séminaire, du collège, de l'administration, de l'imprimerie. A peine trente missionnaires pour faire le travail de l'apostolat direct.

Les œuvres sont nées comme d'elles-mêmes de cette action du missionnaire.

En tête, il faut placer l'Apostolat de la prière (dont nos chrétiens comprennent la simplicité et la perfection) et les Congrégations de la Sainte Vierge.

La jeunesse malgache s'est organisée en association catholique rattachée à l'A. C. J. F. C'est elle qui prépare les fêtes, maintient l'esprit chrétien et marche à la tête du district.

Œuvre des mpanjono, c'est-à-dire pêcheurs, groupement des élèves des écoles officielles qui se donnent pour mission, à l'imitation de saint Pierre, d'être les pêcheurs de leurs camarades laïques ; Œuvre des métis, boy-scouts, ouvroirs, orphelinats, asiles, hôpital catholique, bibliothèque, l'apostolat se montre sous toutes ses formes et avec tous ses dévouements.

N'oublions pas les lépreux. Le Vicariat de Tananarive n'a plus de léproserie à lui. La léproserie catholique a été transférée par le Père Beyzim à Marana, au Betsileo. Mais les lépreux ne nous manquent point en Imerina. A la léproserie du gouvernement, à Manankavaly, nous avons tout un quartier de catholiques — ils sont deux cents — que le missionnaire de Namehana visite régulièrement et qui constituent un noyau de fidèles des plus fervents.

On le devine, les écoles sont un des moyens d'action des plus puissants. Avec ses cent huit écoles dirigées par les Frères, les Sœurs, les maîtres et les maîtresses indigènes, la Mission a créé : 1° une école normale de catéchistes où nos grands auxiliaires, hommes et femmes, le plus souvent mari et femme, viennent recevoir, pendant deux ans, une formation et une instruction chrétienne complète ; 2° un collège, le collège Saint-Michel, pépinière de maîtres d'écoles et aujourd'hui de vocations sacerdotales ; 3° un observatoire astronomique, magnétique, surtout météorologique, dont les prévisions

de cyclones dans l'Océan Indien ont sauvé des milliers de vies.

Pour alimenter cette science et cette piété, une imprimerie. Transportée de la Réunion dès 1862, elle n'a jamais arrêté ses travaux : histoire locale, linguistique, ouvrages religieux, classiques, périodiques, sortent de nos presses. Ces multiples publications font le plus grand honneur aux auteurs et à l'imprimerie elle-même.

Par cette brève esquisse, on entrevoit le travail que doivent fournir actuellement les missionnaires du Vicariat de Tananarive. La tâche demanderait trois fois plus d'ouvriers. Cependant 70.000 kilomètres carrés restent encore à partager en districts et attendent la venue de nouveaux apôtres. Toute une région de l'Ouest, le pays des Sakalaves, n'a pas encore été entamée. Et il y a là une population de 100.000 habitants et 10.000 chrétiens, émigrés de l'Imerina, sans secours religieux aucun.

Priez donc le Maître de la Moisson !

2° *Sous le souffle de la grâce.* — Et nos chrétiens, eux, comment répondent-ils aux efforts du missionnaire et aux inspirations de la grâce? Je noterai brièvement quelque chose de leur piété, de leur constance, de leur zèle.

Avec son âme jeune, tendre et religieuse, le Malgache devait entrer en plein dans la vie chrétienne. Il est à Dieu et à Dieu de toute son âme, de toute sa voix, de tout son dévouement. Il faut le voir à genoux, les mains élevées, dans nos églises et l'entendre prier à haute voix. C'est un murmure universel que la prière et un murmure montant du cœur. Le Malgache a besoin

de dire tout haut ses sentiments religieux. Cette prière est toujours dirigée par le catéchiste. Un instinct a poussé les Malgaches vers la personne de Notre-Seigneur par la dévotion à son Sacré-Cœur et par la communion. Au premier vendredi du mois on peut voir nos chrétiens s'en aller en caravane chercher l'Eucharistie à des vingt, trente, cinquante kilomètres. Ils partent dès la veille au soir, marchent toute la nuit, leur soubika de provisions sur la tête, pour se rendre au poste où se trouve le Père. Pour les tout derniers arrivés, il sera midi, deux heures, quatre heures du soir quand ils pourront communier. Peu leur importe, pourvu qu'ils aient leur Dieu.

Et ceci n'est pas propre à Tananarive. C'est dans toute l'île que le chrétien malgache montre cette piété et cet ardent amour de l'Eucharistie. Ainsi se réalise le mot du P. Jouen, le fondateur de la Mission : « Le missionnaire de Madagascar sera le Sacré-Cœur ».

De la constance et de la fidélité de nos chrétiens je ne citerai qu'un trait.

Les a-t-on assez traités de volages, d'inconstants, de superficiels, ces pauvres Malgaches ! Peuple enfant, à l'âme oublieuse, à l'esprit rusé, au cœur mobile !

Pendant la première guerre de 1883 la Reine Ranavalona III avait décrété l'expulsion de tous les Français. L'église malgache comptait alors 80.000 catholiques. Les missionnaires en partant, malgré les protestations de fidélité des chrétiens, se demandaient ce qu'ils trouveraient au retour. La Congrégation de la Sainte-Vierge des hommes s'organisa aussitôt en

escouade apostolique. L'âme en était le Frère Raphaël des Frères des Ecoles Chrétiennes, un indigène, et surtout la princesse Victoire, la belle-fille du premier ministre. Chaque dimanche ces hommes s'en allaient dans les villages lointains apporter l'encouragement et prêcher la persévérance. Parmi les plus vaillants à tenir, je dois citer les lépreux, qui ne cessaient, disaient-ils, d'offrir leurs souffrances pour le triomphe de leur foi. La princesse Victoire, elle, s'en allait s'agenouiller aux portes fermées de la cathédrale et disait aux soldats qui montaient la garde pour empêcher les chrétiens de venir y prier : « Vous me passerez sur le corps, mais vous ne m'empêcherez pas de prier mon Dieu. La guerre dura trois ans. Quand les Pères revinrent, ils trouvèrent tous leurs chrétiens plus fervents que jamais. Pas un n'avait apostasié. Ceux qui étaient morts étaient morts dans leur foi, et ceux qui survivaient l'avaient encore plus profondément enracinée dans leur cœur.

La guerre de 1894 renouvelle l'épreuve. On fait sentir aux catholiques qu'ils sont les ennemis de la patrie et alliés secrets des Français. A mesure que l'armée approche de Tananarive, la situation des catholiques devient précaire. Ils tiennent bon encore. Et quand, le 30 septembre 1895, ils chantent avec nous le *Te Deum* de la Victoire, ils remercient Dieu d'avoir retrouvé la liberté de leur Foi catholique.

Un des caractères les plus surprenants et les plus touchants de nos chrétiens est leur esprit de prosélytisme.

Le Malgache a la passion du commerce. Il s'en va volontiers jusqu'aux extrémités de son île vendre ses

produits. Il a aussi la passion de la parole. Il n'y a pas de réunion, si petite soit-elle, qui ne se transforme en Kabary. Tout marché, tout groupement devient une occasion de Kabary. Là, les anciens donnent et dirigent la parole. Les orateurs sont désignés par le président de l'assemblée. On parle de tout et chacun s'efforce de faire entrer ses idées dans la pensée de l'auditoire. Le catholique parle comme les autres, mais il ne manque jamais de parler religion et il n'est pas rare qu'à la fin, cinq, dix, vingt personnes demandent à prier avec lui. Il reste dans l'endroit trois ou quatre jours, fait ses affaires, instruit les adhérents et les signale bien vite au missionnaire. Presque tous les postes, en dehors surtout de l'Imerina, sont nés ainsi du zèle de nos chrétiens.

Voici comment Bobo, village de trois cents âmes, construit dans le fond d'une vallée sur un petit affluent de la Sakanila, est devenu, en quelques temps un des fiangonanas le plus riche d'espérance. La cheville ouvrière de tout le travail apostolique qui se fait là, c'est Michel Tatiana, homme plein de foi et de dévouement. Chef de canton démissionnaire, Michel s'était fait planteur sur les bords de la Sakanila. Il souffrit d'être loin de Vatomandry et de ne pouvoir aller prier dans une église. De sa case il fit une sorte de chapelle. Il y fixa une croix fabriquée par lui ; et les piroguiers des cascades se demandaient avec surprise qui donc avait eu l'idée d'élever là un fiangonana, tout isolé, au milieu des bambous défrichés et remplacés par un champ de manioc. Personne, bien entendu, ne vint se joindre à Tatiana. Mais un jour Tatiana est mandé à Bobo par le Rangahy de l'endroit, et il très

saille de bonheur, car il s'entend solliciter de faire un fiangonana, non plus dans ses bambous, mais à Bobo. Pourtant, pour un peu, il hésiterait. Songez ! le Rangahy fortuné qui parle de fonder un fiangonana, et un fiangonana catholique, c'est une espèce de musulman, qui a trois femmes. Mais, raconte le Rangahy, à maintes reprises, les protestants, venus le sonder, ont été éconduits. Ce sont les catholiques, eux seuls, qu'il aime et aidera. Il s'occupera même de la propagande. Ses trois femmes, ses enfants, et les nombreux ouvriers de ses rizières, entreront dans cette religion qu'il sait sage.

Tatiana, par les raccourcis et au pas de course, s'en va trouver le missionnaire. Il expose son cas de conscience. Le missionnaire le rassura. « Le diable te donnerait-il le conseil de faire un fiangonana il faudrait l'écouter. C'est un bon diable, ton « Rangahy, donne-lui satisfaction. Nous verrons ensuite.

— Oui, mais... et ses trois femmes?

— Il les aime toutes?

— Toutes !

— Et elles s'entendent bien, toutes trois, jamais la guerre?

— Elles paraissent trois sœurs inséparables !

— C'est désolant !... Quel âge a-t-il, ton Rangahy?

— Oh ! il est vieux, très vieux.

— Alors cela pourra s'arranger un jour ! Le bon Dieu sera là !

Michel quitta ses caféiers, son manioc, sa fortune espérée et vint habiter Bobo, avec sa femme et ses deux enfants. Plus de quatre-vingts néophytes suivent ses catéchismes. On a dû agrandir la case-chapelle, en attendant que, sur une colline à proximité,

on construise une véritable église. Le vieux Rangahy a amené à Michel tout son village de travailleurs. Ses trois femmes rivalisent de zèle à apprendre le catéchisme, à prier. Et lui le Rangahy ! Il ouvre la porte... mais il n'entre pas. Il n'est pas encore appelé, dit-il.

Voilà comment nos chrétiens savent se montrer zélés.

Cette piété, cette force, ce zèle devaient nécessairement pousser ces volontés vers la perfection. La Mission a la joie aujourd'hui, de voir le Malgache comprendre le dévouement de la vie religieuse. Les vocations abondent chez les femmes. Les diverses congrégations comptent déjà soixante religieuses indigènes. Les Frères des Ecoles chrétiennes recrutent maintenant quelques sujets. Pour aider dans les travaux manuels, Mgr de Saune a fondé les Xavériens, ils sont 18.

Nous avons quatre Pères Jésuites indigènes, venus des premiers temps. Après bien des tentatives, des tâtonnements, des insuccès, nous croyons avoir réalisé aujourd'hui le rêve de toujours : un clergé indigène : dès 1911, cinquante ans après la fondation de la Mission, nous voyons un groupe de quinze petits séminaristes se former au collège Saint-Michel. En 1921, les séminaristes sont assez nombreux pour constituer un véritable Séminaire que la Mission installe dans les anciens bâtiments du collège à Ambohipo, à cinq kilomètres Est de Tananarive.

Aujourd'hui le Séminaire comprend 9 grands séminaristes, sous-diacres depuis le 7 mai 1924, 15 philosophes, 13 rhétoriciens, 12 latinistes, 24 élèves des cours préparatoires. Total 60 séminaristes. Nos théo-

logiens vont être ordonnés diacres le 8 décembre et seront ordonnés prêtres le 18 février 1925, vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr de Saune (1).

Encore quelques mois, et ils élèveront dans leurs mains brunes l'Hostie blanche au-dessus des sommets de l'Imerina pour offrir à Dieu le premier sacrifice des premiers prêtres indigènes et commencer la fondation de ce clergé malgache qui, nous en avons l'assurance, ira en se multipliant de plus en plus.

Telle est l'histoire de l'Eglise Catholique de Madagascar, tout particulièrement de l'Eglise du Vicariat de Tananarive.

Telles sont les *surprises* que cette Eglise nous ménage et nous ménagera encore plus grandes.

N'allez cependant pas prendre Madagascar pour un paradis terrestre ou une réduction du Paraguay !

Si l'Eglise malgache comprend une véritable élite d'âmes, elle a bien aussi ses traînards, ses boiteux, ses paralytiques, même ses apostats. Mais nous avons tenu, avant tout, à montrer le courage invincible de nos missionnaires, la générosité d'âme de nos chrétiens et les résultats étonnants obtenus durant une période de soixante années, alors que tout était à créer, qu'il n'y avait pas même un chrétien dans l'île.

Le chef du Vicariat de Tananarive est Mgr de Saune, ancien élève de l'école polytechnique, officier d'artillerie en 1870, qui laissa, en 1871, son uniforme pour la robe de Jésuite. Coadjuteur de

(1) Cette conférence a été donnée à l'Institut catholique le 1er décembre 1924.

Mgr Cazet pendant treize ans, il est devenu, en 1913 titulaire du Vicariat.

Sous sa direction ferme et paternelle, l'église de l'Imerina ne fait qu'accentuer son progrès, Mgr Cazet qui avait tant travaillé pour les Malgaches s'endormait dans la paix du Seigneur le 6 mars 1918, sûr que son œuvre était entre les mains de missionnaires dignes de leurs devanciers, et sous la houlette d'un pasteur animé de la même charité et du même loyal dévouement.

CONCLUSION

Lorsque Louis XIV envoya Flacourt avec les Pères de Saint-Lazare, Nacquart et Gondrée, prendre possession de Madagascar, au nom du roi de France, il leur fit remettre une grande croix de bois qu'ils devaient dresser tout d'abord en abordant sur ces terres, avec cette inscription qu'il avait composée lui-même :

HIC JUBET GALLIA STARE CRUCEM
ICI LA FRANCE ORDONNE QUE SE DRESSE LA CROIX

Cette croix abattue par la tourmente, les missionnaires du XIXe siècle l'ont relevée et plantée sur tous les sommets de Madagascar. Elle rayonne, au centre, à Tananarive, Fianarantsoa, Antsirabé ; au Sud, à Fort-Dauphin ; au Nord, à Diego-Suarez et Majunga.

Que Dieu nous donne plus de missionnaires et très vite la foi régnera dans tous les cœurs malgaches et notre colonie de Madagascar deviendra un des plus beaux champs de l'Eglise catholique.

J. Dhélias. S. J.

CINQUIÈME CONFÉRENCE (1)

Les Missions Maristes en Océanie

Les îles d'Océanie, semées au milieu de l'immense Océan Pacifique comme les étoiles au milieu du firmament, nous apparaissent, petites et bien lointaines. Cependant elles renferment des hommes, et l'ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ était formel : « Allez, prêchez l'Evangile à toutes les nations »; les Océaniens ne devaient pas être laissés de côté, ils étaient appelés à entrer un jour dans le bercail du Divin Pasteur. Dans les commencements du XIXe siècle leur évangélisation préoccupait fort le Saint-Siège. En 1830, le Préfet Apostolique de la Réunion, petite île française sur la côte Est de Madagascar, avait sous sa juridiction toute cette cinquième partie du monde, territoire immense dont il lui était évidemment impossible de s'occuper. En 1833, les îles de l'Océanie Orientale lui furent enle-

(1) Conférence donnée le 8 décembre 1924 par le R. P. Courtais, Mariste.

vées et furent confiées à la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, qui fut ainsi chargée des groupes Hawaï,, Marquise et Tahiti. En 1835, l'Australie fut détachée à son tour et confiée aux Bénédictins d'Angleterre. Restaient les îles de l'Océanie Centrale et Occidentale : elles furent offertes à la naissante Société de Marie qui les accepta. Comme en récompense de cette acceptation, Sa Sainteté Grégoire XVI signa, le 29 avril 1836, le bref d'approbation de la Société, et le 24 septembre suivant, les vingt premiers Maristes se réunissaient pour élire un supérieur général et prononcer leurs vœux entre ses mains : le T. R. P. Jean-Claude Colin, fondateur, fut élu Supérieur Général. La Société de Marie était ainsi canoniquement instituée et allait de suite entreprendre l'œuvre qui avait été la cause déterminante de son approbation, l'œuvre des Missions d'Océanie.

Premier départ de Missionnaires.

A la fin de cette année 1836, nos premiers missionnaires maristes partaient pour leur destination lointaine : ils étaient quatre prêtres, les PP. Chanel, Bataillon, Servant et Bret, et trois Frères Coadjuteurs, les FF. Joseph Xavier, Marie Nizier et Michel. Le chef de cette petite expédition apostolique était Mgr Pompallier, qui, bien qu'associé dans les commencements aux prêtres lyonnais, formant comme le noyau de la Société de Marie, n'y fit pas ses vœux lorsqu'elle se trouva autorisée et constituée. Ils s'embarquèrent au Hâvre le 24 décembre 1836. A peine sortis du port, ils furent assaillis par une tempête formidable qui jeta à la côte trente-deux bateaux

partis le même jour et n'en respecta que deux, la « Delphine » qui les portait, et un autre, la « Joséphine », sur lequel se trouvaient des missionnaires en partance pour l'Amérique. Le 20 mars suivant, au milieu de l'Océan Atlantique, le P. Bret mourait, faisant à Dieu le sacrifice d'une vie qu'il aurait bien plutôt voulu consacrer à la conversion des idolâtres. La petite caravane ainsi diminuée arriva le 5 octobre 1837 en vue des îles qui lui étaient échues en partage. Repoussée de Vavau, île importante de l'archipel Tonga, elle remit à la voile et le 1er novembre put aborder à l'île Wallis, ou Ouvéa. Mgr Pompallier, après de difficiles négociations avec le roi indigène de cette île, parvint à y fixer le P. Bataillon et le F. Joseph Xavier. Puis, le 7 novembre il repartit et le lendemain arriva en vue de Futuna, où il installa le P. Chanel et le Fr. Marie Nizier. Le 12 novembre, seul désormais avec le P. Servant et le Fr. Michel, il partit de nouveau, se dirigeant vers la Nouvelle-Zélande où une colonie anglaise commençait à se former et d'où il pensait pouvoir plus facilement administrer son vaste Vicariat. Il y arriva le 10 janvier 1838. Son voyage avait donc été de douze mois et demi.

Ainsi fut prise possession de l'immense Mission confiée à la Société de Marie. Un Père et un Frère à Wallis, un Père et un Frère à Futuna, un Père et un Frère avec le Vicaire apostolique en Nouvelle-Zélande, tel est le grain de senevé d'où sortira un arbre couvrant toute l'Océanie Centrale et Occidentale.

Nouvelle-Zélande. — Tout d'abord rappelons les origines de la Mission de Nouvelle-Zélande : ce pays

est aujourd'hui administré par un archevêque et trois évêques et n'est plus désormais considéré comme Mission auprès des infidèles. Il est composé de deux grandes îles, celle du nord et celle du sud. dont la superficie totale est de 275.535 kilomètres carrés, soit environ la moitié de la France. Mgr Pompallier et le P. Servant furent les premiers prêtres catholiques à mettre le pied sur cette terre. Ils débarquèrent le 10 janvier 1838, comme je l'ai dit, sur l'île du nord dans la baie d'Hokianga, où se trouvait un petit noyau d'Irlandais catholiques. Leur premier ministère fut auprès de ces braves gens depuis longtemps privés de tout secours religieux, mais restés fidèles à leur foi. Le P. Servant, peu après son arrivée, écrivait d'eux : « Combien nous avons été édifiés d'apprendre que quelques-uns faisaient annuellement le voyage de Sydney pour remplir leur devoir pascal et faire baptiser leurs enfants ! Dès les premiers jours de notre arrivée la plupart se sont approchés du Tribunal de la Pénitence. » Il fallut ensuite se mettre à l'étude de la langue indigène afin d'avoir accès auprès des naturels du pays. Ces naturels, appelés Maoris, sont de race polynésienne ; leur langue, douce et parfaitement articulée, sonne bien aux oreilles, et, une fois qu'on en a maîtrisé les idiotismes, s'apprend somme toute assez facilement. Le P. Servant peut donc écrire dans la lettre déjà citée : « Sa Grandeur et moi commençons à balbutier quelques mots ; bientôt, nous l'espérons, nous parlerons passablement. » Et, preuve qu'ils pouvaient déjà se faire comprendre, il nous apprend que Mgr Pompallier a baptisé un chef de tribu auquel il a donné le nom de Grégoire, et qu'une néophyte, fille d'un des

principaux chefs, a reçu le nom de Marie. Voilà donc nos missionnaires à l'œuvre, auprès des Européens qui deviendront bientôt de plus en plus nombreux, et auprès des indigènes Maoris dont la race devait vite s'effacer devant la force conquérante de la race blanche. Les difficultés ne manquèrent pas ; elles vinrent d'abord de l'opposition des ministres méthodistes qui tentèrent de soulever la population Maori contre les nouveaux venus. Cependant dès 1841, Mgr Pompallier, dans un rapport à la Propagande, évaluait à 164 le nombre des tribus favorables à la doctrine catholique, à 45.000 celui des catéchumènes, et à 1.000 celui des néophytes baptisés : en 1844, ce dernier chiffre s'élevait à 5.000. Alors survinrent des troubles politiques qui arrêtèrent l'élan des conversions. Les Maoris, très jaloux de leur indépendance, se révoltèrent contre le gouvernement anglais qui, après la prise de possession de 1841, les traitait sans aucune considération. Une guerre d'indépendance s'ensuivit et fit rage de 1844 à 1846. Cette guerre aurait plutôt disposé favorablement les indigènes envers la religion catholique, car, là comme partout, le titre de catholique était associé au nom français, tandis que celui de protestant l'était au nom anglais. Cependant la défiance engendrée par l'usurpation de la race blanche devait nécessairement s'étendre jusqu'aux missionnaires qui avaient des ouailles dans les deux camps.

Une fois la crise passée, les colons européens arrivèrent nombreux, le clergé séculier Irlandais suivit ses nationaux, et l'Eglise Néo-Zélandaise ne tarda pas à s'organiser canoniquement. En 1848, Mgr Pompallier échangea son titre de Vicaire Apostolique

contre celui d'Evêque d'Auckland, et Mgr Viard, Mariste, fut nommé Evêque de Wellington. Puis, en 1875, le diocèse de Dunedin fut fondé dans l'île du sud, et enfin, en 1889, un quatrième diocèse fut fondé encore dans l'île du sud, à Christchurch. Les quelques Maoris catholiques qui restent, environ 8.000, sont aujourd'hui évangélisés par les Pères Maristes et les Pères anglais de Mill-Hill.

Futuna. — Revenons maintenant au P. Chanel que nous avons laissé à Futuna seul avec le Fr. Marie Nizier. Futuna est composé d'une île qui a environ dix lieues de tour et d'un îlot plus petit encore. Elle présente de loin l'aspect d'un pic sorti du sein de l'Océan Pacifique à cent soixante-dix kilomètres de l'île Wallis, la terre la plus voisine. Les habitants en sont de race polynésienne.

Le P. Chanel se trouvait là, on peut dire, à la merci du chef de ce petit royaume, et la faveur royale était d'humeur changeante. Le missionnaire eut beaucoup à souffrir : il souffrit en silence et pria. En même temps il étudia la langue et les mœurs de ses ouailles et s'efforça de leur rendre tous les petits services matériels dont il était capable afin de se concilier leurs bonnes grâces. Sa seule moisson d'âmes consistait en baptêmes administrés en danger de mort : au bout de dix-huit mois, il en comptait vingt, dont trois d'adultes. Cependant, en 1841, c'est-à-dire trois ans après son arrivée, quelques catéchumènes commençaient à se faire instruire quand une persécution ouverte se déclara. Les chefs indigènes, voyant dans la nouvelle religion la ruine de leur autorité toute fondée sur la superstition, résolurent de faire disparaître le prêtre catholique. Le 28 avril

1841, le P. Chanel tomba sous leurs coups, premier martyr d'Océanie, aujourd'hui premier Bienheureux de cette cinquième partie du monde et premier Mariste élevé aux honneurs de nos autels. Il fut en effet béatifié le 17 novembre 1889.

Ce que sa vie n'avait pu obtenir, sa mort le fit : une fois de plus se vérifia la parole : « Sanguis martyrum semen christianorum, le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » En janvier 1842, Mgr Pompallier, à bord de la corvette française l'*Allier*, se présentait devant Futuna, non pour demander vengeance contre les meurtriers, mais pour réclamer le corps du martyr. Les Futuniens le donnèrent et en même temps supplièrent l'évêque de leur laisser un nouveau missionnaire. Prodige de grâce, en mai suivant, Mgr Pompallier revenait à Futuna avec deux prêtres, et baptisait et confirmait 714 catéchumènes. En novembre 1843, il ne restait plus dans l'île que quinze indigènes non baptisés, et l'année suivante Futuna présentait le spectacle d'une chrétienté rivalisant par sa ferveur avec celles des premiers siècles de l'Eglise. Depuis lors, les Futuniens sont restés fidèles à leur foi ; les rois successifs n'ont jamais permis l'entrée des protestants, et la population, de huit cents environ au temps du P. Chanel, est passée à 1.500. L'île de Futuna est rattachée au Vicariat Apostolique de Tonga. Au point de vue politique, elle est sous le protectorat de la France.

Wallis. — Maintenant passons à Wallis où nous avons laissé le P. Bataillon avec le Fr. Joseph Xavier. Wallis est aussi une petite île, mesurant environ

quinze kilomètres de long sur neuf de large, et ses habitants, comme les Futuniens, sont de race polynésienne. Là, comme à Futuna, le missionnaire avait été laissé à la merci des chefs du corps. Mais le P. Bataillon était un vaillant entre tous: aux mérites d'une indomptable énergie morale il joignait l'avantage d'une vigueur physique exceptionnelle. Persécuté par les chefs mêmes qui avaient promis de le protéger, réduit à se nourrir de débris jetés aux porcs par ceux-là mêmes qui s'étaient engagés à subvenir à sa subsistance, il ne se laissa jamais abattre. Tour à tour médecin, conciliateur, arbitre, il finit par gagner la confiance du roi Lavélua et de la majorité des Wallisiens. En 1840 il comptait plus de mille catéchumènes, quand une guerre éclata, menaçant de ruiner ces beaux commencements. « Les partisans du missionnaire et ses ennemis sont en présence, raconte le P. Bataillon lui-même ; alors je m'avance seul du côté de l'ennemi et prononce à haute voix et à plusieurs reprises cette parole du prophète : « *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus :* que « Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ! » Au moment même, les infidèles s'arrêtent comme frappés de stupeur. » Ils restèrent ainsi trois jours et trois nuits sans pouvoir se décider à engager le combat et finalement se dispersèrent : les partisans du missionnaire restaient maîtres du terrain. Le P. Bataillon sut tirer rapide profit de cette victoire et en quelques jours obtint de presque tous les indigènes la promesse de se faire instruire et baptiser. Seuls le roi Lavélua et son frère Pooi avec une cinquantaine d'autres résistèrent à cet appel.

En février 1842, 572 Wallisiens recevaient le bap-

tême ; quelques mois plus tard, le chiffre des baptisés se montait à près de 2.500 : Wallis était virtuellement tout chrétien. En avril 1843 un ministre méthodiste tenta une descente dans l'île, mais dut se retirer devant l'attitude énergique du P. Bataillon. Wallis était donc et est toujours restée catholique. Ses habitants, de 3.000 environ ont passé à 4.500. De belles églises et écoles en pierre ont été bâties par les indigènes sous la direction des missionnaires. Un séminaire indigène établi à Lano, compte actuellement une cinquantaine d'élèves ; seize ont été déjà ordonnés prêtres.

Wallis, comme Futuna, est rattaché au Vicariat Apostolique de Tonga et se trouve sous le protectorat de la France.

Coup d'œil général sur la division des Vicariats. — Nous avons jusqu'ici suivi les pas de la première caravane mariste partie à la conquête spirituelle de l'Océanie. Cette caravane devait être suivie de beaucoup d'autres, et l'immense vicariat primitif était destiné à être subdivisé plus d'une fois suivant les besoins. Tout d'abord, en 1842, pendant que Mgr Pompallier restait chargé de la Nouvelle-Zélande et recevait un coadjuteur en la personne de Mgr Viard, le P. Bataillon fut élevé à la dignité épiscopale et chargé du Vicariat apostolique de l'Océanie Centrale, dans lequel restaient compris Wallis, Futuna, Tonga, Fiji, Samoa et la Nouvelle-Calédonie. La Mission de la Nouvelle-Calédonie, commencée en 1843 par Mgr Douarre, fut érigée en Vicariat indépendant en 1847. Celle de Fiji, commencée en 1844 et confiée par Mgr Bataillon aux PP. Bréhéret

et Roulleaux, fut érigée en préfecture en 1863. Celle de Samoa, commencée en 1846 et confiée aux PP. Roudaire et Violette, fut érigée en Vicariat en 1851. Donc, à partir de 1863, le Vicariat de l'Océanie Centrale n'était plus composé, comme il l'est encore actuellement, que de l'archipel Tonga avec les îles de Wallis et Futuna.

Tonga. — Tonga lui-même comprend un certain nombre d'îles et de groupes d'îles, dont les plus importants sont Tonga-Tapu, siège du gouvernement et résidence du Vicaire Apostolique, Haapai, Vavau, les Niua et les Niué. Les Tongiens sont de race polynésienne, beaux types d'hommes, fiers, d'intelligence ouverte, mais paresseux. Pour eux la seule occupation noble était la guerre, et leur histoire ancienne est pleine de conflits entre chefs de tribus, conflits se terminant ordinairement par la tuerie des vaincus et par des festins cannibales.

Parmi ces chefs l'un d'eux prit de l'ascendant, et, voyant pour son propre intérêt le parti à tirer de la présence des ministres anglais wesleyens, se fit baptiser par eux sous le nom de Georges. Déjà en 1837 ce Georges avait refusé l'accès de Vavau à Mgr Pompallier et à ses missionnaires. Le P. Bataillon était parti en disant : « Nous nous éloignons, mais nous reviendrons. » Il tint parole et cinq ans plus tard revint avec le P. Chevron. Le 2 juillet 1842, les deux missionnaires et un Frère débarquèrent à Tonga-Tapu. Assez mal reçus par le représentant de Georges, ils se réfugièrent à Péa où un camp de rebelles tenait en échec l'autorité du tyran. Le P. Chevron se mit de suite à l'œuvre et dès 1843 pouvait ad-

mettre quatre-vingts personnes au Saint Baptême. Un an plus tard, le Tui-Tonga, le plus grand chef du pays, autorisait l'érection d'une église à Mua, sa résidence, et en 1851 se faisait baptiser. Dans l'intervalle Georges s'était fait proclamer roi de tout l'archipel. Pendant longtemps il mena une guerre acharnée contre la Mission catholique, et plus d'une fois l'intervention de nos navires de guerre français fut nécessaire pour préserver la vie de nos missionnaires et assurer la liberté de notre culte. Mais toutes les persécutions suscitées par le démon ne pouvaient arrêter une œuvre voulue de Dieu, et la vraie religion finit par s'implanter dans tout le groupe.

Le vaillant Mgr Bataillon après quarante années de luttes et de travaux héroïques, s'en alla en 1877 recevoir la récompense promise aux bons et fidèles serviteurs et fut remplacé par Mgr Lamaze. Celui-ci eut pour successeurs Mgr Olier, puis Mgr Blanc, le titulaire actuel.

L'archipel de Tonga, sans y comprendre Futuna et Wallis, compte aujourd'hui huit missionnaires, six stations principales, et environ 3.000 catholiques. Les dernières nouvelles de là-bas parlent d'une guerre intestine sérieuse entre les deux sectes protestantes les plus répandues. Sera-ce au profit de la foi catholique? Il est du moins permis de l'espérer et des lettres récentes semblent confirmer cet espoir. Au point de vue politique, l'archipel de Tonga jouit d'un gouvernement autonome sous protectorat anglais.

Samoa. — Suivant un ordre plutôt géographique que chronologique, nous passons à la Mission établie dans l'archipel des Navigateurs, plus connu au-

jourd'hui sous le nom de Samoa. Cet archipel se compose de trois îles principales dont deux, Upolu et Savaii, colonie allemande avant la guerre, sont maintenant administrées par la Nouvelle-Zélande, et l'autre Tutuila, est colonie américaine depuis 1898. Les Samoans sont aussi de race polynésienne et sont réputés les plus beaux types de cette race. Ce sont des grands orateurs, au langage chaud et imagé; leurs palabres occupent une grande partie des jours et des nuits, et l'instruction chrétienne chez eux s'est souvent faite en d'interminables causeries autour d'un plat de kava, la boisson nationale.

Comme à Tonga, les premiers missionnaires maristes de Samoa, les PP. Roudaire et Violette, se trouvèrent à leur arrivée en face des wesleyens qui usèrent à qui mieux mieux de leur instrument favori d'opposition, la calomnie : une lanterne magique même (qui pourrait mettre en doute le témoignage d'un tel miroir?) représenta les prêtres catholiques faisant rôtir à la broche des ministres protestants ou les faisant bouillir dans une chaudière. Aussi, quand ces monstres, deux Pères et un Frère, apparurent sur la côte de Savaii le 25 août 1845, furent-ils soumis à des avanies de toutes sortes ; chassés d'ici et de là, un mois plus tard, le 29 septembre, ils abordèrent à Apia, sur la côte d'Upolu, et y trouvèrent le chef Mataafa. Celui-ci, autrefois naufragé à Wallis et sauvé de la mort par le roi de cette île, accueillit favorablement les missionnaires arrivant de Wallis ; il devint par la suite un protecteur, un ami, et un véritable héros chrétien. Le P. Roudaire resta donc avec lui, tandis que le P. Violette retournait à Savaii dans une tribu qui donnait quelques petites espérances.

La Mission était ainsi établie, et malgré la pauvreté, je devrais dire le dénuement complet de ses ouvriers, malgré les persécutions constantes dirigées contre eux, elle commençait déjà à faire sentir son influence, quand en 1856 arriva le P. Elloy. Celui-ci lui imprima un nouvel essor et fut, on peut le dire, l'apôtre des Samoa. En 1863 il fut nommé coadjuteur de Mgr Bataillon avec charge spéciale de Samoa où il se dépensa avec un zèle infatigable jusqu'à l'année de sa mort. 1878. En 1896, cet archipel, définitivement détaché de l'Océanie Centrale, fut confié à Mgr Broyer, auquel Mgr Darnand, le titulaire actuel, succéda en 1919.

Le Vicariat apostolique de Samoa compte aujourd'hui quinze missionnaires, douze stations principales et environ 8.000 catholiques, le quart de la population.

Fiji. — Passons à Fiji. Cet archipel est composé de deux grandes îles Viti Levu et Vanua Levu, et de plus de deux cent cinquante îles ou îlots de grandeur variable, dont une centaine habités. Les indigènes sont encore de race polynésienne, mais fortement mélangés de sang mélanésien ; c'était, au rapport des premiers explorateurs et des premiers missionnaires, des anthropophages farouches.

Là encore, les premiers missionnaires, les PP. Bréhéret et Roulleaux accompagnés du Fr. Annet, se trouvèrent en face des Wesleyens. Ils abordèrent à Lakemba le 9 août 1844, et pendant de longues années y furent en butte à des privations inouïes en même temps qu'à des persécutions constantes de la part des ministres protestants et des chefs indigènes.

En août 1851, Mgr Bataillon vint les visiter et leur amener du renfort. Abandonnant alors le sol ingrat de Lakemba, ils tentèrent de s'établir sur l'île de Tavéuni, mais vainement. En 1852, ils finirent par fonder une station à Levuka, dans l'île d'Ovalau. C'était un choix heureux : de cet endroit, qui au début de l'occupation anglaise devait être la capitale du groupe, on pouvait facilement visiter les deux grandes îles. C'est de là que le P. Bréhéret, nommé préfet apostolique en 1863, fera ses longues et fréquentes randonnées sur mer, le gouvernail d'une main et le chapelet de l'autre, visitant et soutenant ses confrères disséminés sur les côtes voisines. En 1859 la Mission comptait 4.000 catéchumènes ; en 1869, elle en comptait 9.000. En 1874 l'archipel était annexé par l'Angleterre. Les gouverneurs anglais ne seront pas toujours également favorables à la Mission, mais ils comprendront du moins sa valeur éducatrice et civilisatrice et généralement sauront la mettre à profit. En 1887, sur les instances mêmes du P. Bréhéret, la préfecture apostolique fut érigée en vicariat et Mgr Vidal en fut nommé le premier évêque. Sous son intrépide direction, et avec l'aide de nombreux auxiliaires recrutés par lui au cours de fréquentes visites dans les séminaires et collèges de France, la Mission fit de rapides progrès. Les Sœurs Maristes furent appelées pour la fondation d'un pensionnat à Levuka, celles de Saint-Joseph de Cluny pour un autre à Suva, devenue la capitale. Les Sœurs du Tiers-Ordre Régulier de Marie, déjà depuis longtemps établies dans le pays, furent chargées par le gouvernement d'une léproserie dans l'îlot de Makogaï. Une imprimerie fonctionne depuis des années

à Loreto et édite une petite revue mensuelle en langue Fijienne. Bref, Mgr Nicolas, qui succéda à Mgr Vidal en avril 1922, dirige maintenant une mission très active, desservie par vingt-sept missionnaires et comptant environ 11.000 catholiques.

Nouvelle-Calédonie. — La Nouvelle-Calédonie est une grande île de quatre cents kilomètres de long environ sur soixante de large. A cette grande terre se rattachent les îles Bélep au nord, l'île des Pins au sud, et les trois îles Loyalty à l'est. Ses habitants appartiennent à la race mélanésienne, tant au physique qu'au moral.

En 1842, Mgr Douarre fut nommé coadjuteur de Mgr Bataillon, avec charge spéciale de la Nouvelle-Calédonie. Consacré le 18 octobre 1842, il partit de France en 1843, passa à Wallis où il consacra Mgr Bataillon, et arriva sur la grande terre de Nouvelle-Calédonie, à Balade, le 21 décembre. La corvette française, *le Bucéphale*, l'avait conduit là-bas avec les deux Pères Rougeyron et Viard et deux Frères. Le jour de Noël fut célébrée la première messe sur le sol calédonien. Le 21 janvier suivant, le commandant du *Bucéphale* hissait le pavillon français sur la case épiscopale, le saluait de vingt et un coups de canon, et partait, laissant les vaillants missionnaires seuls sur cette terre inexplorée, à la merci d'une population sauvage.

« Enfants par l'intelligence, brutes par les passions, monstres par la férocité », tel est en quelques mots le portrait qui a été tracé des Néo-Calédoniens à cette époque lointaine. Ils ne se laissèrent pas facilement aborder ; pendant trois ans les mission-

naires bravèrent leurs attaques multipliées, la faim, la maladie, sans voir aucun résultat de tous ces sacrifices. Le 18 juillet 1847, alors que l'évêque se trouvait en France, la crise préparée de loin éclata : les indigènes assaillirent la maison des missionnaires, l'incendièrent et la pillèrent. Les Pères réussirent à s'enfuir, mais le Frère Blaise Marmoiton blessé tomba aux mains des ennemis qui l'achevèrent d'un coup de hache. Sans préjuger du jugement définitif de Rome qui a déjà accepté l'introduction de sa cause, nous pouvons bien appeler le Fr. Blaise, martyr, et dire que son sang à lui aussi a été une semence de chrétiens, comme la suite des événements le montrera. Cependant, fuyant Balade, les missionnaires se réfugièrent à Pouébo, d'où une corvette française vint les délivrer le 9 août suivant.

Quelques mois plus tard, de nouveaux Pères arrivés de France furent installés sur l'île des Pins, au sud, tandis que le P. Rougeyron se rendait à Anatom dans les Nouvelles Hébrides : il avait choisi cette île comme la plus proche de Balade où il espérait bien rentrer un jour. En 1849, en effet, Mgr Douarre, retour de France, va le prendre à Anatom et se dirige de nouveau vers la grande terre calédonienne. Ils vont à Hienghène cette fois, mais n'y sont pas plus heureux qu'à Balade : un mois après ils sont obligés de fuir une seconde fois et se réfugient à l'île des Pins. Malgré ces deux échecs successifs, nos apôtres ne perdent pas courage. Ils reviennent à la charge une troisième fois le 23 mai 1851 : c'était pour y rester vivants ou morts. Ils y restèrent vivants, et leur apostolat commença bientôt à porter ses fruits. En avril 1853, Mgr Douarre mourait saintement, sans

avoir vu un événement dont il avait chaudement plaidé la cause, l'annexion de la Nouvelle-Calédonie à la France. La prise de possession officielle eut lieu le 24 septembre suivant, et dut sa pacifique réussite au P. Rougeyron. A partir de ce moment les difficultés certes ne cessèrent pas ; cependant la Mission se développa à l'abri du pavillon français. L'administration coloniale fut assez généralement favorable : indifférente parfois, elle ne fut ouvertement hostile que sous les deux gouvernements Guillain (1863) et Feillet (1894).

Tout le monde le sait, le pays devint colonie pénitentiaire. Cela imposa de nouveaux devoirs à la Mission. Elle pourvut à tout, assura le service religieux tant pour la colonie libre que pour les forçats, fonda des écoles de filles et de garçons, établit des stations dans tous les centres indigènes. Aujourd'hui Mgr Chanrion, le quatrième vicaire apostolique, est à la tête de quarante-quatre missionnaires administrant trente-deux paroisses où stations principales. Les catholiques indigènes se chiffrent à 11.600, ceux de race blanche à près de 30.000. La déportation est une chose du passé ; elle a laissé ses traces sans doute : cependant la population blanche, bien qu'assez mélangée, compte un bon noyau de catholiques dévoués et fervents.

Salomons. — Jusqu'ici nous n'avons parlé que des îles ou archipels de l'Océanie Centrale. Or, au nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie et de son prolongement par l'archipel des Nouvelles Hébrides se trouvent d'abord le groupe des Salomons, puis les Marshall, les Gilbert, la Nouvelle-Bretagne et enfin la grande île de la Nouvelle Guinée. Toute cette im-

mense région fut confiée par sa Sainteté Grégoire XVI à la Société de Marie, dans un bref du 19 juillet 1844. Un essai immédiat d'évangélisation aux Salomons fut infructueux ; l'œuvre dut être abandonnée temporairement, et, quand elle fut reprise, les Salomons seules revinrent aux Pères Maristes. Le reste fut confié aux Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun et aux Pères du Verbe Divin.

Le martyre du sang, des larmes, de la maladie, de la famine, des privations de toutes sortes, marque le premier essai d'apostolat aux Salomons. Mgr Epalle, le premier vicaire apostolique, embarqué à Londres le 2 février 1845, avec sept Pères et six Frères, arriva en vue de San Christoval le 1er décembre, puis, cherchant une position plus centrale, il mouilla le 12 du même mois dans la baie de l'Astrolabe sur la côte de l'île Isabelle. Le 16, avec deux Pères, un Frère et quatre marins conduits par un officier, il descendit à terre revêtu de ses insignes épiscopaux. Quelques instants après la petite bande était attaquée par une horde de sauvages et l'évêque tombait mortellement frappé d'un coup de hache. Ses compagnons purent s'échapper, et les missionnaires, après avoir fermement requis le capitaine du navire de n'exercer aucune représaille, s'en furent à la recherche d'une plage plus hospitalière. Ils abordèrent à Makira. Là, quatorze mois plus tard, le P. Crey succombait à des accès répétés de fièvre paludéenne ; puis les PP. Jacquet et Paget avec le Fr. Hyacinthe étaient massacrés et mangés. Quand Mgr Collomb, successeur de Mgr Epalle, arriva en août 1847, il décida d'abandonner San Christoval et tenta des établissements successivement sur les îles Woodlark et Rook. Le 16 juil-

let 1848, lui-même mourait, épuisé par la fièvre, les persécutions et le manque de soins ; quatre mois plus tard le P. Villien le suivait dans la tombe.

A mesure que ces tristes nouvelles parvenaient en France, on peut facilement s'imaginer quelles étaient les angoisses du vénérable fondateur, le P. Colin. Que faire? Envoyer là-bas à une mort certaine des ouvriers nouveaux, alors que tant d'autres Missions plus promettantes les réclamaient à grands cris? Il exposa la situation à Rome et attendit des ordres. En 1852 la Propagande releva les Pères Maristes de leur poste d'honneur aux Salomons et confia ce Vicariat aux Missions-Etrangères de Milan. Les membres de cette Société y versèrent eux aussi leurs larmes et leur sang pendant deux ans environ, et durent à leur tour abandonner cette terre ingrate et stérile.

Société d'Océanie. — Nous venons de voir le cœur du P. Colin brisé par les événements survenus aux Salomons. Là n'était pas sa seule inquiétude. De 1836 à 1854, il avait envoyé en Océanie 117 missionnaires, dont 74 prêtres et 43 Frères. Il les suivait avec une vigilance toujours en éveil et les voyait aux prises avec tous les dangers provenant de l'isolement au milieu de tribus sauvages : les communications étaient rares et difficiles ; les approvisionnements, insuffisants. La responsabilité pesait lourd sur les épaules d'un supérieur obligé de demander de tels sacrifices à ses enfants.

C'est le sentiment de cette responsabilité qui fit germer dans l'âme du saint fondateur la pensée d'une entreprise héroïque et belle entre toutes. Aujourd'hui encore, malgré la facilité, relative d'ailleurs,

des communications, plus d'un évêque et plus d'un missionnaire ont rêvé d'un service de bateaux à l'usage exclusif des Missions dans les îles de l'Océanie. Or, dès 1842, le R. P. Colin exprimait au Cardinal Préfet de la Propagande le vœu « qu'il y eût, au service des missionnaires, deux ou trois navires conduits par autant de capitaines chrétiens et dévoués à cette œuvre ». L'idée fut communiquée vers la fin de cette même année par Mgr Douarre à deux chrétiens d'élite, M. Marziou, négociant au Hâvre, et M. Marceau, lieutenant de la marine royale à Toulon, ce dernier nouvellement converti. La Providence mit ces deux hommes, totalement étrangers l'un à l'autre, en rapport entre eux et avec le P. Colin ; et, après bien des prières, bien des appels à la charité privée, on finit en 1845 par constituer la Société de l'Océanie, dont le but était d'assurer l'approvisionnement des missionnaires ainsi que leurs communications entre eux et avec l'Europe. Marceau donna sa démission d'officier de la marine royale, prit le commandement d'un navire à voiles qu'il nomma l'*Arche-d'Alliance*, et partit le 15 novembre 1845 pour l'Océanie où il fut partout accueilli avec un cri de joie et d'espérance. Il serait trop long de le suivre durant cette croisière qui dura deux ans et fut, hélas ! la première et la dernière.

L'entreprise était, je le redis, belle, héroïque. Elle l'était peut-être au point de devenir chimérique, en ce qu'elle demandait des sacrifices surhumains à un trop grand nombre de personnes, soit parmi les actionnaires de la Société soit dans le corps d'officiers. Pour faire face aux réalités, elle avait tenté d'être à la fois commerciale et religieuse ; or Marceau lui-

même, après sa croisière, comprit qu'elle ne pouvait être que religieuse, œuvre de dévouement pur et simple au service de la foi. Des difficultés surgirent en 1847 et la Révolution de 1848 porta le coup fatal. On tenta l'impossible pour continuer, mais finalement la Société d'Océanie dut être dissoute le 23 février 1854. Honneur quand même aux hommes de foi et de courage qui travaillèrent à la réalisation d'une conception si belle, et particulièrement au T. R. P. Colin qui fut l'âme de cette tentative !

Il nous reste maintenant à jeter un coup d'œil sur nos Missions Maristes plus récentes, les Nouvelles Hébrides et les Salomons.

Nouvelles-Hébrides. — Le groupe des Nouvelles-Hébrides est composé de 11 îles principales disposées en forme d'Y, et ses habitants sont de race mélanésienne, comme les Néo-Calédoniens et les Salomonais.

Nous avons vu le P. Rougeyron, fuyant devant la persécution calédonienne en 1847, se réfugier à Anatom, île néo-hébridaise. Ce n'était qu'un pied-à-terre passager, et l'évangélisation du groupe ne commença vraiment qu'en l'an 1887. Le 18 janvier de cette année, quatre missionnaires partirent de Nouméa sous la conduite du P. Pionnier, provicaire, et, laissant de côté les îles du sud où les protestants étaient les maîtres de la situation, s'établirent à Mélé dans l'île Vaté, à Baie Banam dans l'île Mallicolo, et à Port-Olry dans l'île Espiritu Santo.

Les débuts furent pénibles. Un grand ennemi, la fièvre paludéenne, règne en maître dans ces parages; personne ne peut lui échapper et les santés sont en

peu de temps ruinées. Elles le furent particulièrement vite dans ces commencements où l'on manquait assez souvent du nécessaire, où faisait défaut surtout l'expérience qui plus tard devait apprendre à se passer en quelque sorte même de ce necessaire. De plus la diversité infinie des langues indigènes restreint le travail du missionnaire à la tribu dont il connaît l'idiome. Les guerres continuelles entre tribus sont un autre obstacle. Il faut noter encore que l'attitude des indigènes envers les missionnaires, réservée dès l'abord, devint de l'hostilité ouverte, quand les vieux sorciers, qui là-bas jouissent d'une influence prépondérante, vinrent à constater que la religion nouvelle détruirait la source même de cette influence; les jeunes gens avaient défense, sous menace de mort, d'aller se faire instruire à la Mission. Les protestants presbytériens étaient là aussi, moins fanatiques, il est vrai, que les wesleyens de Fiji ou Tonga, et n'ayant en général guère réussi auprès des Néo-Hébridais ; leur présence cependant était un obstacle. L'énumération complète des difficultés ainsi rencontrées irait trop loin : je dois me borner. En dépit de tout, grâce à l'arrivée de nouveaux ouvriers les stations se multiplièrent et quelques-unes commencèrent à fructifier. Port-Olry et Port Sandwich furent les premières à enregistrer des baptêmes. Mais, à la suite de meurtres commis par les indigènes et de représailles exercées par les navires de guerre, Port-Olry dut être abandonné et Port-Sandwich retourna au paganisme. D'autres stations se développèrent alors avec l'aide de la Providence qui se manifesta plus d'une fois d'une façon inattendue. Ainsi, un nommé Caïnas, parti jeune pour travailler en

Nouvelle-Calédonie, avait là-bas pris goût à la civilisation et s'était donné la peine d'apprendre à lire et à écrire, payant de ses maigres deniers les leçons nécessaires. Il était alors païen, et on raconte même qu'il fut renvoyé de la cathédrale de Nouméa un jour d'affluence, pour laisser la place aux chrétiens. En tout cas il n'en tint pas rigueur : rentré dans son pays, à Sésivi dans l'île d'Ambrym, il alla se faire instruire chez le missionnaire le plus voisin, à Olal, fut baptisé sous le nom de Jean-Baptiste, demanda un prêtre pour son village et devint une véritable apôtre : c'est bien à lui, peut-on dire, que la Mission de Sésivi doit son existence. Quant à la Mission la plus florissante du groupe, celle de l'île Pentecôte, il faut attribuer son essor au rapatriement de travailleurs engagés à Fiji. Les Nouvelles-Hébrides furent, en effet, longtemps une place favorite pour le recrutement de travailleurs par les colons de Nouvelle-Calédonie, d'Australie, de Fiji et d'ailleurs. Or, éloignés de chez eux, nos Néo-Hébridais deviennent traitables et ouverts à tout enseignement, bon ou mauvais, qui peut leur être donné. Bon nombre de ceux qui se trouvèrent ainsi à Fiji en contact avec nos missionnaires se convertirent, et, quand arriva, au terme de leur contrat, le moment de les rapatrier, on se préoccupa naturellement de leur procurer les moyens de persévérer chez eux dans la pratique de leur religion. Soixante-dix appartenaient à l'île Pentecôte, où jusqu'alors aucun missionnaire n'avait pu prendre pied ; on y alla donc préparer les voies, et, quand ces soixante-dix chrétiens arrivèrent en 1898, on les installa sur des terrains de mission non loin de leurs villages primitifs. Trois mois plus tard

le P. Jamond peut, dans sa correspondance, signaler déjà quatre centres d'activité chrétienne : à Wanour, il y a six catholiques venus de Fiji, une centaine de personnes ont pris la médaille (signe extérieur de leur adhésion) et trois cents viennent le dimanche au catéchisme ; à Melsisi, il y a onze catholiques venus de Fiji, trois cents personnes ont demandé la médaille et six cents se réunissent le dimanche ; à Namaram, il y a vingt-cinq catholiques venus de Fiji, cent personnes ont reçu la médaille et deux cents viennent le dimanche ; enfin, plus au nord, près de Loltong où sont neuf catholiques venus de Fiji, si le P. Jamond peut donner seulement cinquante médailles, c'est pour l'unique raison que sa provision est épuisée, « tant, dit-il, les premiers succès ont dépassé nos prévisions et nos espérances ».

Le centre de la Mission se trouvait alors à Port Sandwich. Plus tard, le gouvernement civil s'étant transporté à Vila, on y fonda une station qui devint dans la suite la résidence du Vicaire Apostolique. Les Nouvelles-Hébrides furent, en effet, en 1901, séparées du vicariat de la Nouvelle-Calédonie et érigées en préfecture ; trois ans plus tard, en 1904, elles furent érigées en vicariat, et Mgr Douceré, jusque-là préfet, en fut le premier vicaire apostolique. La Mission compte aujourd'hui environ 2.500 chrétiens baptisés sur une population de 55.000 environ. Il y eut cette année un beau mouvement de conversions, notamment à Port-Sandwich où l'on a enregistré deux cents baptêmes et où il ne reste plus que vingt-huit réfractaires, Puisse ce mouvement s'accentuer encore

et puisse être abondante et riche la moisson semée parmi tant de larmes et de sacrifices !

Au point de vue politique, les Nouvelles-Hébrides sont régies par un condominium franco-anglais ; le désir des missionnaires est que ce groupe, complément naturel de la Nouvelle-Calédonie, devienne colonie française, ou que du moins, si cela ne doit pas être, l'attribution définitive en soit faite à l'un ou l'autre des deux Etats, car le condominium a amplement fait ses preuves : il n'est favorable ni au développement économique ni au développement religieux du groupe.

Salomons. — Nous arrivons enfin à la Mission dont l'évangélisation est la plus récente, je veux dire au groupe des Salomons.

Nous avons vu comment, en l'année 1844, les Maristes tentèrent de s'y implanter et durent se retirer et comment à leur suite les missionnaires de Milan ne furent pas plus heureux. Quand la Propagande songea, en 1897, à la reprise de cet archipel, elle fit tout naturellement appel à ces mêmes Pères Maristes qui les premiers avaient arrosé cette terre de leur sang. Les conditions politiques y étaient changées : dans cet immense archipel l'Angleterre avait main-mise sur toutes les îles du Sud et l'Allemagne s'était annexé la grande île de Bougainville et sa succursale Buka au nord. On décida en conséquence de diviser la Mission en deux : la Préfecture du Nord, qui serait confiée à Mgr Broyer, vicaire apostolique de Samoa, colonie allemande, et la Préfecture du Sud, qui serait confiée à Mgr Vidal, vicaire apostolique de Fiji, colonie anglaise.

Il est consolant de constater que la semence jetée en terre cinquante ans auparavant commença à germer presque dès le retour des missionnaires. Les difficultés certes ne manquèrent pas. Mais, et la remarque s'applique à peu près également aux deux préfectures, la prédication de l'Evangile n'y rencontra pas la même opposition que dans d'autres Missions, aux Nouvelles-Hébrides par exemple, à la même époque. Les Salomonais eux aussi sont des mélanésiens, et des mélanésiens farouches et sauvages, comme ils l'avaient assez montré jadis. Mais tout d'abord la population était là plus dense qu'aux Nouvelles-Hébrides. De plus les missionnaires purent acquérir un peu partout d'assez vastes terrains, et pour les cultiver ils trouvèrent des indigènes qu'ils purent instruire et baptiser. Enfin, soit dispositions plus indifférentes ou plus favorables chez les vieux chefs, soit plus grande indépendance chez les jeunes, à mesure que des écoles se fondaient, elles se peuplèrent de garçons et de filles, qui reçurent ainsi une éducation chrétienne et fondèrent plus tard des familles où régna la Foi. Les deux plus grandes difficultés de ces deux jeunes Missions ont été et sont encore le climat et le manque d'ouvriers. Le climat est fiévreux, et les santés s'y usent prématurément : nombre de jeunes missionnaires ont succombé après quelques années seulement de séjour. De plus l'essor de l'apostolat a toujours été entravé par le manque d'ouvriers : la récolte était mûre, mais les bras manquaient pour la moisson ; avec quelques missionnaires de plus, le nombre des baptêmes aurait pu facilement doubler.

Salomons du Sud. — La Mission du Sud fut la première réoccupée. Le 21 mai 1898, Mgr Vidal, accompagné de trois Pères et plusieurs catéchistes fijiens, abordait aux îles Florida et se mettait en quête d'un établissement. Il acheta un petit îlot, Rua Sura, sur la côte Est de Guadalcanar, et y fonda une station qui fut pendant vingt-cinq ans le centre de la Mission en même temps que le siège d'une école où les enfants étaient envoyés des divers points de l'archipel. De là on s'établit successivement sur différents points de Guadalcanar, de San Christoval et de Malaïta. Aujourd'hui la Mission compte sept stations principales, dont deux en particulier ont chacune plus d'un millier de catholiques : le nombre des baptisés est de 6.000 environ. En 1903, le R. P. Bertreux était nommé préfet apostolique, et en 1912, la Mission étant érigée en vicariat apostolique, il en devenait le premier évêque. Mgr Raucaz lui a succédé en 1920.

Salomons du Nord. — La Mission du Nord fut inaugurée en 1899 par Mgr Broyer, accompagné de trois Pères et de catéchistes samoans. Leur premier établissement fut à Poporag dans le groupe des Shortland, au sud de Bougainville. De là on se porta sur la grande île de Bougainville, puis sur Buka, puis sur Choiseul. En 1904 le R. P. Forestier fut nommé préfet apostolique. Il mourut en 1918 et fut remplacé par le R. P. Boch en 1920. Jusqu'en 1914, sous la domination allemande, les ministres protestants n'étaient pas admis là où les prêtres catholiques avaient pris pied, comme aussi ces derniers n'auraient pu songer à s'établir là où les premiers rési-

daient. Ce procédé, politiquement défendable, mais peu catholique, avait son bon comme son mauvais côté. Nos missionnaires, premiers installés à Bougainville, profitaient du bon; ils n'avaient pas la concurrence protestante. La guerre a changé cela ; le pays est maintenant sous le mandat australien, et, comme dans tout pays anglais, liberté entière est laissée à toutes les sectes. La lutte est donc engagée, et le P. Boch a fort à faire, avec sa petite bande de douze missionnaires, pour combattre contre l'invasion de prédicants qui paraissent soutenus par des ressources illimitées. L'œuvre du Bon Dieu se poursuit cependant, comme en témoigne le chiffre de 1.119 baptêmes de païens adultes pendant l'année 1923. Le chiffre total des catholiques se monte à environ 6.500, répartis entre douze stations.

Nous avons parcouru ensemble nos Missions Maristes de l'Océanie. Il est plus facile d'en décrire ainsi l'histoire que de faire saisir tout ce qu'il a fallu à leurs ouvriers de courage et de zèle apostolique, d'humilité et de patience, de charité et d'amour de Dieu. Souvenons-nous seulement que l'œuvre rencontrait dans la dispersion des îles évangélisées et le nombre relativement restreint de leurs habitants des difficultés toutes particulières et qu'elle allait au-devant d'échecs inévitables. Mais elle n'a pas été sans résultats capables de réjouir : le règne de Jésus-Christ a été prêché à des populations barbares, souillées de vices horribles et gémissant sous l'empire du prince des ténèbres ; des âmes ont été régénérées, et on peut trouver parmi elles des apôtres qui ont travaillé à répandre leur nouvelle foi, des martyrs

qui ont souffert pour elle, des confesseurs qui l'ont professée héroïquement, des vierges qui l'ont embaumée du parfum de leur innocence. Loué et remercié soit le Tout-Puissant qui seul a fait éclore ces fleurs et mûrir ces fruits ! Mais il faut des serviteurs pour planter et pour arroser sur ce sol océanien comme sur toute la terre : qu'Il daigne en susciter de nouveaux pour remplacer ceux qui sont déjà tombés et qui, surtout depuis 1914, n'ont pu être remplacés ! Et à ceux qui portent encore le poids du jour et de la chaleur, qu'Il daigne susciter des amis pour les aider de leurs aumônes tant spirituelles que temporelles ! La prière est toujours le grand levier qui soulève le monde des âmes. Les missionnaires d'Océanie la sollicitent, afin que, dans les îles qu'ils ont à évangéliser, Notre-Seigneur Jésus-Christ soit de plus en plus connu, honoré et aimé.

BIBLIOGRAPHIE

R. P. MANGERET : *Monseigneur Bataillon*, 2 vol. in-8, Lyon, Emm. Vitte.

R. P. NICOLET : *Vie du Bienheureux Pierre-Louis-Marie Chanel*. 1 vol. in-8, Lyon, Vitte.

R. P. MAYET : *Monseigneur Douarre*, 2 vol. in-12, Lyon, Briday.

LE MÊME : *La Capitaine Marceau*, 2 vol. in-12, Lyon, Briday.

Amiral AUBE : *Entre deux Campagnes*, 1 vol. in-12, Paris, rue des Beaux-Arts, 5.

R. P. MONFAT : *Les Samoa*, 1 vol. in-8, Lyon, Vitte.

LE MÊME : *Mgr Elloy*, 1 vol. in-8, Lyon, Vitte.

LE MÊME : *Le R. P. Chevron et les Tonga*, in-8, Lyon, Vitte.

LE MÊME : *Les originies de la foi catholique en Nouvelle-Zélande*, 1 vol. in-8, Lyon, Vitte.

LE MÊME : *Dix années en Melanésie*, 1 vol. Lyon, Vitte.

Chanoine VERGUET : *iHstoire de la première mission catholique en Mélanésie*, 1 vol, in-8.

R. P. GRENOT : *Vic du R. P. Delahaye*, 1 vol. in-8, Paris, Castermann.

LE MÊME : *Le Père C.-M.-J. Nivelleau.* 1 vol. in-16, Paris, Castermann.

R. P. HERVIER : *Les Missions Maristes en Océanie.* 1 vol. in-4°, extrait des *Missions Catholiques françaises au* XIX*e siècle*, Paris, Hatier.

R. P. de SALINIS, S. J. : *Marins et Missionnaires*, 1 vol. in-8, *Paris*, Téqui.

R. P. LAURENT : *Les missionnaires de la Nouvelle-Calédonie*, 1 vol. in-8, Paris, Didot.

Léon FAUTRAT : *Les missionnaires de France dans le Pacifique*, — *Nouvelle-Calédonie*, 1 vol. in-8, Paris, Retaux.

R. P. LAMBERT : *Les mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens*, 1 vol. in-4°, Nouméa, 1900.

R. P. PIONNIER : *Une page de l'histoire des temps héroïques de la Mission de Calédonie*, 1 vol. in-8°, Lyon, Vitte.

R. P. PUECH : *Le frère Blaise Marmoiton Saint-Louis*, Nouméa, (Nouvelle-Calédonie).

Mgr BLANC : *Chez les Méridionaux du Pacifique*, 1 vol. in-8°.

LE MÊME : *Les Iles Nallis*, 1 vol. in-16. Paris, Perrin.

LE MÊME : *L'héritage d'un évêque d'Océanie* Imprimerie Jeanne-d'Arc, Toulon.

Mgr DOUCERÉ : *Les populations indigènes des Nouvelles-Hébrides*, 1 broch. in-8°. Paris, Emile Larose.

Les Annales des Missions de l'Océanie (Lettres des missionnaires). 13 volumes. Procure des Missions, Lyon, 13, rue de l'Annonciade.

SIXIÈME CONFÉRENCE (1)

L'Institut Missionnaire des Frères des Écoles chrétiennes

Dans quelques semaines, les Frères des Ecoles chrétiennes célébreront le deuxième centenaire de leur naissance officielle dans l'Eglise. C'est le 26 janvier 1725, en effet, que le Pape Benoît XIII conféra, pour ainsi dire, le baptême à notre Institut, en approuvant nos Constitutions par une Bulle solennelle. Nous existions déjà auparavant depuis quarante-cinq ans — historiquement, nous datons de 1680 — mais nous n'avions pas encore l'approbation de Rome.

De la Société de maîtres, fondée par saint Jean-Baptiste de la Salle, pour l'éducation chrétienne de l'enfance, de l'enfance pauvre surtout, la bulle de

(1) Conférence donnée le 15 décembre 1924, par le Frère Gordien, Secrétaire général de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Benoît XIII a fait, au sens canonique du mot, une Congrégation : l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Ce soir, j'ai à vous parler de l'Institut missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes.

Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, Institut missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes, vous vous doutez bien que c'est un peu la même chose, et vous ne vous trompez pas. Ne croyez pas toutefois, que l'appellation *Institut missionnaire* n'est qu'un vocable de circonstance, un simple vêtement d'emprunt passé pour mériter l'inscription au tableau des leçons sur l'*Apostolat missionnaire de la France*. Non, et vous dire précisément, à la suite de quelles circonstances, et que sans que nous ayons changé nos Constitutions pour cela, nous avons été amenés, il y a trois ans, à insérer le mot *missionnaire* dans la traditionnelle désignation de notre Institut, fera la première partie de cette conférence.

Vous montrer que nous étions missionnaires bien avant la lettre en sera la deuxième. Dans la troisième, je vous exposerai brièvement quelques résultats de notre apostolat missionnaire, et pour terminer, nous ferons, si vous le voulez bien, un lointain mais rapide voyage en Orient — Proche-Orient et même Extrême-Orient — pour y voir à l'œuvre les Frères missionnaires.

Mais avant d'aborder mon sujet, je dois adresser mes remerciements à l'*Union missionnaire du Clergé* qui a bien voulu nous réserver une place dans cette deuxième série de leçons sur l'Apostolat missionnaire de la France : c'est un honneur que nous apprécions grandement. Je remercie tout particulière-

ment le très zélé secrétaire de l'*Union missionnaire*, M. le Chanoine Olichon, de qui je tiens l'invitation qui m'amène à parler ce soir, et je salue avec d'autant plus de joie sa présence que sa récente maladie n'a pas été sans inspirer quelques inquiétudes à ses nombreux amis.

Je remercie M. le Curé de Saint-Sulpice qui nous honore également de sa présence. Je sais toute la bienveillance qu'il a pour les Frères des Ecoles chrétiennes ; mais si, de plus, je rappelle que saint Jean-Baptiste de la Salle a été pendant assez longtemps un paroissien de Saint-Sulpice, et que c'est sous le patronage d'un curé de Saint-Sulpice, M. de la Barmondière, et sur la paroisse Saint-Sulpice, rue Princesse, à quelques pas d'ici, que les Frères ouvrirent leur première école à Paris, en 1688, vous conviendrez que nul ne pouvait mieux présider cette conférence sur les Frères missionnaires de saint Jean-Baptiste de la Salle que M. le Curé de Saint-Sulpice

I

Vous savez tous comment au début de ce siècle, furent dispersées, par la volonté d'une majorité parlementaire malfaisante et totalement insoucieuse des intérêts du pays, la plupart des congrégations françaises.

L'assaut qui se mena contre elles, se fit en deux temps. Le premier choc fut marqué par la loi du 1er juillet 1901 visant les congrégations non autorisées, c'est-à-dire les congrégations dont la reconnaissance n'avait pas fait l'objet d'une loi, d'une ordonnance ou d'un décret ; il épargna les Frères

des Ecoles chrétiennes qui, ayant été approuvés par le Premier Consul en 1803, puis incorporés à l'Université de France par le décret impérial du 17 mars 1808, n'eurent pas à solliciter le droit de vivre.

Mais, aussitôt rejetées en bloc les demandes d'autorisation que formulèrent les ordres non reconnus, leur tour allait venir. La loi du 7 juillet 1904 abolit, en effet, l'enseignement congréganiste ; nos 1.500 écoles de France devaient être fermées dans un délai de dix ans, et 800 tombaient immédiatement sous les coups d'un gouvernement sectaire.

Dans son article 2, la loi déclarait : « Les noviciats seront dissous à l'exception de ceux qui sont destinés à former le personnel des écoles françaises à l'étranger et dans les colonies », et le décret du 2 janvier 1905 donnait un délai de six mois pour adresser une demande en vue du maintien de ces noviciats.

Notre requête était faite aussitôt ; il y fut répondu quatre ans plus tard, en 1909. Elle était rejetée pour six des huit noviciats demandés, et il était sursis à statuer pour les deux autres.

Après la guerre, en raison de l'urgence d'assurer le recrutement du personnel français de nos écoles à l'étranger, et aussi de l'amélioration survenue dans les dispositions des pouvoirs publics, la demande était renouvelée. Mais on nous fit remarquer, dans un esprit de bienveillance d'ailleurs, que le délai de dix ans prévu par la loi de 1904 pour la fermeture des écoles étant écoulé, l'Institut n'avait plus d'existence juridique, il était mort légalement : la démarche n'était plus recevable, il fallait chercher autre chose.

Nous eûmes alors l'idée d'utiliser la loi même du 1er juillet 1901 sur les Associations, et de demander, en conformité de son article 13 (1), l'autorisation non plus pour quelques noviciats de missions, mais pour une congrégation nouvelle.

Essayer de faire revivre purement et simplement *l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*, congrégation essentiellement enseignante, il n'y fallait, en effet, pas songer : l'odieuse loi de 1904 qui frappe le religieux parce que religieux, de l'incapacité d'enseigner, n'étant pas encore abrogée. Et voilà comment, au mois de novembre 1921, une demande était adressée au Ministre de l'Intérieur, avec un volumineux dossier, en vue de l'autorisation d'un *Institut missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes*. La requête, prise en considération, aboutit, un an après, au dépôt d'un projet de loi signé de M. Millerand, président de la République, et de cinq de ses ministres. Renvoyé, pour examen, à la Commission des Affaires Etrangères, ce projet de loi fut l'objet d'un magistral rapport de Maurice Barrès que la Commission approuva à la presque unanimité.

Trois autres rapports relatifs à l'autorisation des Pères Blancs, des Pères des Missions Africaines et des Pères Capucins missionnaires du Levant, suivirent le premier et eurent le même succès.

Un cinquième, pour l'autorisation des Franciscains missionnaires du Maroc allait clore cette première série. Maurice Barrès devait le lire le 5 décembre de

(1) Article 13 de la loi du 1er juillet 1901 : « Aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi qui détermine les conditions de son fonctionnement. »

l'année dernière à la Commission des Affaires Etrangères, lorsque, dans la nuit du 4 au 5, il reçut la visite de la mort.

D'un élan spontané, avec toute l'ardeur de ses sympathies, avec toute la vivacité de son esprit, Maurice Barrès, « avocat général des intérêts français », s'était donné à la tâche de défendre les missionnaires devant le Parlement et devant la France. La mort est venue interrompre son effort, mais ses derniers combats ont été pour la défense de nos traditions chrétiennes, pour la défense de l'Eglise qu'il aima en aimant la France. Aussi les catholiques français, et parmi eux, ceux qui, comme vous surtout, s'intéressent véritablement à l'apostolat missionnaire de la France, lui doivent-ils de la gratitude et des prières (1).

II

M. Georges Goyau commence ainsi un article qu'il a consacré à notre Institut, l'année dernière, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1) : « Une question se pose devant le Parlement. Ces Frères des Ecoles chrétiennes qui, jusqu'au début du xxe siècle, furent surtout connus à l'ombre de chaque clocher, comme les éducateurs des petits Français, doivent-ils à l'avenir être assimilés aux missionnaires qui propagent au loin la foi religieuse de la France? »

(1) On trouve dans le volume : *Faut-il autoriser les Congrégations?* (lib. Plon), les cinq rapports consacrés par Maurice BARRÈS à plaider « la grande pitié des missions françaises ».

(1) *Pionniers de la plus grande France, les Frères des Ecoles chrétiennes.* (N° du 15 mai 1923.)

Je voudrais très rapidement répondre à cette question, et vous montrer que le glorieux adjectif « missionnaire » appliqué à notre Institut sanctionne bien une réalité, qu'il ne constitue pas, par conséquent, un ingénieux camouflage de guerre destiné à obtenir une autorisation qu'il n'eût pas été possible d'espérer sans cette addition.

Saint Jean-Baptiste de la Salle a-t-il jamais songé à faire de ses Frères des « missionnaires »? A-t-il pensé qu'ils pourraient l'être un jour? Rien ne permet de l'affirmer. Il semble bien que son unique préoccupation, en fondant, à travers d'innombrables difficultés, son Institut, a été d'assurer le bienfait de l'éducation chrétienne à l'enfance de son pays, et à l'enfance pauvre principalement, j'aime à le redire. Il est le créateur de l'enseignement populaire en France : c'est l'un de ses beaux titres de gloire.

Il a bien envoyé en 1700, deux Frères s'établir hors de France, à Rome, mais simplement parce que Rome étant le centre de la catholicité, il tenait, lui qui aimait à signer « de La Salle, prêtre romain », que sa Société y fût représentée. Hormis cette exception, de son vivant et assez longtemps après sa mort, les Frères ne quittèrent pas la France (1). Il n'en pouvait cependant être toujours ainsi.

(1) Le projet d'un établissement des Frères au Canada paraît avoir été arrêté en 1718. Consulté, le saint, qui avait fait accepter sa démission de supérieur l'année précédente, donna son consentement lorsque, au moment du départ des Frères désignés pour la mission, il s'écria dans un mouvement d'inspiration prophétique : « Ah ! mon Dieu, qu'allons-nous faire ? » Cette réflexion fit sur le F. Barthélemy, supérieur, une si vive impression, qu'il renonça au projet. On apprit ensuite, qu'en raison des dispositions prises par ceux qui appelaient les Frères au Canada, la vocation de ceux-ci aurait couru les plus grands dangers.

Dans notre formule des vœux qui remonte à 1694, nous promettons « de tenir ensemble et par association les écoles, en quelque lieu que ce soit que nous soyons envoyés », et dans un tout petit livre, *Les douze vertus d'un bon maître*, dont la lecture ravissait Maurice Barrès, un des premiers successeurs de saint Jean-Baptiste de la Salle avait écrit : « Le bon maître fera toute sa satisfaction, toute sa joie, d'instruire, sans distinction, sans aucune acception de personne, tous les enfants quels qu'ils soient, ignorants, ineptes, riches ou pauvres, bien ou mal disposés, catholiques ou protestants ». Le principe de généralité contenu dans ce mot d'ordre et dans la promesse des vœux, devait entraîner les Frères non seulement hors de France, mais jusque dans les pays les plus lointains.

Au moment de la Révolution, sur cent vingt-sept écoles, l'Institut n'en comptait encore que six à l'étranger, parmi lesquelles une seule au delà des mers, à la Martinique. Mais, la tourmente révolutionnaire passée, il se réorganise en France, Napoléon l'incorpore à l'Université, et alors commence le grand mouvement d'expansion qui le répand à travers le monde.

En 1816, à la demande du gouvernement français, un groupe de Frères se dirige vers l'une de nos vieilles colonies, l'île Bourbon ou de la Réunion. Ils arrivent à Saint-Denis, chef-lieu de l'île, après huit mois de traversée. A cette époque il fallait faire le tour de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance.

La colonie était, au point de vue religieux, dans un état lamentable : l'ignorance des blancs était égale à celle des noirs, la corruption profonde, les

écoles n'existaient pas. Les Frères, pleins d'ardeur, se mirent de tout cœur à l'œuvre. Ils eurent d'abord les succès les plus consolants; mais plusieurs ne tardent pas à succomber aux fatigues, à la maladie, auxquels s'ajoutent toutes sortes d'ennuis suscités par les autorités locales, et huit ans après leur arrivée, il ne restait plus que deux Frères.

L'œuvre d'évangélisation va-t-elle périr? Non. Les deux Frères tiennent conseil, et décident que l'un va s'embarquer pour aller en France renseigner les Supérieurs et demander du renfort, pendant que l'autre, le vaillant Frère Bénézet, restera au poste du devoir, et continuera coûte que coûte son école installée sous un hangar de paille.

En 1826, cinq nouveaux Frères arrivèrent à la Réunion. Ils ouvraient aussitôt quatre classes à Saint-Denis, deux pour les enfants des blancs, deux pour les enfants des noirs libres. Des centaines d'élèves les remplirent bientôt, que les Frères surent si bien discipliner et catéchiser, qu'une transformation rapide s'opéra en eux, à la grande joie et admiration des autorités civiles.

A la suite de la Révolution de 1830, qui apporta à la colonie la proclamation de l'égalité civile entre les diverses races de la population libre, les Frères opérèrent courageusement dans leurs classes la fusion des noirs et des blancs, jusque-là complètement séparés ; sainte audace qui froissa bien un peu les préjugés tenaces des créoles, mais produisit d'heureux résultats et amena une augmentation rapide du nombre des élèves.

La culture de la canne à sucre, du café, de la va-

nille, richesses naturelles de la Réunion, exigeait des bras nombreux et forts. La colonie les demandait à l'Afrique et à Madagascar ; des négriers les lui amenaient. On trouvait à l'île Bourbon, vers 1820, une population de 120.000 mulâtres, nègres, malgaches, sur lesquels 60.000 étaient esclaves. Pauvres gens que ces esclaves ! Séparés des blancs, méprisés par eux, vivant en dehors de la civilisation, laissés systématiquement dans l'ignorance, victimes de tous leurs mauvais instincts, êtres avilis, plus semblables à des bêtes qu'à des hommes.

On songeait alors beaucoup en France à l'émancipation des esclaves de nos possessions d'outre-mer ; mais cette réforme ne pouvait être opérée brusquement sans faire courir de terribles dangers à la colonie. Il était sage de préparer les esclaves au bon usage de la liberté, d'assurer leur moralisation, de leur inspirer le goût du travail, en un mot d'en faire des chrétiens pour en faire ensuite des citoyens.

A partir de 1840, des prêtres zélés s'appliquèrent à cette tâche, et les Frères leur donnèrent un concours précieux. Chaque soir, leurs classes finies, ils réunissaient des centaines d'esclaves de tout âge dans leurs dix écoles, et avec la plus grande patience, la plus grande charité, les instruisaient dans la Foi pour les préparer au baptême. L'apostolat des esclaves était fort pénible, et demandait des méthodes spéciales. Les Frères que les rudes besognes n'effraient pas, que les calculs d'ambition et les espérances terrestres ne tourmentent pas, étaient bien les instruments préparés pour cette œuvre. Aussi, leur courage ne faillit pas, et ils eurent d'admirables succès. Je veux vous donner les noms de deux d'entre eux,

deux vrais saints, deux apôtres des noirs, dont la mémoire est restée en vénération à la Réunion : les Frères Scubilion et Parascève. Par leurs soins, des millions d'esclaves furent amenés à la vie chrétienne.

Lorsque le 20 décembre 1848, le gouvernement de l'île proclama, au nom de la France, l'affranchissement général et immédiat des esclaves, cette transition de la servitude à la liberté s'accomplit sans violence et avec un ordre admirable sous les auspices de la religion. Au milieu de leurs chers noirs, les Frères assistèrent à la messe d'actions de grâces que célébrèrent les curés des paroisses, et ils chantèrent avec eux le *Te Deum* de la délivrance. N'avaient-ils pas bien mérité de l'Eglise et de la Patrie?

Si j'ai voulu m'arrêter un peu sur cette évangélisation des noirs de la Réunion par nos Frères, c'est parce qu'elle marque nos vrais débuts dans l'apostolat missionnaire. Avant d'aller plus loin, je suis heureux de vous dire que les Frères missionnaires de saint Jean-Baptiste de la Salle ont toujours la joie de catéchiser et d'amener à la vie chrétienne de petits nègres africains : ce sont nos Frères de la province de Belgique qui ont ce bonheur. Le gouvernement belge comprend qu'évangéliser est le meilleur moyen de bien coloniser ; aussi fait-il largement appel au concours des missionnaires dans sa magnifique colonie du Congo. Sur sa demande, nos Frères y ont fondé des écoles ; elles sont surpeuplées de négrillons du plus beau noir dont ils font de bons petits chrétiens.

Sous le généralat du F. Guillaume de Jésus, vers 1825, les Frères sont non seulement à la Réunion,

mais encore à Cayenne, à la Martinique, en Floride.

En 1837, sous le F. Anaclet, quatre Frères vont fonder une école à Montréal, au Canada. Avec le F. Philippe, qui fut général trente-six ans durant, de 1838 à 1874, la vocation « supra-nationale » et en quelque sorte universelle de l'Institut s'affirme. Homme d'une foi ardente, d'une flamme tout apostolique, il envoie des Frères en Algérie, en Cochinchine, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Roumanie, en Grèce, en Turquie, en Egypte, à Madagascar, aux Indes Orientales, dans la République de l'Equateur.

Sous le F. Irlide et le F. Joseph, ses successeurs, les positions acquises au delà des mers se fortifient, de nouvelles fondations étendent le champ d'action des Frères missionnaires. L'Institut va prendre sa part de garde aux Lieux-Saints, il ouvre des écoles à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, puis dans la Syrie ; il pénètre en Argentine et en Colombie.

En raison de la grande importance prise par les provinces du Levant, le F. Joseph songea à une organisation qui leur fournirait un personnel spécialement préparé. En 1891, il créait dans l'Isère, à Saint-Maurice-l'Exil, non loin de Vienne, un noviciat apostolique pour les sujets destinés à ces provinces. Au sortir de cette maison, les novices allaient dans l'île de Rhodes, sur les côtes de Turquie, pour y achever leur formation pédagogique et commencer l'étude de l'arabe, du turc ou du grec.

Nous voici au début du xxe siècle.

Au moment où la loi du 7 juillet 1904 abolit l'enseignement congréganiste en France, notre Institut dirigait plus de 2.000 écoles, dont 500 à l'étranger. Les 1.500 de France sont condamnées à mort par

la loi : les Frères ne peuvent plus continuer à apprendre à lire et à écrire aux petits Français. La loi, une loi qui « fait tâche dans la législation française », juge M. Hébrard de Villeneuve, vice-président du Conseil d'Etat dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* paru aujourd'hui même (1), les en déclare incapables et indignes.

Un certain nombre d'entre eux font le dur sacrifice de quitter leur habit religieux, ils se « sécularisent » pour sauver des œuvres que leur départ risquerait de ruiner ; d'autres, pour garder le droit de vivre en religieux, quittent cette France qui ne veut plus de leurs services, mais au lieu de « secouer la poussière de leurs souliers » contre elle, ils emportent un peu du sol natal aux quatre coins de l'univers.

Au gré des circonstances, en raison des demandes et des besoins, et tandis que successivement se fermaient les écoles sur le territoire français, ils s'en allèrent vers la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, la Turquie, l'Egypte, le Canada, les Etats-Unis, le Mexique, l'Amérique du Sud, les Indes, Madagascar, l'Australie. Ainsi, comme les autres religieux français dispersés par la tempête deux ou trois ans plus tôt, les Frères des Ecoles chrétiennes de nationalité française donnèrent au monde le témoignage de leur foi invincible alliée à un inaltérable amour de la France. La persécution, en les chassant de leur pays, les confirmait dans leur nouvelle vocation de missionnaires de la vérité évangélique.

Mon intention n'est pas de vous conduire à travers tous les pays où nos Frères distribuent les premiers

(1) *La liberté religieuse.* (N° du 15 décembre 1924.)

principes de la foi chrétienne et du savoir humain : la promenade serait trop longue et trop chargée et, d'autre part, je sortirais du cadre de ces leçons sur l'Apostolat missionnaire de la France.

Je ferai simplement passer devant vos yeux, en les expliquant très brièvement pour ne pas abuser de votre patience, quelques vues relatives à nos écoles d'Egypte, de Palestine, de Syrie, de Turquie, de Madagascar et d'Indo-Chine. Mais avant d'arriver à la partie « illustrée » de ma conférence, je voudrais préciser la nature et les résultats de l'apostolat des Frères missionnaires de saint Jean-Baptiste de la Salle.

III

Notre apostolat — pas plus dans les pays de missions, et encore moins dans ces pays que dans les autres — ne peut être le même que celui des missionnaires-prêtres. Il est évidemment plus limité. Est-il pour cela moins efficace? Il serait téméraire de l'affirmer, car si l'école est à peu près notre unique champ d'action, qui peut nier son importance exceptionnelle? Partout où il y a à lutter pour la propagation et la défense de la foi, n'est-elle pas le point stratégique essentiel? La victoire ne sera-t-elle pas, en définitive, à ceux qui resteront les maîtres de l'école? Les catholiques de France ne le savent que trop, hélas ! eux qui, depuis quarante ans, ont un si rude effort à soutenir pour défendre leurs libertés scolaires plus menacées aujourd'hui que jamais ! Aussi, tous les missionnaires sentent le besoin d'appuyer leur apostolat sur l'école, l'école chrétienne préparant

excellemment les âmes des enfants, comme une terre neuve, aux labeurs apostoliques du prêtre. « C'est l'école des Frères qui a fait notre paroisse chinoise », déclarait un missionnaire de Singapour. « Une de vos écoles fera un bien immense en ce pays » écrivait en 1845, au F. Philippe, Mgr Beurel, des Missions-Etrangères, premier Vicaire Apostolique de la presqu'île de Malacca. Et quelques mois plus tard : « Une lutte à mort s'est engagée entre le protestantisme et le catholicisme dans mon Vicariat, et il faut, Très Honoré Frère, que vous nous aidiez à sauver les enfants, avenir du pays. »

Que de missionnaires pourraient jeter le même cri d'alarme qu'autrefois Mgr Beurel. Presque partout, en effet, dans les pays de Missions, la propagande catholique se heurte au prosélytisme protestant, et c'est principalement par l'école que celui-ci s'exerce. Avec les ressources considérables dont elles disposent, les Missions protestantes américaines et anglaises bâtissent des écoles et y installent des maîtres qui leur sont dévoués. A l'école protestante semeuse d'hérésie, il faut opposer l'école catholique, semeuse de vérité.

Alors que dans les pays catholiques, les Frères des Ecoles chrétiennes n'admettent habituellement dans leurs établissements que des enfants et jeunes gens catholiques, ils les ouvrent, au contraire, dans les pays de missions, à des élèves de toutes religions. Les catholiques coudoient des musulmans, des schismatiques et des israélites dans leurs écoles du Levant ; dans celles d'Extrême-Orient, ils sont mêlés à des bouddhistes, à des protestants, à des païens, et il

arrive même parfois que la population scolaire est en majorité infidèle ou du moins non catholique.

Et alors, je vous entends dire, avec un étonnement que je comprends très bien : « Mais quel apostolat — puisqu'ici nous ne parlons que d'apostolat — des religieux enseignants peuvent-ils exercer dans ces conditions? » Rassurez-vous : cet apostolat est non seulement possible, mais même singulièrement efficace. Je veux vous le montrer.

Les moyens que nous employons dans nos écoles de missions pour atteindre les âmes — et nous ne nous désintéressons d'aucune — sont tout simplement les mêmes que nous mettons en œuvre dans nos écoles des pays catholiques. Saint Jean-Baptiste de la Salle nous les indique ainsi : « Les Frères de la Société s'efforceront par l'instruction, la vigilance, le bon exemple et la prière, de procurer le salut des enfants qui leur seront confiés. »

Partout où nous sommes, en Birmanie comme en Belgique, en Egypte et à Madagascar comme en Espagne et au Canada, nous tenons beaucoup dans nos écoles à la leçon d'instruction religieuse ou « catéchisme ». Quelle que soit la composition des classes, cette leçon est donnée chaque jour, mais cela va de soi, avec les précautions et le tact que commandent les circonstances.

Dans les écoles de missions, nous respectons scrupuleusement les croyances diverses de nos élèves, et dans l'exposé de la vérité nous nous interdisons avec soin toute parole, toute appréciation, qui pourrait froisser les consciences de ceux qui ne sont pas catholiques. Certaines questions variables sui-

vant les lieux, seront même parfois omises du cours de religion, toujours afin d'éviter toute offense à des croyances d'autant plus respectables qu'elles s'accompagnent d'une entière bonne foi. C'est ainsi que dans une classe de cours supérieur où des orthodoxes, c'est-à-dire des chrétiens schismatiques grecs, sont assis sur les mêmes bancs que des catholiques, le maître n'ira pas prendre pour sujet de la leçon : « De l'absence des caractères de la véritable Eglise dans l'Eglise grecque », et montrer que les fondateurs de l'Eglise grecque », et censurer, l'histoire en mains, Cérulaire, jeter la pierre au clergé national, montrer que les différentes églises autocéphales sont complètement asservies par le pouvoir civil. Le résultat de la leçon serait déplorable. Il lui suffira, en cette matière, de démontrer que les notes de la vraie Eglise se trouvent dans l'Eglise catholique, sans en faire l'application à l'Eglise orthodoxe.

Ce que je viens de vous dire pourrait vous faire croire que dans nos écoles de missions, les élèves catholiques risquent de ne recevoir qu'une instruction religieuse amoindrie, insuffisante peut-être. Mais cela n'est pas, car ils ont chaque semaine des réunions qui leur sont propres, dans lesquelles sont précisément traitées les questions qu'il n'est pas prudent d'exposer devant tous.

J'ajoute que la bonne méthode catéchistique comportant, comme vous le savez, un très large emploi de l'interrogation, le maître a soin de ne pas poser à un élève une question dont la juste réponse serait en contradiction trop formelle avec ses croyances, et risquerait par suite de le gêner. Dans une classe de

cours moyen, il demande : « Qu'est-ce que Jésus-Christ? » Aussitôt, vingt élèves, chrétiens ou non chrétiens, lèvent la main. Le maître choisira parmi les chrétiens, catholiques ou orthodoxes, ceux-ci pouvant, dans ce cas répondre sans aucun inconvénient.

Les croyances de chacun étant ainsi respectées, il faudrait voir avec quelle attention la leçon de catéchisme est suivie par toute la classe ! « Non contents de l'explication, dit une relation de notre collège de Singapour, beaucoup de païens veulent, comme leurs camarades chrétiens, étudier la lettre du catéchisme. Et c'est parfois une rivalité curieuse à ce sujet entre les uns et les autres : Juifs et Parsis, Annamites, Malais, Javanais, Singhalais, Indiens et Siamois. » N'ai-je pas été embarrassé plusieurs fois moi-même, dans ma classe d'Alexandrie, pour l'attribution du prix d'instruction religieuse, un schismatique ou un protestant le disputant à un catholique?

J'ajouterai qu'en certains pays, et vous verrez encore là une marque du respect avec lequel nous pratiquons la liberté de conscience, nous séparons les élèves non-chrétiens de leurs camarades chrétiens pendant les leçons d'instruction religieuse, remplacées alors pour les premiers par un cours de morale naturelle. Quand je vous aurai signalé enfin un autre point du règlement de nos écoles de missions, l'interdiction absolue des discussions entre élèves, sur les questions de religion et sur les questions de nationalités, vous comprendrez comment les Frères missionnaires réalisent cette chose surprenante de grouper dans des écoles essentiellement confessionnelles, dans une paix et une camaraderie qu'aucun incident ne vient troubler, des milliers et des milliers d'élè-

ves de toutes religions comme de toutes races, que tout par conséquent devrait diviser.

Sans jamais dissimuler leur double qualité de religieux et de français, la première affirmée toujours et partout par leur habit, le titre de leurs écoles et leur enseignement même, la seconde marquée discrètement et avec tact pour ne blesser aucune susceptibilité, ils ont accompli, il y a longtemps, dans leurs écoles de missions, le « miracle de l'union sacrée », et mieux encore, ils le font durer.

Nous n'inscrivons pas, certes, au-dessus de nos portes, les trois mots d'une ironie si amère qui se lisent au fronton de nos édifices publics. Nous faisons mieux. Nous que des sectaires à l'information toujours un peu courte accusent volontiers de fanatisme, d'étroitesse d'esprit, d'intolérance, nous portons la devise dans notre cœur, nous la vivons, elle guide notre pédagogie : nos établissements, tout le monde le sait là-bas, en Orient et en Extrême-Orient, sont véritablement des écoles de liberté, d'égalité et de fraternité.

Si nos premiers soins, dans nos écoles de missions aussi bien que dans les autres, sont pour l'enseignement religieux, nous ne négligeons pas pour autant l'enseignement profane. Dans une pensée d'apostolat, nous le donnons avec zèle, en l'adaptant le mieux possible aux besoins des divers pays et de nos différentes catégories d'élèves. Nos Frères s'efforcent de faire travailler beaucoup ; aussi leurs élèves ont-ils habituellement de nombreux succès aux examens officiels. Sérieuse instruction, bonne éducation — deux choses que les religieux enseignants ne séparent jà-

mais : voilà le programme de l'école chrétienne, et c'est la raison pour laquelle, dans les pays de missions, tant de familles non-catholiques, surtout dans les classes moyennes et les classes dirigeantes, la préfèrent à toute autre.

En mai 1915, le sultan Hussein haranguant les 3.000 élèves que les Frères du Caire avaient réunis pour le recevoir, disait en s'adressant à leurs maîtres: « Votre mérite est grand de donner, comme vous le faites, à la jeunesse égyptienne, sans distinction de religion ou de nationalité, le bienfait d'une solide instruction que vous complétez par un bienfait plus grand encore, celui d'une forte éducation. Je dis forte éducation, parce que vous savez donner à vos élèves une foi, la foi au Dieu unique, notre Dieu à tous, principe de toute autorité. C'est là ce qui fait la supériorité de votre enseignement. »

Ces paroles d'un souverain musulman expliquent à merveille la confiance que les parents même qui ne partagent pas nos croyances ont en nous. Il en résulte que dans ces populations d'Orient et d'Extrême-Orient qu'évangélisent nos missionnaires, des éléments fort intéressants qu'il aurait été impossible d'atteindre autrement se trouvent naturellement placés, par l'école, dans la sphère de l'influence catholique.

Il va sans dire que si les Frères missionnaires se dévouent généreusement à tous ceux, quels qu'ils soient, qui viennent à eux, ils se font un devoir d'entourer de soins spirituels tout particuliers leurs élèves catholiques. Non seulement ils n'épargnent rien pour que leur foi n'éprouve aucun dommage

du contact journalier avec des condisciples de religion différente, mais tout est mis en œuvre pour la tenir en éveil, la fortifier, la rendre active. Pour aider à leur formation chrétienne, ces chers élèves trouvent dans nos établissements tous les secours, tous les avantages que présentent à ce point de vue les écoles religieuses bien organisées des pays catholiques, tels que congrégations, ligues eucharistiques, œuvres d'apostolat, groupements post-scolaires de persévérance. Je pourrais vous donner de nombreux exemples. En voici un ou deux seulement.

A Colombo (île Ceylan), le collège Saint-Benedict possède deux groupements très vivants d'anciens élèves catholiques : « la Congrégation de la Sainte-Vierge » comptant plus de 500 membres, jeunes gens et hommes mariés, et « l'Apostolat de la Prière » qui en a 400. Les adhérents de ces groupes sont pour la plupart de très fervents chrétiens, actifs auxiliaires du clergé paroissial, tout dévoués aux œuvres de charité et d'apostolat.

A Alexandrie (Egypte), au collège Sainte-Catherine, qui compte onze cents élèves, nous trouvons deux congrégations de la Sainte-Vierge, une de l'Enfant-Jésus, une ligue eucharistique, une garde d'honneur du Sacré-Cœur, une confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, une œuvre de bonne presse, une œuvre de secours aux vieillards pauvres alimentée par la générosité de tous les élèves sans distinction de religion, une œuvre de vacances qui fait la classe et le catéchisme aux enfants pauvres pendant les vacances, et je ne parle pas des retraites de rentrée, de fin d'études, de fin d'année, de la retraite pascale, celle-ci réunissant chaque année sept à huit cents hommes

et jeunes gens dans la chapelle du collège, ni d'un important groupement post-scolaire d'anciens élèves catholiques, le cercle Sainte-Catherine, qui possède lui-même une dizaine d'œuvres variées.

Attention spéciale donc à pourvoir aux besoins spirituels de ses élèves catholiques, mais sollicitude et très affectueuse pour tous, sans exception ; c'est la consigne du Frère missionnaire, consigne sortie du grand cœur de saint Jean-Baptiste de la Salle lui-même, et que vous me permettrez de redire, l'ayant déjà citée : « Par l'instruction, la vigilance, le bon exemple, la prière, les Frères s'efforceront de procurer le salut de tous les enfants qui leur sont confiés. » Pour obéir à cet ordre de généreuse et universelle charité, nos Frères missionnaires enveloppent leurs enfants des précautions qui sauvegardent et favorisent la vertu, ils leur donnent l'exemple de la vie chrétienne et des vertus qu'ils recommandent, et enfin, à côté du prêtre dont ils s'appliquent à seconder discrètement l'action, ils prient pour la persévérance des uns et pour la conversion des autres.

Et me voici tout naturellement amené à vous parler des « conversions ». Quels résultats obtenons-nous à ce point de vue dans nos écoles de missions? Avant de vous répondre, je vous ferai remarquer une fois de plus qu'il n'y a pas à comparer l'apostolat des religieux laïcs et enseignants que nous sommes à celui des missionnaires prêtres. Ceux-ci visent principalement à des conversions ; leur ministère est orienté vers ce but. Nous ne pourrions, nous, faire du prosélytisme sans nuire gravement à l'œuvre que nous cherchons à accomplir car nos écoles se videraient immanquablement d'une grande partie des

enfants et jeunes gens qui les fréquentent. Or, il est bien certain que si elles ne devaient avoir que des élèves catholiques (1), elles seraient, pour la plupart, fatalement condamnées à disparaître ou à végéter, à cause de l'insuffisance des ressources qui en résulteraient. Un zèle imprudent éloignerait donc les infidèles et les dissidents, et aurait cette autre conséquence très grave de renverser la situation actuelle si avantageuse, en amenant les catholiques à aller chercher dans des établissements non-catholiques l'instruction qu'ils ne trouveraient plus au degré suffisant dans des écoles réduites à quelques classes.

Cette importante observation faite, disons que les conversions ne sont pas rares dans nos écoles de missions. Elles se produisent sous l'action des divers facteurs énumérés précédemment s'ajoutant à celle de la grâce : instructions religieuses, exemple des maîtres et des condisciples catholiques, affection réciproque des maîtres et des élèves, influence des prêtres-aumôniers, impression produite par la dignité et la beauté des cérémonies catholiques. La plupart des écoles enregistrent annuellement plusieurs abjurations ou baptêmes. Cette année même, cinquante-deux élèves de nos collèges de l'Indo-Chine française se sont présentés au baptême, et ce sont autant de chefs de familles chrétiennes pour demain. Dans la presqu'île de Malacca, la moyenne

(1) A côté de la plupart de nos collèges des pays de missions, nous avons des écoles entièrement gratuites, parfois même des orphelinats, pour les enfants catholiques pauvres. Les dépenses qu'elles entraînent : construction et aménagement des locaux, traitement des maîtres, entretien des élèves quand il s'agit d'orphelinats, sont totalement à la charge des collèges. Parfois cependant, de modestes secours venus du dehors aident à équilibrer le budget de ces écoles gratuites.

annuelle des baptêmes parmi nos élèves païens est d'une bonne centaine. Nos écoles de Madagascar et du Congo fournissent aussi leur contingent régulier de recrues à l'Eglise de Dieu.

Les nombres que j'ai cités, et je pourrais facilement en allonger la liste, ne paraîtront bien faibles qu'à ceux qui ne soupçonnent pas combien les conversions des jeunes gens infidèles ou orthodoxes les mieux disposés sont souvent rendues difficiles, du fait de leurs parents, la prudence interdisant de les recevoir dans l'Eglise sans le consentement de ceux-ci. Plusieurs sont ainsi retenus dans le schisme ou l'infidélité, qui même devenus majeurs, pourront encore se trouver dans la presque impossibilité de suivre leurs secrets désirs, car leur conversion, si elle était connue, les exposerait à de sérieux dangers, et les obligerait peut-être à rompre avec leur parenté et à s'expatrier.

Le fait suivant que j'extrais du *Bulletin des Ecoles chrétiennes* montre bien, dans sa touchante simplicité, l'heureuse action que l'école des pays de missions peut exercer sur les enfants non-catholiques qui la fréquentent. Il s'est passé l'année dernière à Pnom-Penh, au Cambodge.

« Depuis quelques jours, un petit Chinois âgé de quatre ans, était atteint de la rougeole. Son frère, élève de notre école, païen comme ses parents, voyant l'état du malade s'aggraver, eut l'idée de le baptiser, ce qu'il fit sans délai. L'enfant régénéré mourut le jour suivant.

« Celui qui l'avait baptisé vint demander à l'école la permission de s'absenter pour assister à l'enterrement.

— Est-il vrai, lui demanda le maître, en annamite, que tu as baptisé ton petit frère?

— Oui, cher Frère, répondit-il timidement.

— Et comment t'y es-tu pris?

— J'ai fait comme vous avez dit au catéchisme. J'ai pris de l'eau, et je l'ai versée sur sa tête en disant : je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Voilà comment le Frère missionnaire apprend à ses élèves païens à baptiser leurs petits frères qui vont mourir.

Il ne faut donc pas juger trop légèrement des résultats que donnent, avec l'organisation qui les caractérise, les écoles des pays de missions, et je souhaite que tout ce que je viens de dire vous ait convaincus qu'elles sont autre chose que des écoles où l'on apprend le français. Croyez bien qu'elles font très efficacement, beaucoup plus qu'il ne paraît, de la propagande catholique ; elles constituent, à n'en pas douter, des foyers d'influence française, mais bien davantage encore des centres de rayonnement catholique. Ouvertes à toutes les confessions, elles sont, répéterai-je avec M. Cazot, premier Assistant des Lazaristes, en empruntant un passage de sa belle conférence de l'an passé, « le seul moyen d'atteindre ceux qui ne partagent pas notre foi : bouddhistes, musulmans, schismatiques si nombreux en Orient, protestants même. S'ils ne se convertissent pas, au sens strict du mot, ils apprennent du moins à connaître la religion catholique, ses ministres, ses religieux; ils se débarrassent pour la plupart de leurs préjugés anticatholiques, et quand ils quittent l'école, ils sont imprégnés d'esprit chrétien, de civilisation chré-

tienne. Un très petit nombre seulement entrent immédiatement dans le sein de l'Eglise ; mais qui connaît les mystères de la grâce? A côté du corps de l'Eglise, n'y a-t-il pas aussi l'âme de l'Eglise, à laquelle appartiennent tous ceux qui, étant de bonne foi dans l'erreur, poursuivent dans leur vie la pratique du bien, du juste et de l'honnête? Car tout cela, n'est-ce pas l'amour de Dieu qui justifie l'homme même en dehors des sacrements, et n'est-ce pas dans les écoles catholiques qu'ils l'ont appris (1)? »

On ne saurait mieux dire.

Et lorsque sonnera, dans un avenir qu'il est permis d'entrevoir, la grande heure du retour à l'unité romaine des chrétientés séparées d'Orient, ne pensez-vous pas que le patient et obscur apostolat qui s'exerce dans les écoles de missions aura très utilement aidé à ce rapprochement tant souhaité des Souverains Pontifes et de tous les catholiques?

Le zèle des très modestes missionnaires que sont devenus les Frères des Ecoles chrétiennes n'est donc pas sans fruit. C'est leur joie, leur honneur et leur fierté, de contribuer pour une part, si minime soit-elle, à l'extension du règne de Dieu parmi les nations. « Nous plantons, nous arrosons, écrivait un Frère breton, missionnaire dans l'Annam ; Dieu donnera l'accroissement. Quand? Lui seul le sait, mais de nombreuses conversions auront pour cause première l'école chrétienne. Voilà ce qui nous encourage dans notre œuvre, d'autant plus méritoire peut-être que les résultats, bien qu'assurés, nous demeurent inconnus. »

(1) *L'Apostolat missionnaire de la France*, 1re série de conférences, p. 47.

Que les jeunes gens qui m'écoutent dans cet auditoire ne craignent donc pas, si Dieu leur parle au cœur et fait luire à leurs yeux les beautés de l'apostolat missionnaire, de s'enrôler dans les rangs de l'Institut missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes. En renonçant aux liens les plus doux de la patrie et de la famille pour aller au secours de l'enfance assise à l'ombre de la mort, privée qu'elle est des lumières de la foi catholique, ils rempliront héroïquement et avec surabondance le précepte divin de la charité, de toutes les misères de l'homme, la plus grande étant l'ignorance des vérités chrétiennes sans lesquelles il ne peut être sauvé.

Dans l'apostolat missionnaire par l'école, les aspirations de leur cœur généreux seront pleinement satisfaites. Au soir de leur vie, ils pourront en toute sérénité attendre la béatitude éternelle ; ils entreront au ciel en triomphateurs, escortés de toutes les âmes que leur enseignement aura sauvées. Et ayant été les bons ouvriers de Dieu en de lointaines contrées, ils auront aussi été, par surcroît les bons ouvriers de la patrie, car rien ne me serait plus facile que de leur montrer que nous sommes, par nos écoles de missions, d'utiles serviteurs du pays. Je ne le ferai pas, de telles considérations me semblant étrangères à ce qui est l'objet propre de ces conférences. Aussi bien, du reste, des voix nombreuses et autorisées ont-elles dit éloquemment avec quel succès nos écoles d'outre-mer répandent la langue et l'influence françaises.

Nous faisons connaître et aimer la France, cela est certain. Si, dans tout l'Orient, par exemple, le parler de France résonne comme dans son atmos-

phère naturelle, si l'Egypte, la Syrie, la Palestine, sont devenues comme « des colonies morales de la France », ce résultat est dû, en bonne partie, à nos écoles, nous le reconnaissons sans orgueil. Mais, je tiens à affirmer, avec tous les conférenciers qui m'ont précédé, que les Frères missionnaires de saint Jean-Baptiste de la Salle demeurent attentifs, eux aussi, à « ne pas transformer la propagation de l'Evangile chez les peuples étrangers en une œuvre de propagande en faveur de l'influence ou du patrimoine de leur patrie » (1). Ils sont avant tout au service de Dieu.

Permettez-moi de vous donner un exemple tout récent de la fidélité avec laquelle les missionnaires français demeurent, en toutes circonstances, attachés à ce mot d'ordre des papes.

Plusieurs congrégations enseignantes françaises possèdent en Turquie des œuvres fort belles. Dans la seule ville de Constantinople, nous avons, pour notre part, une dizaine d'écoles florissantes, parmi lesquelles des établissements réputés. Or, il y a dix mois, le vent de la laïcité soufflait en tempête sur la république turque, et une circulaire de l'Instruction publique avait prescrit aux directeurs des écoles congréganistes de faire disparaître de leurs classes, sous peine de fermeture, les crucifix et tous emblèmes religieux. Eh bien ! je le dis avec une fierté que vous partagerez, j'en suis sûr, les religieux français se refusèrent tous à faire le geste de lâcheté qui leur était demandé. Plutôt que d'amener la Croix, ils acceptèrent la ruine de leurs œuvres magnifiques, et

(1) Pie XI. Lettre apostolique « *Unigenitus Dei Filius* » du 19 mars 1924.

s'il y eut quelques hésitations et quelques défaillances, ce ne fut pas de leur côté.

Le principal, je le répète, étant pour les missionnaires, le service de Dieu, le reste, c'est-à-dire, le service de la patrie, se fait de lui-même. C'est ainsi qu'en nous efforçant, pour ce qui nous concerne, de bien remplir, par tous pays, notre ministère d'éducateurs chrétiens, nous propageons notre langue, et comme la langue, vous le savez, est le meilleur instrument de pénétration d'une influence, il se trouve qu'en servant les intérêts du catholicisme, nous servons les intérêts français.

La conférence s'est terminée par la projection d'un grand nombre de vues relatives aux établissements que les Frères des Ecoles chrétiennes dirigent en Egypte, en Palestine, en Syrie, en Turquie, en Grèce, à l'île Madagascar, au Congo belge, à l'île Ceylan, en Birmanie, dans la presqu'île de Malacca, en Cochinchine, dans l'Annam, au Tonkin et en Chine.

Appendice

LES ECOLES DE MISSIONS
DES FRÈRES DES ECOLES CHRETIENNES EN 1924

	écoles	élèves		écoles	élèves
Bulgarie	2 —	893 —	*Congo*	4 —	849 —
Roumanie	4 —	998 —	*Madagascar*	5 —	2.322 —
Grèce	7 —	961 —	*Ceylan*	4 —	2.474 —
Rhodes	1 —	275 —	*Birmanie*	4 —	2.008 —
Turquie	9 —	1.708 —	*Malacca*	4 —	5.450 —
Syrie	10 —	2.984 —	*Cochinchine*	7 —	2.034 —
Palestine	9 —	1.522 —	*Annam*	3 —	740 —
Egypte	31 —	8.667 —	*Tonkin*	3 —	961 —
Tripolitaine	2 —	353 —	*Chine*	2 —	787 —

N. — En 1924, les Frères dirigent, réparties dans les cinq parties du monde, 834 écoles comprenant 210.843 élèves.

Pour tous renseignements sur l'Institut missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes, s'adresser au *Secrétariat Général des Frères des Ecoles chrétiennes, 78, rue de Sèvres, Paris-VII*e.

SEPTIÈME CONFÉRENCE (1)

La Mission des Gallas en Abyssinie

Si quelqu'un ne s'attendait pas à prendre la parole devant l'auditoire si cultivé de l'Institut Catholique, c'est bien le conférencier que vient de présenter avec tant de bienveillance M. le Curé de Saint-Sulpice; c'est le vieux missionnaire qui est ce soir devant vous ; il n'avait pas reparu en France depuis

(1) Conférence donnée le 22 décembre 1924 par S. G. Mgr Jarosseau des FF. MM. Capucins de la Province de Toulouse.

Cette conférence a été rédigée avec des notes communiquées par Sa Grandeur, complétées par quelques autres documents.

D'après l'*Annuaire Pontifical Catholique* de 1919, l'Abyssinie comprend deux Vicariats apostoliques : 1° celui d'Abyssinie, confié aux Lazaristes qui compte 3.000.000 de monophysites, 80.000 musulmans, 30.000 juifs et 25.000 catholiques, en y comprenant l'Erythrée; 2° celui des Gallas, qui compte 2.000.000 de monophysites, et 6.000.000 de non chrétiens, la plupart musulmans. Depuis lors, une partie de ce Vicariat, sous le nom d'Abyssinie du Sud, a été confié à une congrégation italienne, les PP. de la Consolata, et il ne conserve plus que 5.000.000 d'habitants, dont 1.500.000 schismatiques. D'après la Dr Merah, *Impressions d'Ethiopie* (p. 538) sur 100 Gallas il y aurait

vingt-cinq ans, et depuis quarante ans il vit perdu au fond de l'Afrique. Je dois cet honneur inattendu à la délicatesse du Révérendissime Père Venance, ex-ministre général de l'Ordre des FF. MM. Capucins. Il se proposait de vous entretenir de son admirable Mission des Indes, confiée aux Pères de la Province de Paris. Il m'a invité à prendre sa place. J'ai opposé quelque résistance, puis j'ai cédé à ses aimables instances et à sa haute autorité, un peu comme ont coutume de le faire les soldats et les chefs eux-mêmes, devant leur généralissime. Le mien a pensé que je pourrais fournir quelques documents à votre zèle avide de renseignements sur les Missions. Ces documents je vous les apporte sans doute insuffisamment ordonnés, faute d'en avoir le temps, et présentés dans un langage qui se ressentira peut-être de celui de la brousse ; mais ils sont assez peu connus et surtout d'un intérêt particulièrement actuel.

Mon intention est de vous parler de ma Mission des Gallas, en Ethiopie, de ses habitants et de leur religion. Je vous ferai connaître spécialement les hommes remarquables qui depuis quarante-quatre ans gouvernent ce pays, car leur attitude diverse a fortement influencé les phases successives de notre apostolat. Tantôt en butte à la persécution, tantôt en faveur auprès du pouvoir, les missionnaires, en

55 païens, 25 musulmans et 20 chrétiens, dont 2 ou 3 catholiques et à peine 1 protestant.

Lors de la création de la mission, la province de Harar relevait de l'Egypte, et quand l'Angleterre se fut emparée de l'Egypte, elle essaya de mettre aussi la main sur cette province. Elle échoua et ce fut Ménélick qui la rattacha à l'Ethiopie. Dans ces compétitions politiques les missionnaires catholiques furent tenus en défiance par la politique anglaise et musulmane.

toute circonstance, n'ont poursuivi qu'un seul but, la gloire de Dieu, le bien des âmes qui leur étaient confiées, et du pays dans lequel ils ont planté leur tente. Ils ont obtenu ainsi, tout à fait par surcroît et comme une première récompense, de profondes sympathies pour leur propre pays, la France.

Je n'ai pas de peine cependant à reconnaître que le missionnaire, et surtout l'évêque missionnaire, plus dans cette région que dans d'autres pays, pourrait être accusé de faire parfois de la politique, ou du moins de la propagande nationale en faveur de sa patrie. La vérité, vous n'en doutez pas, est tout autre, en dépit de certaines apparences. D'abord l'adage *Cujus regis hujus religio*, « le peuple ne doit avoir d'autre religion que celle de son prince » se vérifie exactement chez les Abyssins. Aussi l'ouvrier apostolique qui veut gagner la multitude au Christ doit-il d'abord faire le siège du gouvernement, gagner sa confiance et sa sympathie. Ensuite l'Abyssinie, jusqu'à ces derniers temps était un pays qui vivait dans l'isolement par rapport au reste du monde; mais elle ne pourra, qu'elle le veuille ou non, garder cette superbe solitude. Elle est guettée par des compétitions nullement désintéressées. Il faut craindre pour elle l'influence protestante ou orthodoxe, car cette influence la détournerait peut-être à jamais du catholicisme. On doit donc l'aider à garder son indépendance. C'est à cette œuvre qu'ont pu s'employer plusieurs missionnaires catholiques, et par là ils ont gagné la confiance des souverains. Cette confiance profite sans doute à la France, patrie des missionnaires, mais elle prépare surtout les voies à un rapprochement avec la capitale de la catholicité, avec

la cité presque céleste des âmes, le Siège Apostolique. Dès lors, du seul fait que le missionnaire accomplissait son devoir, c'est-à-dire que loyalement il cherchait le bien du pays qui l'accueillait, il travaillait directement à la gloire de Dieu et au salut des âmes et, en même temps, par voie de conséquence, à l'honneur de son propre pays. Vous le savez, les événements ont justifié ces vues. Le souverain de l'Ethiopie, pour la première fois s'est rendu près du Siège apostolique et romain, près du Saint-Père et, par surcroît, comme si la Providence avait voulu ménager une consolation temporelle au cœur français de ses missionnaires, tout dernièrement, dans la personne du Ras Tafari, il est venu en France, à Paris.

Au prix de quelles luttes et de quelles négociations ce résultat a-t-il été obtenu ; malgré quels obstacles et quelles contradictions, et à la faveur de quelles protections la vérité catholique, proscrite par les lois du pays, a-t-elle pu parvenir aux Gallas, c'est ce que je voudrais vous conter rapidement. Les champions en présence étaient de taille à se combattre et à se comprendre : ce furent, d'une part les représentants de l'Evangile et de la Sainte Eglise : Mgr Massaïa et Mgr Taurin ; d'autre part les chefs des peuples à conquérir : l'empereur Ménélick, les ras Méckonnen et Tafari. Ceux-ci, de par la constitution du pays, avaient pour premier devoir de s'opposer à l'introduction d'aucune religion étrangère. La peine de mort était portée même contre tout évêque catholique qui oserait s'introduire dans le pays. Heureusement, quand arrivèrent nos missionnaires ces princes se trouvaient aux prises avec leurs sujets et avec les puissances européennes. En voyant arriver les mis-

sionnaires, ils songèrent à s'en faire un appui et à profiter de leurs conseils. Mais quelle situation pour des hommes de Dieu qui, par vocation et par goût, aiment à se tenir en dehors et au-dessus des conflits de la guerre ainsi que de la politique, combien elle était périlleuse et délicate, vous l'imaginez sans peine ! Dieu les inspira; à sa lumière ils surent se faire tout à tous : conseillers et diplomates à la cour, comme ils se faisaient marchands dans le désert, médecins et maîtres d'école dans les bourgades et les villes.

Veuillez, Mesdames et Messieurs, tenir compte de ces données particulières et vous vous étonnerez moins que je ne multiplie pas les anecdotes pourtant si touchantes que vous avez l'habitude d'entendre de la bouche des missionnaires. Je m'appliquerai de préférence à vous narrer — brièvement encore — les grandes époques de notre Mission ; je grouperai les principaux événements de son histoire autour des personnages qui ont décidé de sa fortune, je vous parlerai surtout de ces personnalités si accusées et si attachantes qui, par l'héroïsme de leurs efforts ou la sagesse de leurs négociations, quelquefois par les deux ensemble, méritent l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance, j'ai nommé et j'énumère en même temps le triple objet de cet entretien :

1° *Mgr Massaïa et l'empereur Ménélick.*

2° *Mgr Taurin et le Ras Méckonnen.*

3° *Le Ras Tafari, actuellement régnant.*

I. — *Mgr Massaïa* (1846 à 1880) *et l'empereur Ménélick.* — Notre Mission des Gallas, dans la région de la belle Ethiopie, déborde actuellement le pays

des Gallas proprement dit. Elle comprend à l'Est, jusqu'à la mer, la préfecture de Djibouti (1) qui y a été rattachée. Elle est bornée au nord, par l'Erythrée, confiée aux missionnaires italiens; au nord-ouest, par la Mission des Pères Lazaristes français, dans l'Abyssinie intérieure et au midi par l'Abyssinie du sud remise aux missionnaires de la Consolata de Turin en 1913. A deux explorateurs français, chrétiens très zélés, revient l'honneur d'avoir ouvert les frontières de l'Abyssinie, absolument fermées à cette époque aux missionnaires catholiques. Tandis que quelques années auparavant (1839) Antoine d'Abbadie introduisait M. Justin de Jacobis, prêtre de la Congrégation de la Mission, dans la haute Egypte, en 1846, son frère Arnaud suppliait le Saint-Siège d'envoyer des missionnaires au cœur même de l'Abyssinie, dans le massif éthiopien que les voyageurs, à cause de son imposante beauté, ont surnommé la Suisse Africaine. Il s'étend du 12° de latitude nord au 4° de latitude australe, et du 30° au 40° de longitude à l'est de Paris. Le pape Grégoire XVI sacra évêque le T. R. P. Guillaume Massaïa, de l'Ordre des FF. MM. Capucins et le nomma Vicaire apostolique des Gallas. Mgr Massaïa était piémontais d'origine, très français de cœur, un homme de grande valeur, d'un zèle qu'aucun obstacle n'arrêtait, d'un caractère doux et d'une éloquence persuasive, il devait apparaître aux populations qu'il

(1) Depuis le passage de Monseigneur à Paris, la préfecture de Djibouti ainsi que la Somalie abyssine qui lui a été annexée ont été séparées du Vicariat apostolique des Gallas, et les limites occidentales de cette mission ont été portées jusqu'aux cours d'eau qui longent à l'Ouest le 38° de longitude. (Lettre apostolique du 13 février 1925.)

abordait, vraiment comme l'envoyé de Dieu. Le pays des Gallas est une des rares régions où les blancs, jusqu'à lui, n'avaient pas pénétré. Aussi les Abyssins de la Haute-Ethiopie ne connaissaient-ils guère d'Européens que M. de Jacobis, Abouna Jacob, comme ils l'appelaient (un vrai saint) tandis que les Gallas ne connaissaient qu'Armand d'Abbadie, Abba Dia, qu'ils voyaient vêtu à la manière d'un moine et vivre avec autant d'austérité et de piété. C'est pourquoi, selon la région on regardait Mgr Massaïa, Abouna Messias, soit comme le frère de M. de Jacobis, soit comme celui d'Armand d'Abbadie. Une étroite amitié liait d'ailleurs le Vicaire apostolique avec les deux explorateurs. On ne faisait pas non plus de différence entre leurs nationalités. Tous ces apôtres de la religion catholique romaine étaient des *Frangi*, des *Français*. Ce n'est pas sans une certaine fierté pour notre pays que je note ici que jusqu'à ces derniers temps on ne distinguait pas, là-bas, entre les Russes, les Anglais et les Italiens, tous étaient des *Frangi*, et les nouveaux convertis portent encore le nom de *Frangi* Français. Comme nous le verrons, le renom de la France, dans ces régions lointaines, et son influence, dus aux missionnaires, ses enfants, sont étonnants. L'honneur en revient d'abord à Mgr Massaïa dont on pouvait dire que parce qu'il était avant tout et par-dessus tout missionnaire, il avait à la vérité deux patries, non seulement la sienne, mais également la France. Lorsqu'en 1880, épuisé par trente-cinq ans de fatigues, brisé par un long et lent martyre, il dut s'éloigner de cette terre où il avait répandu ses sueurs, son sang, le meilleur de lui-même, et rentrer dans sa patrie, il lui sembla

être condamné à l'exil ; mais alors il avait obtenu de son pays que son œuvre fut confiée à la France ; le décret de Rome déclarant la Mission des Gallas Mission française est daté du 8 janvier 1863. Je n'essaierai pas de vous dire les mille obstacles qu'il eut à surmonter pour parvenir jusqu'à sa mission, il les a lui-même racontés, sur l'ordre du pape Léon XIII, dans ses mémoires, contenus dans douze volumes du plus haut intérêt.

Pendant six ans il tenta de franchir la double barrière qui le séparait de sa Mission : d'abord la brousse épaisse, les déserts brûlants, les marais pestilentiels à travers lesquels les Stanley, Brazza, Gentil, Marchand n'avaient pas encore tracé de chemin; puis le barrage de défiance et d'hostilité qu'opposaient aux messagers de Dieu, non pas tant les Gallas eux-mêmes que leurs chefs, excités et soutenus par les musulmans et les hérétiques abyssins qui ne voulaient à aucun prix de la religion catholique romaine. Que de fois, le bon Pasteur, à la recherche de ses brebis, fut arrêté, garroté, abreuvé d'avanies et de privations, roué de coups ! Déguisé en marchand, les Musulmans le découvrent à son excessif désintéressement. « C'est un *Frangi*, c'est un chrétien », s'écrie-t-on. On le somme de se faire Musulman, on le roue de coups et on le menace de mort. Ailleurs, il se réveille presque enseveli sous le sable, et une autre fois il passe la nuit attaché sur un arbre pour n'être pas emporté par les eaux d'orage qui en l'espace de quelques minutes montent plus qu'à hauteur d'homme. Dans une autre circonstance il échappe à ses persécuteurs en se faisant hisser par une corde sur la pointe d'un rocher. Un jour enfin, toujours déguisé

en marchand, accompagné de plusieurs clercs qu'il a ordonnés en route et de jeunes gens qu'il a baptisés, quelques jours auparavant, il arrive en vue du pays Galla; un fleuve seulement l'en sépare. Il ne sait pas nager. Sans hésiter, une outre au flanc, il se jette à l'eau entraîné par deux nageurs vers l'autre rive. Là il se dépouille de ses habits d'emprunt, revêt des vêtements sacerdotaux et entame à haute voix le *Te Deum*. Les jeunes Abyssins reconnaissent dans le marchand si bon et si apostolique un prêtre et un évêque de Jésus-Christ, ils jurent de ne plus le quitter. C'était le 21 novembre 1852.

Le bon Pasteur est enfin au milieu de ses brebis, les Gallas. Comment vont-ils l'accueillir?

Les Gallas sont groupés en une multitude de petites principautés, de royautés ou républiques. Les unes sont surtout païennes, les autres, comme le Kafa, sont mélangées de païens, de musulmans et de chrétiens schismatiques. Des Gallas, avant la conquête abyssine, l'illustre Antoine d'Abbadie écrivait: « Non Gallai, sed sicut Galli forent si essent christiani. » Ils ne seraient pas des Gallas, mais des Français, s'ils étaient chrétiens. Le vrai Galla professe une sorte de religion patriarcale : il croit à un Dieu unique, au gouvernement de la Providence, à la récompense des bons, au châtiment des méchants dans un autre monde, à l'existence des bons anges et des mauvais, à la promesse d'un médiateur, à une loi morale. Ces croyances très orthodoxes sont malheureusement altérées par beaucoup de superstitions ; il serait peut-être plus exact de dire que celles-ci n'y sont qu'ajoutées ; elles s'y sont attachées comme une végétation

parasite à un vieux tronc qui demeure distinct. Un observateur attentif peut encore discerner les unes et les autres, les croyances primitives essentielles et les déformations postérieures, produits de l'imagination populaire. Le chef de la religion, celui qui l'anime, celui qui est le centre d'unité de cette race Galla, émiettée en de multiples tribus, c'est l'Abba-Mouda, le « Père de l'onction ». Il est descendant d'Orma (le père des Gallas) qui fut d'Adam, qui fut de Dieu. Chaque troisième génération au moins doit lui envoyer une délégation. Actuellement les pèlerins deviennent plus rares à cause des obtacles que multiplie l'Abyssinie. Elle se rend compte que ce pèlerinage traditionnel entretient l'exaltation patriotique chez les vaincus d'hier, les Gallas.

Lorsque le bon Pasteur se présenta aux Gallas, ceux-ci le reconnurent; plusieurs de leurs compatriotes l'avaient d'ailleurs mystérieusement annoncé. Des vieillards attendaient l'arrivée d'un prêtre blanc, professant la religion d'Abba-Dias (Abbadie). Une jeune fille avait annoncé que de véritables prêtres, vivant sans femmes et aimant tous les hommes comme des frères, viendraient enseigner à vivre contents dans cette vie et à être heureux après dans l'autre. De plus, la Providence permit qu'un signe qui ne trompe pas désignât à ces âmes droites les porteurs authentiques de la vérité : le dévouement. A peine Mgr Massaïa était-il arrivé dans son champ d'apostolat, qu'un terrible fléau, la variole, éclata. Grâce à ses connaissances médicales il put la combattre efficacement, il fit jusqu'à cent inoculations de vaccine par jour. Dix ans plus tard, on nommait encore le grand abouna, le « Père de la vaccine »,

De tous côtés on l'appelait, les chefs des principautés lui envoyaient des messages. Ils se disputaient sa présence. Il réussit à pénétrer dans le Kaffa où il projetait d'établir le centre de sa Mission. Dans cette région il acquit un grand prestige en arrêtant une invasion de cent mille hommes aux ordres de l'empereur d'Abyssinie, Théodoros. Il conseilla aux Gallas de s'unir contre le terrible agresseur. Celui-ci crut prudent de ne pas mettre à exécution ses menaces et la crainte calma ses convoitises. En deux ans, nos missionnaires enregistrèrent environ 7.000 conversions. C'était trop beau. L'enfer, par l'intermédiaire des sorciers, retourna l'opinion. Les difficultés devinrent telles que Mgr Massaïa crut sage de s'éloigner. Il résolut de se rendre en France afin de consolider le travail accompli et assurer l'avenir. Il fallait à nouveau traverser l'Abyssinie. Au retour, comme la première fois à l'aller, il fut arrêté, garroté, maltraité ; il crut une fois perdre la vie. Aux heures les plus désespérées sa consolation était en récitant le rosaire, de répéter dix fois le « Fiat voluntas tua » du « Pater noster ». L'empereur Théodoros se le fit amener enchaîné, et le puissant despote devant qui tremblaient les rois, fut subjugué par l'ascendant de l'évêque catholique. Après une courte captivité il lui permit de continuer son voyage non sans lui avoir demandé de le bénir.

A Paris, Mgr Massaïa n'était pas inconnu : sa réputation l'y avait précédé. Napoléon le reçut avec bienveillance, écouta ses récits, recueillit avidement ses observations sur l'intérieur encore inconnu de l'Afrique. Il lui offrit des secours. En même temps, l'apôtre des Gallas agit à Rome. Il obtint que sa

nouvelle conquête devînt Mission française. De plus, en vue de former un clergé indigène, il fonda à Marseille un collège éthiopien. Plusieurs prêtres en sortirent, ainsi que des laïques très dévoués à la cause française en Abyssinie, entre autres, le premier consul éthiopien de Djibouti, Ato-Joseph, dont le gouvernement français reconnut les services en le décorant de la Légion d'honneur. Enfin c'est au cours de ce séjour en France, qui dura deux ans, que parcourant les couvents de capucins, il recruta plusieurs collaborateurs, et de tous, le plus éminent, celui qui devait recueillir son héritage, le Père Taurin, d'Evreux.

L'Evêque et son nouveau compagnon reprirent ensemble le chemin de la Mission. En cours de route, ils reçurent une excellente lettre signée du roi de la principauté de Choa, le Ras Ménélick. Le jeune prince était alors âgé de vingt-quatre ans. Captif et page à la cour de Théodoros, il avait été témoin de l'impressionnante entrevue de l'évêque catholique et du puissant empereur, et il n'avait pas oublié comment celui-ci avait été subjugué par celui-là. Il en avait conçu une profonde estime pour Mgr Massaïa. Celui-ci se rendit de la mer Rouge par voie de caravane, à Ankober, la résidence royale. Ménélick ne faillit pas à ses promesses, et fit le meilleur accueil au Vicaire apostolique et à ses missionnaires, en particulier au Père Taurin. Ménélick comprit qu'il avait en eux des hommes de Dieu, des hommes d'une grande puissance intellectuelle, aussi voulut-il se les attacher. Sans cesse, il les consultait, demandait leurs conseils tant pour sa vie privée que pour le gouvernement de son royaume. C'est par eux qu'il

put réformer ses états, c'est par eux qu'il put entrer en contact avec l'Europe et devenir le grand vainqueur, le roi des rois.

Au bout de onze ans environ d'apostolat nos grands apôtres, Mgr Massaïa et Mgr Taurin étaient déjà connus dans toute l'Abyssinie. Malheureusement, à ce moment-là régnait à Gondar Ati-Joannès, qui avait succédé en 1868 à Théodoros, soutenu par les Anglais. C'est lui qui possédait la suzeraineté et dominait toute l'Ethiopie. Il appela le roi Ménélick et lui intima l'ordre de faire partir nos missionnaires. Ménélick, à son grand regret, le cœur déchiré, fut obligé d'obéir ; l'évêque et son coadjuteur prirent la voie de l'exil une seconde fois.

Mgr Massaïa et Mgr Taurin se retirèrent avec une caravane d'enfants et de bons chrétiens qui avaient voulu les suivre. On les fit passer dans les chemins les plus dangereux, les déserts les plus mauvais, dans l'espoir qu'ils y laisseraient leur vie. Protégés par Dieu, ils purent tout de même arriver à la côte, mais beaucoup de jeunes gens avaient péri ; la route qu'ils avaient parcourue était jonchée de cadavres. Le pauvre évêque, lié fortement sur le dos d'un chameau, était plus mort que vif : tous, d'ailleurs, étaient brisés, exténués. Ils se dirigèrent vers la France, puis vers l'Italie. Arrivés à Rome en 1880, le Souverain Pontife les reçut très paternellement ; il les consola ; il pansa les plaies de leur cœur. Le vieil apôtre des Gallas était trop épuisé pour songer à retourner dans sa Mission. Léon XIII accepta sa démission, lui ordonna d'écrire les mémoires de ses trente-cinq années de travaux et l'honora de la pourpre cardinalice. Mais le saint religieux ne changea rien à ses habitudes

monastiques, il mourut dans une humble cellule, à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 6 août 1889.

II. — *Mgr Taurin* (1880 *à* 1900) *et le Ras Méckonnen.* — Mgr Taurin, depuis le 11 février 1876 coadjuteur de Mgr Massaïa, lui succéda. Esprit réfléchi, volonté tenace, fort zélé et très maître de lui-même, d'une santé robuste, il avait tout ce qu'il fallait pour continuer avec succès l'œuvre commencée. Les bords de la mer Rouge et les vallées du Haut-Nil où avaient été établies les premières stations, n'étaient pas sûrs à cause des troubles politiques. Le nouvel évêque résolut d'établir un poste où les missionnaires seraient plus tranquilles. Il renonça donc pour un temps à rentrer à Finfinni, station qui lui était pourtant chère, car il l'avait lui-même fondée grâce à la faveur dont il jouissait près de Ménélick. Il préféra se diriger vers Harar, entreprise hardie. Harar, située en face de la Mecque, est en effet comme elle une forteresse de l'Islamisme. Prudemment, il s'était muni de recommandations du Khédive du Caire et du représentant de la France. Il entrait à Harar le 18 août 1881. Grand émoi aussitôt dans la ville sainte. Une délégation de tous les marabouts et cadis fut envoyée au pacha égyptien pour solliciter l'expulsion du chrétien profanateur. Le pacha, nommé Nadi, s'excusa, protesta que, s'il était libre de suivre son sentiment personnel, bien vite l'évêque catholique prendrait le chemin par lequel il était venu, mais il ajouta que sa propre autorité devait s'incliner devant celle du Khédive et du gouvernement français, ami de l'Egypte. Déçus de ce côté, les fanatiques résolurent de rendre la vie impossible

à nos missionnaires. Leur mort même, plus d'une fois, fut décidée. Du moins, on voulait les affamer. On leur refusait le pain, le vin, le bois, l'eau... Sans l'aide de quelques négociants bien disposés, français ou orientaux, Mgr Taurin et ses compagnons auraient succombé ou auraient quitté le pays. Leur patience et leur résignation devaient bientôt recevoir une récompense inattendue. La peste, puis la famine s'étant abattues sur tout le pays, Harar vit affluer dans son enceinte des milliers d'infortunés et de faméliques, semant partout leurs cadavres. L'évêque et ses missionnaires comprirent alors que l'heure voulue de Dieu était arrivée pour eux et que le meilleur moyen de se venger, pour des chrétiens, était d'imiter leur Divin Maître, en nourrissant ceux qui avaient voulu les affamer et en traitant comme des amis et des frères ceux qui les avaient maudits. En effet, abandonnés de tous, les malades, les infirmes ne trouvèrent de secours, du pain et des vêtements que près des nouveaux venus. Ces mêmes fanatiques qui, peu auparavant vomissaient les malédictions contre l'évêque chrétien, l'acclamaient comme leur sauveur et leur père. Bientôt le nom de Mgr Taurin, connu dans ces pays sous le nom désormais célèbre d'Abba-Jacob, devint un nom béni qui devait passer en héritage à tous ses missionnaires. De sorte qu'aujourd'hui, du plus loin qu'on voit quelqu'un revêtu de la bure de saint François, qui était l'habit épiscopal de Mgr Taurin, les populations de là-bas le saluent du nom respecté et populaire d'Abba-Jacob. Le nom de la France est béni en même temps que le nôtre, car ces populations savent que leurs bien-

faiteurs ont été envoyés par la France et soutenus par ses ambassadeurs, alors en résidence au Caire

Mgr Taurin s'était fait accepter du peuple par son dévouement pendant la peste et la famine. Il devait gagner la confiance des chefs et rendre plus intimes ses relations avec eux au cours d'un fléau non moins redoutable, la guerre. Une première guerre contre des musulmans révoltés en 1887, une autre contre une nation européenne en 1896, devaient prouver aux Gallas et aux Abyssins combien les missionnaires français étaient de cœur avec eux, et contribuer à créer une amitié durable entre leur pays et le nôtre. Leurs chefs, les ras Méckonnen et Ménélick, pendant ces épreuves, trouvèrent dans l'homme de Dieu qu'était Mgr Taurin, le soutien et le réconfort moral d'un vrai père, et le considérèrent dans la suite comme leur conseiller le plus désintéressé et le plus sûr.

Les premières hostilités éclatèrent à la suite d'un soulèvement de la population musulmane d'Harar. L'Egypte était tombée au pouvoir des Anglais. Harar, qui en dépendait, fut sommée d'évacuer les troupes du pacha. L'Angleterre crut habile de gagner à sa cause le fils de l'émir de la ville, tué par les Egyptiens peu auparavant. Mais après avoir accepté les offres britanniques, le jeune émir, déchira le drapeau anglais et proclama son indépendance. Une caravane d'européens fut massacrée; Mgr Taurin, pour la troisième fois, fut obligé de quitter Harar, non sans avoir arraché aux fanatiques plusieurs de ses chrétiens.

Ménélick alors, secondé par son fidèle lieutenant Méckonnen, intervint. Mais avant de prendre l'offensive, conformément à l'usage de ces régions, il

adressa au chef des émeutiers un message symbolique. Le symbole choisi fut une outre de tiefs. Cette graine est si petite qu'on ne peut la garder dans la main. Elle coule comme de l'eau. L'outre en était remplie. Il dit au petit potentat de céder, sans cela « ses soldats arriveraient aussi nombreux qu'il y avait de graines dans cette outre ». Celui-ci répondit par un symbole de piments pulvérisés, et disant : « Que tes soldats arrivent, je leur brûlerai les yeux avec les piments qui sont dans cette outre ». Ménélick fit donc avancer son armée et, après quelques mois, le 7 janvier 1887, il remportait une victoire complète. A la suite de ce succès le ras Méckonnen, qui avait été le commandant en chef de l'expédition, fut nommé gouverneur d'Harar.

Mgr Taupin reprit aussi, avec ses missionnaires, le chemin d'Harar. Il y continua à nouveau auprès du ras Méckonnen et de sa cour le rôle d'éducateur qu'il avait déjà commencé. Il y introduisit la culture française. Sa cour possédait de belles manières ; il faisait bon accueil aux commerçants qui venaient de tous côtés ; la Mission leur fournissait des interprètes. Les noms du négus, Ménélick, du ras Méckonnen furent bientôt connus dans toute l'Europe. La France qui, dès le premier moment, avait reconnu le fait accompli de l'occupation d'Harar par le négus Ménélick, était en de très bons termes avec lui. Il n'en fut pas de même de l'Angleterre et de l'Italie. Cependant, forcées par les circonstances et l'exemple des autres nations, elles durent s'incliner et accepter la souveraineté de Ménélick. De nouvelles difficultés devaient surgir bientôt.

L'Italie, qui voulait avoir l'influence prédominante

dans l'Abyssinie, passa avec Ménélick certains traités très ambigus, dont est sortie la guerre quelques années plus tard, en 1896. Ménélick fit appel à tout le peuple, les grands, les petits, les cultivateurs, les marchands. Tous se levèrent avec enthousiasme pour arrêter les envahisseurs. Encore cette fois, le ras Méckonnen fut nommé généralissime. Jamais le ciel d'Ethiopie n'avait vu son azur chargé d'un orage aussi redoutable. Comprenant que cette guerre n'était pas ordinaire, le ras Méckonnen vint trouver Mgr Taurin, accompagné de son petit enfant âgé seulement de quatre ans. Un entretien intime et émotionnant commença entre le grand soldat et l'évêque son ami. « Père, lui dit le soldat, le moment est venu pour moi de courir les plus grands risques que ma vie aura jamais affrontés. Il s'agit pour nous d'aller nous mesurer avec des armées européennes pourvues d'engins redoutables et semant partout la mort. Dieu seul sait si je reviendrai vivant d'une guerre aussi périlleuse pour nos vies et notre indépendance. Ce que j'ai de plus précieux en ce monde, Père, je viens vous le confier. Voici mon fils, Tafari ; si je meurs, soyez son père. Je vous le donne, et que Dieu fasse le reste. » Emu jusqu'aux larmes, Mgr Taurin se rend aussitôt aux vœux du prince et pour donner toute sa signification à cette scène touchante, Monseigneur voulut que sur-le-champ le petit Tafari fût photographié avec sa croix pectorale qu'il lui avait passée au cou en signe d'adoption. Puis l'évêque ayant pris une icône de la Sainte Vierge sculptée sur ivoire, la donna au généralissime en lui disant : « Prince, prenez cette image ; qu'elle vous suive à la guerre ;

elle vous protégera, et vous reviendrez avec les lauriers de la victoire. »

Monseigneur, parce qu'il avait parlé au nom des intérêts supérieurs de l'apostolat, avait déchiré le voile de l'avenir. Il avait été prophète.

Le Ras, ainsi fortifié par Mgr Taurin, quitta donc son gouvernement d'Harar pour aller prendre la tête des troupes. Ménélick engagea des pourparlers avec le général Baratiéri. L'Empereur pacifique ne voulait pas que des chrétiens s'entretuassent, il ne voulait pas qu'on versât du sang : il désirait sincèrement la paix. C'était au cours du mois de mars. Ménélick envoya deux ou trois fois un messager que j'ai bien connu : il était enfant de la Mission. Il dit : « Je vous en prie, nous sommes chrétiens, voici le carême, il ne faut pas se tuer dans ces jours de fêtes ; il ne convient pas que nous versions le sang les uns des autres. Pour l'amour de Dieu, accordez-nous l'armistice pendant la sainte quarantaine. » Le général italien répondit à ces bonnes paroles par les suivantes : « Dites à cet Empereur, à ce sauvage, que je laisse Dieu avec lui. J'ai mes canons, cela me suffit. A Pâques je serai à Ankober, j'y mangerai des macaroni. »

Le messager rapporta textuellement la réponse. L'empereur, loin d'être intimidé par cette triste bouffonnerie, se tournant vers son état-Major, s'écria : « Vous avez entendu ce que nous fait dire le général Baratiéri. Je suis heureux de vous déclarer que la réponse de nos ennemis est une défaite pour eux. Ils nous ont laissé Dieu. Dieu nous sauvera et nous rendra vainqueurs. »

En effet, quelques jours après Baratiéri prit l'offen-

sive à Adana. Dans l'espace de deux heures à peine, ses quatre corps d'armée furent entièrement décimés. Ce fut une déroute complète, telle que l'Italie n'en avait jamais inscrite dans son histoire. Seule la pitié des vainqueurs leur épargna la honte d'être jetés à la mer, car Ménélick ne voulut sacrifier que le moins de vies possibles. Fidèle à ses pensées magnifiques, l'empereur traita généreusement les prisonniers. Ils furent mis en pension un peu partout, avec des ordres de bien les nourrir, de les bien loger et de les bien habiller, de sorte qu'un grand nombre refusaient de retourner en Italie. Ils disaient : « Nous sommes bien ici, nous avons un souverain très généreux pour nous, nous allons rester dans ce pays. » Ils auraient certainement contribué à former une colonie intéressante, mais on les força à se rapatrier. Le Ras Méckonnen, après cette victoire, reprit la tête de son gouvernement à Harar. Il fut encore chargé d'importantes expéditions du côté du Nil, dans la région de Kartoum, puis dans le sud où il réprima plusieurs soulèvements. Bref, il remporta un magnifique triomphe qui aurait permis, à cette époque, au général Marchand de réussir à Fachoda.

Au cours de toutes ces luttes, Mgr Taurin avait beaucoup contribué à soutenir le moral des Abyssins; il avait réussi à gagner à leur cause de hautes sympathies. Il était très écouté à Paris et à Obock, où M. Lagarde lui prêtait le concours de son influence. La France avait alors la confiance et l'amitié de l'Abyssinie. Elle pouvait agrandir son petit périmètre d'Obock. Djibouti fut créé. L'idée d'un chemin de fer reliant la côte à Addis-Abéba fut mise à exécution. En réplique au projet anglais d'une ligne du

Cap au Caire, le Gouvernement français méditait la grandiose entreprise d'un chemin de fer de Djibouti à Dakar ou Bizerte, en s'assurant les têtes de ponts des deux Nils par l'occupation de Kartoum donnée aux Abyssins. Le sort de l'Egypte, qui dépend tout entier du Nil, était entre les mains de la France. Mais l'abandon de Fachoda arrêta cette belle audace et compromit également l'avance des missionnaires. Toutefois Mgr Taurin ne vit pas ces nouvelles difficultés. Tout au contraire, à l'heure où il s'éteignait, le 1er septembre 1899, il pouvait concevoir les plus belles espérances : le gouvernement français reconnaissant ses services le décorait de la Légion d'honneur et Ménélick marquait son estime pour les chrétiens en leur confiant à sa cour les plus hauts emplois ; le ciel s'éclaircissait ; à l'horizon semblait poindre une aurore de liberté : les missionnaires allaient peut-être enfin pouvoir prêcher au grand jour et sans entraves.

III. — *Mgr Jarosseau et le Ras Tafari. Etat actuel de la Mission* (1900-1925). — Celui qui succéda à Mgr Taurin, son vicaire général depuis 1895, s'efforça de continuer son œuvre. Il tenta de se fixer à nouveau dans le Kafa.

Le Kafa, c'est le pays privilégié, fécondé autrefois par les labeurs du grand apôtre, Mgr Massaïa. J'y trouvai une population toute frémissante encore du souvenir du grand évêque. En vain, pour éviter des complications avec les autorités abyssines qui venaient d'occuper le pays, essayai-je de calmer leur élan vers nous ; tous mes efforts et ceux des zélés missionnaires qui m'accompagnaient furent inutiles.

Dans de pareilles circonstances les raisonnements humains ne comptent guère ; l'ouvrier apostolique, pris comme le guerrier dans la fournaise, ne songe qu'à remporter les trophées qui s'offrent à sa vaillance. Les foules qui par milliers accouraient vers nous ne nous demandaient pas comme chez les autres païens de l'argent, du pain ou des vêtements, mais elles nous réclamaient avec force le baptême, la confirmation, la bénédiction nuptiale, puis des croix, des chapelets et des médailles. Comment résister à de pareilles sollicitations? Il arriva ce qui devait arriver. Quand le sirdar anglais s'aperçut que la Mission catholique prenait position face à Fachoda, il déchaîna contre elle la tempête. Il était écrit en Angleterre que pas une libellule de France n'aurait le droit de voltiger sur les eaux du Haut-Nil. La nation rivale veut être seule maîtresse des sources du Nil desquelles dépend, de fait, la fertilité de l'Egypte. Aussi n'aura-t-elle de cesse qu'elle ne puisse imposer sans conteste sa politique à l'Abyssinie. Encore plus que le souffle du dragon infernal, celui de quelques politiciens coalisés réussit à faire sombrer notre barque de Kafa. Cependant notre expédition de dix mois avait porté ses fruits, nous laissions 4.500 nouveaux baptisés, 5.300 confirmés, 1.500 mariages légitimés et plus de 20.000 communions administrées à ces fervents néophytes.

Nous nous repliâmes sur Addis-Abéba, bien que cette résidence fût le retranchement des ennemis du catholicisme et de la cause française. Au grand désespoir de nos persécuteurs, Finfinni, fondée par Mgr Massaïa en 1868, devenue capitale sous le nom

d'Addis-Abéba en 1888, nous rouvrit ses portes en 1904, et depuis nous ne l'avons plus quittée.

A cette époque la Providence me ménagea une grande consolation dans la rencontre que je fis du Ras Méckonnen. Il venait de Harar et je m'y rendais, traînant toute une caravane de malades et de pauvres persécutés et moi-même couvert de blessures. Il fit bon accueil au messager que je lui envoyais, porteur d'une lettre de l'empereur Ménélick ; de plus, il m'informa par un de mes excellents catéchistes qui avait sa confiance, qu'il me recevrait volontiers.

A l'heure indiquée j'arrive donc au campement de Son Altesse et tout de suite je suis introduit dans une immense tente destinée aux réceptions. Le Ras Méckonnen ne tarde pas à venir. Comme toujours son air est affable et plein de bienveillance. Il reçoit avec une sympathie marquée mes salutations un peu émues à cause des épreuves dont je suis accablé depuis deux ans. En réponse, Son Altesse me témoigne grand intérêt et vive compassion, et me félicite de lui avoir apporté la lettre où l'Empereur lui dit de me recevoir et de nous garder en paix dans son gouvernement de Harar comme par le passé.

Ensuite, notre conversation continua assez longtemps, et ce que le Prince me dit au cours de cet entretien intime me frappa si vivement qu'aussitôt rentré à mon campement je l'écrivis sur mon carnet de notes ; et c'est ce texte que je transcris ici, persuadé qu'il intéressera, en donnant le secret des liens qui m'attachent à son cher enfant, le Ras Tafari, devenu aujourd'hui héritier du trône d'Ethiopie.

« Vos ennemis, me dit le Ras Méckonnen, ont moins obéi, en vous persécutant, à un sentiment personnel

qu'au désir de flatter une certaine politique et de se faire une réputation. Quant à vous, mon Père, vous êtes venu ici pour porter la croix et mourir. Votre part, à l'exemple du Sauveur, est de boire le calice jusqu'à la dernière goutte. Jamais je ne romprai l'amitié que j'ai conçue pour vous. Pour ce qui est de moi, vous le savez, je ne suis qu'un serviteur, un soldat qui doit obéir à son empereur ; c'est au point que si on me donnait l'ordre de vous enlever la vie, je serais obligé de le faire; si on me commandait de vous renvoyer dans votre pays, je devrais obéir. A Dieu ne plaise que je me trouve jamais dans une aussi cruelle nécessité ! Mais, bien au contraire, ce qui doit, mon Père, vous rassurer et vous prouver toute mon amitié pour vous, c'est que je vous ai confié l'éducation de mon fils Tafari. J'espère qu'il fera pour vous ce que je ne puis faire moi-même. Sans ma présence à Harar, votre œuvre eût été réduite à néant. Quand je serai arrivé auprès de l'empereur, je ne manquerai pas de parler pour vous. Je vais vous donner aussi une lettre pour vous présenter à Harar et vous recommander aux autorités. Ayez espoir en des jours meilleurs. »

Les jours meilleurs ne parurent pas immédiatement. La mort du Ras Méckonnen, en 1905, fut entre autres un jour de grande épreuve pour la population et pour les missionnaires. Je me souviens de la désolation générale, des cris déchirants qui, en cette matinée, s'échappaient de toutes les poitrines. C'était un spectacle navrant. Les pauvres surtout étaient dans la consternation : « Notre Père est mort, s'écriaient-ils. Qui maintenant aura pitié de nous? »

La Providence ne nous abandonna pas. Le Ras Ta-

fari devait se montrer le digne fils du défunt et hériter de ses sympathies pour la Mission. De son côté, l'empereur Ménélick, qui pendant les années précédentes 1904 et 1905 avait créé de réelles difficultés nous rejoindre. Nos missionnaires expulsés arrivèrent à Djibouti. Le gouverneur de ce temps, comme celui qui est en charge actuellement, était animé des meilleures dispositions à notre endroit. Là-bas on sait qu'en servant la cause catholique on se montre bon français. Aussi les autorités mirent-elles à la disposition de nos confrères tout ce qui était nécessaire à leur transport et à leur sécurité en pays fanatiques, embarcations, escortes, personnel. La pauvre colonie, environ cent cinquante personnes, avec un bagage énorme, fut conduite ainsi jusqu'en Abyssinie.

Lorsque le Ras Tafari eut appris que j'avais introduit dans son pays les malheureux naufragés de Berbéra, il me dit : « Mon Père, ces pauvres d'où viennent-ils? Sont-ils de votre Ordre? — Ils viennent de la zône anglaïse, lui répondis-je. Ils sont chassés parce qu'ils sont chrétiens. — S'il en est ainsi, s'écria le prince, qu'ils soient les bienvenus ! » Grâce à cette hospitalité, la colonie ne souffrit pas trop de cette transplantation. Aujourd'hui, elle occupe une concession magnifique, très saine, où poussent le café et le bananier. Depuis lors, les rapports entre le Ras et les missionnaires se poursuivirent en ces termes sans discontinuer. Si la Mission lui doit beaucoup, on peut dire avec autant de vérité qu'il lui doit sa fortune présente. Nous avons été ses conseillers habituels. Il n'a pris aucune décision importante sans nous consulter. Et notre récompense comme la sienne a été l'admission de l'Ethiopie dans la So-

ciété des Nations ainsi que le voyage du Prince à Paris et à Rome.

Tout le monde sait que c'est la France qui, à Genève, a pris en mains la cause de l'Ethiopie. Mais à notre apostolat, se montra de plus en plus favorable. Des négociations longues et parfois épineuses aboutirent enfin à un échange de lettres et de présents entre l'empereur et le Pape Pie X. On peut considérer qu'en 1907 finit toute persécution ouverte. Un prêtre indigène et sa famille, qui avaient été emprisonnés, furent libérés, et le port de l'habit religieux, interdit depuis trois ans, put reparaître en public à Addis-Abéba. Enfin, au commencement de 1908 l'empereur Ménélick chargeait notre Père Marie-Bernard, fondateur de la léproserie d'Harar, d'offrir au Souverain Pontife deux superbes lionceaux produits authentiques du pays, mais, comme on peut s'en douter, encombrants et difficiles à transporter. Le voyage à travers le désert dura vingt-cinq jours; finalement, le cadeau de l'empereur d'Ethiopie et son messager arrivèrent sains et saufs à Rome en mars 1908. Les lions vécurent, bien soignés, dans les jardins du Vatican où ils moururent peu de temps après le donateur.

Deux ans plus tard, en 1910, le Ras Tafari, que son père nous avait confié enfant, eut pour la première fois l'occasion de prouver son dévouement à notre égard. A la mort du Ras Méckonnen, Ménélick, redoutant dans le fils un compétiteur, à cause de la popularité du jeune prince, réussit à le mettre en disgrâce. Ce ne fut qu'après trois ans de captivité, dans une colonie éloignée que le Ras Tafari rentra à Harar, le royaume de son père.

A cette époque, nos Pères de la Province de Lyon furent sommés par le gouverneur de Berbéra de chercher ailleurs un asile. Confiant que le Ras Tafari les recevrait avec bienveillance, je les invitai à venir on ne sait peut-être pas autant que si la voix de M. Henri de Jouvenel a été si éloquente devant l'aréopage des membres éminents de la Société des Nations, c'est que ce maître incontesté de la parole avait comme inspirateurs et animateurs M. Lagarde, ancien ministre plénipotentiaire, qui restera toujours l'âme de l'amitié française éthiopienne, et aussi M. Pierre Alype, son fidèle et très habile interprète. Ajouterai-je qu'eux-mêmes seraient restés impuissants s'ils n'avaient eu dans la Mission catholique un agent de liaison en pleine communion avec l'âme du Prince. D'ailleurs ni le régent, ni ses meilleurs amis n'eussent eu d'argument valable pour obtenir l'admission de l'Abyssinie dans la Société des Nations sans cette jeunesse formée par la Mission depuis vingt-cinq ans. Il fallait que l'Abyssinie pût prouver son désir sincère de sortir de sa cristallisation désuète et sa volonté efficace de se mettre au niveau des nations civilisées. L'argument le plus puissant qui fournit une réponse triomphante à cette question a été sans contredit cette élite instruite, élevée dans nos écoles, non sans difficulté, jusqu'en 1916, et sans opposition, en vraie liberté, depuis l'avènement du Ras Tafari devenu régent d'empire et prince héritier du trône. C'est pour couronner cette œuvre de l'orientation de l'Ethiopie vers la France que ce prince, entouré de tous les vice-rois de l'Ethiopie, est venu l'été dernier, tout d'abord à Paris, pour remercier la France, son gouvernement et ses amis,

que nous avons nommés, du grand service qu'ils avaient rendu à son pays et à sa cause. Un même sentiment de reconnaissance a conduit au Vatican le Ras Tafari. Bien que par sa religion il soit le fils de l'Onction, ses croyances sont celles des catholiques ses amis. Il a voulu les honorer, remercier ses sujets catholiques et leur humble évêque, en déposant aux pieds du Souverain Pontife Pie XI ses hommages personnels, ceux de l'Impératrice et des grands seigneurs.

Comment sommes-nous arrivés à ces résultats? Par de la diplomatie et des discours? Non, vous le savez, à la faveur de tragiques événements, mais aussi par des œuvres, continuées dans la bonne et la mauvaise fortune et principalement par des institutions de bienfaisance et d'enseignement. En 1901 nous avons fondé une léproserie à Harar. Baptisés ou non, tous participent également aux secours de la charité : à l'origine, presque tous ces lépreux étaient musulmans et se montraient fort intraitables, animés d'un esprit de révolte et de haine. A mesure que nous avons pu atteindre leur âme et la régénérer par les eaux du baptême, nous avons constaté une extraordinaire transformation. Actuellement un tel esprit chrétien règne parmi ces infortunés que les nouveau venus qui n'ont pas le bonheur d'être chrétiens ne tardent pas à exprimer d'eux-mêmes le désir de le devenir. Le village des lépreux que les missionnaires ont construit de leurs mains, hospitalise une cinquantaine de malades et donne des soins quotidiens à une centaine d'externes. Trois missionnaires capucins s'occupent des hommes, trois religieuses franciscaines soignent les femmes. Nous possédons en outre quatre

hôpitaux, douze dispensaires qui nous permettent de secourir plus de 10.000 malades chaque année.

Autant que les institutions de miséricorde corporelle, les œuvres d'enseignement ont contribué à rendre efficace notre apostolat en Abyssinie. Pour qui est attentif, il n'est pas difficile de constater la très grande influence, qui se lève autour d'une langue, en sorte que la langue est l'image de celui qui la parle. Ainsi à la langue arabe est attachée naturellement l'idée de musulman, à l'hébreu l'idée de juif, au grec l'idée de schismatique, à l'anglais l'idée de protestant et au français, aussi bien qu'à la langue des autres nations catholiques de l'Europe, l'idée de catholique. Les missionnaires se devaient donc d'être les créateurs des écoles françaises en Abyssinie. Leur langue était pour eux la plus belle expression du génie catholique et la réplique qu'il convenait de faire à l'islam et au protestantisme. Il y a vingt-cinq ans, le pays de Ménélick ignorait tout de notre parler français ; aujourd'hui notre langue est souveraine dans toutes les principales villes ; elle s'est imposée dans les services administratifs, les douanes et les écoles, dans les relations commerciales, dans les documents politiques. Elle est enseignée à 1.250 élèves dans cinq écoles secondaires, quinze primaires. La Mission possède également deux imprimeries, quatre écoles professionnelles de garçons, cinq ouvroirs pour les filles.

Nos œuvres seraient plus nombreuses et notre action plus étendue si notre personnel était moins restreint. Il se compose de vingt missionnaires capucins prêtres, quatre frères, sept prêtres indigènes,

Nous comptons pour l'avenir sur quinze grands séminaristes et douze petits. Huit frères de Saint-Gabriel, vingt-trois religieuses franciscaines de Calais, quinze sœurs oblates indigènes dont l'institution ne remonte qu'à 1915 nous prêtent leur concours. La Mission est actuellement en plein rendement, c'est le moment de la consolider. Durant l'exercice de 1923-1924, elle a enregistré cinq cents nouveaux chrétiens. Mais combien échappent à la houlette du Bon Pasteur ! Sur cinq millions d'habitants dont un million et demi de schismatiques, un million de musulmans, 6.562 seulement sont catholiques, répandus en quatorze paroisses et quarante annexes pourvues de vingt-quatre églises ou chapelles. On peut affirmer que l'heure est particulièrement favorable à un rapprochement de ces populations avec Rome : le départ du sultan de Constantinople, qui exerçait son prestige sur les populations musulmanes d'Abyssinie, le voyage du prince régent au centre du Catholicisme, tous ces événements fondent un sérieux espoir que la récolte apostolique soit abondante si les ouvriers sont assez nombreux. Les autres nations le savent, elles nous observent et si nous continuons à laisser certaines parties de notre Mission en friche, elles ne tarderont pas à les réclamer et à les obtenir pour leurs missionnaires. Les catholiques français ne le permettront pas, ils se ligueront contre les lois sectaires qui ont chassé les religieux de France et les ont en même temps empêchés d'alimenter à l'étranger leurs foyers d'apostolat catholique et français.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de terminer cet exposé sur la situation du catholicisme en Abys-

sinie en vous faisant part de l'accueil réconfortant que me fit le Souverain Pontife Pie XI lorsque peu de temps après le passage du Ras Tafari, le 8 octobre dernier, je m'agenouillai moi-même aux pieds de sa Sainteté. « Ayez courage, me dit avec émotion le Saint-Père, continuez vos efforts d'orientation vers le Saint-Siège. En Pologne j'ai moi-même été en contact avec les hérétiques et j'ai expérimenté que c'était surtout par les bonnes relations et les procédés bienveillants que l'on pouvait amener leur conversion. » Puis, un geste accompagnant sa parole, Pie XI ajouta : « Vous voyez, Monseigneur, cette croix ornée d'un pendentif aux couleurs éthiopiennes, je l'ai mise là en face de mon bureau de travail afin qu'elle me rappelle sans cesse la pensée de ce cher prince et m'invite à prier pour lui. Veuillez lui transmettre mes salutations et lui exprimer l'affection que mon cœur a conçue pour lui. » En disant ces mots, les yeux de Sa Sainteté exprimaient une prière et étaient baignés de larmes. Tant de bonté m'enhardit à exposer au Saint-Père la nécessité dans laquelle nous nous trouvions de bâtir une église convenable à Addis-Abéba. Jusqu'à ces dernières années, en butte à toutes sortes de persécutions, nous nous contentions de pauvres masures, de sortes de hangars pour célébrer les saints mystères, mais depuis que le Ras Tafari nous a accordé la liberté, il ne serait plus admissible que nous ne possédions pas une cathédrale digne de notre religion et de notre pays, tandis que les musulmans jouissent de magnifiques mosquées et que l'or ne manque pas aux autres religions pour élever des temples imposants. Alors le Saint-Père, vivement ému, répondit à mon

désir d'une bénédiction capable de m'ouvrir la charité des catholiques par ces mots vibrants d'affection paternelle : « Monseigneur, non seulement je vous bénis, mais je veux être votre premier bienfaiteur : je vous offre cent mille lires. Je désire même que vous disiez à ceux à qui vous tendrez la main que le Pape vous a aidé, mais qu'il prétend n'être pas votre seul bienfaiteur, qu'au contraire il tient à ce que beaucoup d'autres répondent à votre appel. Ajoutez enfin que je bénis tous ceux qui vous aideront et que je les bénis d'autant plus qu'ils vous aideront davantage. »

Ces paroles sont plus éloquentes que toutes celles que je pourrais ajouter en faveur de ma cause : elles m'ont donné confiance que mes démarches ne seraient pas infructueuses, car Dieu, par la main de son auguste représentant sur la terre, leur a accordé une si généreuse bénédiction.

Que mon dernier mot, Monseigneur le Recteur de l'Institut Catholique, soit pour vous remercier de tout ce que vous faites, ici et au loin, en faveur des Missions. C'est vers vos Comités des Amitiés françaises à l'étranger que nous aimons à diriger notre jeunesse studieuse d'Ethiopie. C'est à vous que je dois d'avoir pu parler de nos efforts devant ce sympathique auditoire. Je vous en suis infiniment reconnaissant et vous demande de me continuer toujours votre haute protection.

Mgr Baudrillart. — Monseigneur, c'est à nous de vous remercier et non pas à vous de nous remercier.

Vous nous avez parlé des choses auxquelles vous avez pris une si grande part. Vous en avez parlé en

vous effaçant complètement vous-même, comme si votre part n'avait pas été si considérable !

Vous pouvez être assuré, non seulement de notre reconnaissance pour tout ce que vous nous avez dit d'une façon si convaincante, mais aussi du concours que nous vous donnerons de toutes nos forces, du concours qu'apportera le Comité Catholique auquel vous avez bien voulu faire allusion, ce dont je vous remercie.

Tous ceux qui sont ici ont compris qu'ils sauront vous aider et qu'ils sauront aussi travailler pour que notre résistance contre les projets de loi d'une politique sectaire qui s'organise aujourd'hui ne soit pas une résistance seulement en paroles, mais une résistance qui saurait aller jusqu'aux actes. (*Applaudissements vifs et prolongés.*)

HUITIÈME CONFÉRENCE (1)

L'Apostolat par l'éducation au Japon

Qui a la jeunesse a l'avenir !

D'où l'importance toute spéciale des œuvres d'éducation dans les pays de Mission.

Or, il se trouve que le plus grand nombre des sociétés de missionnaires sont vouées plutôt à la prédication et à l'administration des paroisses et qu'on n'en rencontre peu qui soient vouées à l'enseignement.

D'autre part, celles-ci sont elles-mêmes, pour la plupart, des Congrégations de Frères réclamant le ministère des missionnaires déjà très absorbés par leur administration.

Aussi, le type des religieux Marianistes fondés par le Bon Père Chaminade, composés de prêtres et de laïques collaborant fraternellement dans leurs œu-

(1) Conférence donnée le 5 janvier 1925 par le T. R. P. Lebon, des Marianistes.

vres, semble particulièrement convenir pour les Missions, et c'est ce qui explique les demandes si nombreuses de concours qui affluent, mais sans pouvoir, hélas, être accueillies, faute de personnel.

En outre, le Père Chaminade, dont la cause de béatification se poursuit sous les auspices les plus heureux à Rome en ce moment, a été un véritable initiateur en matière d'éducation.

C'est lui qui, bien avant les initiatives des gouvernements, au début du XIXe siècle, a songé à l'organisation des écoles normales en France, et par suite, à ce titre aussi, ses enfants sont désignés pour être des éducateurs en pays de Mission.

Le Japon, plus que d'autres Missions, a besoin d'être atteint au point de vue apostolique par l'éducation, et il est inutile d'insister sur ce point : depuis un peu plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis qu'il est rentré en contact avec les civilisations occidentales, après être resté complètement isolé pendant plus de deux siècles et demi, en haine du catholicisme, le Japon, dis-je, s'est développé avec une rapidité extraordinaire. Il est arrivé à prendre rang parmi les grandes nations auxquelles le sort du monde est dévolu, et par suite il ne sera attiré vers le catholicisme que si ses enfants sont élevés par des mains catholiques.

La Congrégation des Missions-Etrangères, après le retour du Japon au contact avec les civilisations d'Europe, est venue la première évangéliser ce pays. Le Père Petitjean, qui devait être le premier évêque du Japon, fut choisi par Dieu pour reprendre contact avec les Chrétiens demeurés fidèles au catholicisme, sans prêtre, pendant plus de deux cent cin-

quante ans. Mais les Pères des Missions-Etrangères ne sont pas des professionnels de l'enseignement, et c'est la raison pour laquelle, s'appuyant sur leurs relations de bonne confraternité de Paris, où la Société de Marie dirigeait le Collège Stanislas, elles demandèrent le concours des Marianistes pour organiser l'enseignement des classes dirigeantes au Japon.

C'est en 1888, en janvier, qu'arrivèrent là-bas les cinq premiers Marianistes. Les débuts furent très durs. Et cependant, les nouveau venus avaient des avantages incontestables sur les autres missionnaires. C'était, notamment, leur costume. Lorsque le Père Chaminade, après la Révolution française, organisa la Société de Marie, il la destinait à pénétrer dans les milieux qu'aurait effarouché le costume monacal. Par suite, ces Religieux prirent le costume des bourgeois modestes de l'époque, la redingote et même le chapeau haut de forme qui, d'ailleurs, a disparu un peu partout, et même au Japon. Et là-bas, lorsqu'on vit arriver ces Messieurs en redingote, dont la coupe n'était peut-être pas à la dernière mode — mais à distance ces choses s'estompent — on eu l'mpression que ce ne devait pas être des bonzes chrétiens, comme les païens appellent volontiers les missionnaires, et une partie des difficultés que d'autres auraient rencontrées fut épargnée de ce chef aux Marianistes.

D'autre part, ils eurent une jolie initiative, ce fut le choix du vocable de leur premier établissement, le Collège de l'*Etoile du Matin*, désignation transparente pour les âmes catholiques qui devinent sous ce vocable qui évoque les litanies de la Très Sainte Vierge, Celle que les Marianistes considèrent comme

leur Mère et leur Reine. De plus, dans l'Empire du Soleil-Levant, l'*Etoile du Matin* avait une couleur locale.

Les Japonais trouvèrent que ces Messieurs avaient l'âme poétique et le sens japonais. Aussi, les fondations qui suivirent s'appelèrent à Nagasaki: « L'Ecole de la Mer », à Osaka : « L'Ecole de l'Etoile brillante ». Nous aurions même pu désigner, sous un vocable qui ne fut pas choisi, une fondation éphémère qui aurait mérité le nom d' « Etoile filante ».

Tandis qu'au Japon nous essayions de rallumer ces étoiles, en France certains ministres parlaient de les éteindre au ciel. Notre méthode est encore la meilleure.

Mais une question très grave devait se poser dès le début. Pour obtenir les deux privilèges du Nintei et du Ninka, qui étaient indispensables à l'épanouissement de nos collèges puisqu'ils valaient à nos élèves, l'un le sursis militaire leur permettant de terminer leurs études avant d'entrer à la caserne, l'autre la faculté de se présenter aux Universités d'Etat, nous devions nous soumettre à accepter intégralement les programmes officiels. Or, ces programmes comportent la neutralité absolue en matière religieuse. Sans doute, cette neutralité, en fait, était plutôt un avantage, car si, dans ces programmes, une note religieuse s'était rencontrée, elle n'aurait assurément pas été chrétienne, et la difficulté eût été plus grande. Mais cependant, nous étions obligés de renoncer à tout enseignement religieux direct, et il pouvait sembler au moins étrange que des missionnaires aient renoncé à leur patrie pour pratiquer l'enseignement neutre à l'étranger.

L'objection aurait valu si cette neutralité avait été envisagée dans les milieux gouvernementaux d'une manière malveillante ; mais, fort heureusement, il n'en était rien : on acceptait même que des cours facultatifs fussent organisés à l'école pour enseigner la religion à ceux qui en faisaient la demande, après les heures régulières des cours officiels. Et puis, il s'agissait de voir si l'on préférait avoir des établissements avec programme religieux intensifié, mais sans élèves, plutôt que des établissements où, derrière une neutralité de façade, on pourrait imprégner les âmes de nombreux jeunes gens d'une mentalité chrétienne, en attendant l'enseignement plus explicite qui ne pouvait, d'ailleurs, leur être fourni.

Les Marianistes demandèrent conseil aux Missionnaires, et ils furent d'avis qu'il fallait résolument accepter les privilèges officiels malgré les réserves que ceux-ci comportaient, et l'expérience a montré que la décision prise en cette circonstance était vraiment heureuse. En effet, nous avons pu obtenir des conversions dans ces conditions, relativement peu nombreuses, mais importantes par suite de la situation sociale des convertis. Et puis, nous avons réalisé un changement profond dans la mentalité générale de tous nos élèves, même de ceux qui ne sont pas devenus catéchumènes ou catholiques, mais qui ont cessé d'être hostiles à l'idée catholique, et c'est ainsi que la génération qui monte ne rencontrera pas pour sa conversion les difficultés, dont les premiers élèves ont été entourés, lorsque l'appel de la grâce se faisait entendre à eux. Et puis, si nous n'avons pas le nombre, nous pouvons dire très hardiment que nous avons la qualité. Je ne vous indiquerai que quelques

noms, mais bien caractéristiques. Il me semble, d'ailleurs, entendre encore la réflexion que me fit, en 1913, celui qui doit me succéder prochainement à cette place, le Père Lèbe, Lazariste. C'était à la Semaine Sociale de Versailles. A la suggestion d'un Prélat distingué de Rome, Mgr Vanneufville, je m'étais résigné à essayer de prendre contact avec lui, après avoir voulu tout d'abord éviter cette rencontre, car je ne devinais que trop qu'elle provoquerait une demande de fondation qu'il ne serait pas possible d'accueillir. De fait, dès que le Père Lèbe eut su qui j'étais, il me demanda avec instance d'accepter une fondation à Tientsin, et lorsque je lui eus montré l'impossibilité absolue de détacher même un petit nombre d'ouvriers apostoliques d'œuvres dans lesquelles ils étaient déjà trop peu nombreux, je lui fis remarquer comme conciliation que, du moins ils aboutissaient à des résultats bien plus considérables que les nôtres.

Il m'avait parlé de 25.000 baptêmes obtenus en une année, et je lui disais que nous atteignions à peine 100 baptêmes depuis l'ouverture du collège. Et alors, brusquement, il me dit : « Mais ces 100 là, pour les avoir, je donnerais mes 25.000, car c'est une élite, et une élite entraîne. » De fait, c'est une élite. C'est, par exemple, cet Amiral Yamamoto que l'on connaît un peu de tous côtés dans les milieux catholiques d'Europe où il a passé si souvent depuis quelque vingt ans. C'est l'Amiral Yamamoto, qui, après avoir été Attaché naval à Rome, puis membre de la délégation japonaise lors des travaux préparatoires au Traité de Paix, fut envoyé finalement à Rome, au nom de son Gouvernement pour traiter

avec le Saint-Siège de la question des Missionnaires qui évangélisaient les Iles Mariannes et Carolines, alors que ces archipels passaient de l'autorité allemande à celle de l'Empire du Soleil-Levant. Lorsqu'à la fin de cette mission, au cours de laquelle il avait préparé les voies à la venue du Délégué apostolique du Saint-Siège au Japon, le Saint-Père lui épingla sur la poitrine une décoration pontificale, Benoît XV ajouta : « Avez-vous, mon Commandant (car l'Amiral n'avait encore à ce moment que le grade de Commandant), avez-vous quelques demandes à me faire? — Oui, Saint-Père, répondit Lamienoto, j'ai deux choses à vous demander. (Et ces deux choses pourront surprendre ceux qui ne connaissent pas le tempérament foncièrement catholique de l'Amiral.) — C'est d'abord l'autorisation d'avoir une chapelle avec le Saint-Sacrement dans ma maison, et c'est ensuite la faveur d'indulgences accordées par Votre Sainteté pour tous ceux qui réciteront la prière que j'ai composée pour obtenir la conversion de mon pays. »

L'Amiral, à son retour au Japon, a été chargé de la mission de confiance d'accompagner le Prince Impérial dans sa visite dans les capitales de l'Europe, et, au retour, il fit une longue tournée de conférences au Japon, profitant de cette circonstance pour faire connaître dans les milieux, païens pour la plupart, devant lesquels il parlait, l'existence du catholicisme en Europe et ses principales manifestations.

Un autre de nos convertis est le Vicomte Motono, fils d'un ancien ambassadeur du Japon à Paris, qui eut la joie de baptiser sur son lit de mort son père, alors ministre des Affaires Etrangères de son pays,

et qui, lors des travaux du Congrès de la Paix, servait de secrétaire particulier au Prince Saionji, Président de la Délégation japonaise.

C'est encore M. Iwashaita qui, après avoir terminé brillamment ses études à l'*Etoile du Matin*, fut l'objet de la distinction réservée à l'étudiant le plus méritant de l'Université officielle, à la fin de ses années de séjour à l'Université. En 1914, il avait reçu de son Gouvernement une mission pour venir pendant trois ans étudier les philosophies occidentales, et l'on parlait déjà de lui comme d'un futur professeur de philosophie à l'Université Impériale. Il ne put venir, par suite de la guerre, mais celle-ci terminée, il fit renouveler sa mission, et arriva à Paris le jour même de la Consécration de la Basilique de Montmartre. Ce fut le premier spectacle que Paris lui offrit.

Après une année de séjour à Paris, il se rendit à Louvain, entra en relations avec le Cardinal Mercier, et enfin, envoya à son Gouvernement une lettre de démission, par laquelle il renonçait à terminer ses études pour prendre la soutane. Il vient d'être ordonné prêtre depuis quelques jours.

C'est encore M. Totsouoka, docteur en médecine, chargé, lui aussi, d'une mission pour venir, pendant trois ans, se perfectionner dans les facultés de médecine de Paris et d'Europe, et qui, à peine arrivé à Marseille, démissionne également pour suivre le même chemin. Le 29 juin dernier, il était prêtre, et actuellement, il est membre de la Commission d'Hygiène et de Médecine à l'Exposition des missions à Rome.

Je ne veux pas prolonger les énumérations. Il me

semble que de telles personnalités sont des valeurs et montrent l'importance de notre Œuvre.

Cependant, je crois utile de vous communiquer la statistique générale fournie par le Directeur de l'Ecole de l'*Etoile du Matin* au Délégué apostolique, à l'occasion du récent Concile de Tokio.

Nombre des élèves qui ont passé à l'école, de 1888 *à* 1924 :

a) Avant l'obtention du Ninka, de 1888 à 1905	168
b) Après l'obtention du Ninka, de 1901 à 1924:	
au secondaire	2.516
au primaire	1.312
Total	3.996
Nous pouvons dire	4.000
Diplômés au secondaire	1.158

Nombre total des catholiques qui ont passé à l'Ecole de 1888 *à* 1924	203
Nombre de diplômés catholiques	172
Nombre des élèves baptisés à l'Ecole	151
Nombre des élèves baptisés après leur sortie de l'Ecole	30
Nombre des catéchumènes	250
Position sociale des anciens élèves de l'Ecole,	
officiers d'armées de terre	35
officiers d'armées de mer	22
Licenciés des Universités	324

Un grand nombre de ces anciens élèves sont actuellement fonctionnaires au Ministère des Affaires-Etrangères, de l'Instruction Publique, dans la magistrature, etc...; d'autres sont professeurs dans les écoles supérieures officielles ou libres ; d'autres sont

employés dans des sociétés financières, commerciales ou industrielles.

Position sociale des élèves catholiques :

Prêtres	2
Séminaristes	14
dont 5 en Europe.	
Religieux	22
Professeurs	12
Médecins	5
Fonctionnaires	7
Officiers des armées de terre et de mer	5
dont un lieutenant-colonel, un contre-amiral et un lieutenant de vaisseau.	
Avocats	3
Artistes	7
Chefs, agents ou employés de grandes Compagnies de commerce ou d'industrie	54
Morts	12

Une difficulté particulière nous obligeait, d'autre part, à n'aller qu'avec prudence. C'est que, au Japon, les programmes officiels envisagent une langue vivante, indispensable, c'est l'anglais. Car, il ne faut pas se faire illusion : le français, en Extrême-Orient, n'est qu'un article de luxe. Or, nous avons réalisé là-bas ce tour de force remarquable d'obtenir qu'à côté de l'anglais que nous devions enseigner, tous nos élèves acceptent d'apprendre le français. Pour recevoir cette éducation franaise, que leurs maîtres ont fait justement estimer, ils ont accepté la surcharge considérable de leur programme, et c'est ainsi que nos 1.2000 élèves actuels de l'*Etoile du Matin,* appartenant à l'élite sociale de la capitale, savent assez de français pour que le Gouvernement ait établi une

équivalence de grades entre les diplômes décernés à la fin des études à l'*Etoile du Matin* et le baccalauréat français.

Nous avons aussi réalisé un résultat de premier ordre en attirant d'une façon inattendue et vraiment exceptionnelle les sympathies du Gouvernement et des classes dirigeantes du Japon. Jusqu'en 1903, les œuvres des Marianistes avaient pu se soutenir en dehors de tout secours demandé à la charité. Nous avions, à cette époque, nos grands collèges de France, et plus particulièrement le Collège Stanislas dont les ressources nous permettaient de venir en aide à nos Confrères du Japon. Mais, la tempête spoliatrice vint, à cette époque, nous dépouiller de toutes nos ressources de France, et les Œuvres du Japon se trouvèrent livrées à elles-mêmes. Fort heureusement, elles commençaient à avoir des racines dans le sol japonais. Mais l'extension, qui s'imposait rapide, réclamait des achats de terrains et des constructions que les ressources locales ne permettaient pas.

On prit alors une initiative extraordinaire. Le Président du Conseil des Ministres, Marquis Saionji accepta de lancer dans le grand public japonais, en compagnie d'un certain nombre de notabilités de premier plan, du monde politique, gouvernemental et du haut commerce, une souscription destinée à trouver les ressources nécessaires pour le développement de l'*Etoile du Matin*.

Le texte de cette souscription est caractéristique :

« De tout temps notre amitié pour la France, nous a portés à favoriser tout ce qui dans notre patrie pouvait contribuer à rapprocher nos deux pays. Depuis l'accord franco-japonais, cette amitié s'est en-

core affirmée davantage. Nous avons compris par ailleurs que, dans les circonstances actuelles, il était indispensable, pour un certain nombre du moins de nos compatriotes, d'apprendre votre belle langue française. Celle-ci est enseignée déjà au Japon dans plusieurs établissements tant publics que privés ; mais parmi ces derniers, l'Ecole de l'*Etoile du Matin* occupe un rang à part par le nombre toujours croissant de ses élèves, par la perfection de ses méthodes et par la supériorité de l'éducation qu'on y donne.

« Le Directeur et ses collaborateurs, il est vrai, sont des étrangers par rapport à nous ; et la religion qu'ils professent diffère de la nôtre. Malgré cela, quand le Directeur est venu solliciter notre appui et nous a demandé de lui aider à réunir les fonds nécessaires pour l'agrandissement de son école, nous n'avons pas hésité un instant à l'assister de nos deniers et à nous constituer en comité pour recueillir les 300.000 yen indispensables pour la réalisation de son projet.

« Les souscriptions individuelles ou collectives peuvent être adressées soit à l'ambassade du Japon à Paris, soit encore au directeur du Crédit Lyonnais avec mention : pour l'agrandissement du Collège « Etoile du Matin ».

Deux années plus tard environ, le 28 juin 1912, une réunion présidée par le Marquis Saionji, Président du Conseil des Ministres du Japon, clôturait les opérations de la souscription.

A cette réunion, le Marquis résuma dans un discours les travaux du comité depuis sa création, exposa sommairement les résultats obtenus, tels

qu'achat du terrain et ressources partielles trouvées pour les constructions ; il termina en exprimant le regret de n'avoir pu faire davantage. Le Baron Shibusawa parla ensuite. Notre but, dit-il, avait été de recueillir 300.000 yen ; le malheur des temps ne nous a point permis de réaliser cette somme, et nous le regrettons vivement.

Le yen valait à cette époque 2 fr. 57. La somme était d'importance. Elle fut offerte purement et simplement, sans aucune charge, à la direction de l'Ecole, qui put ainsi acquérir un terrain et commencer les travaux de construction des bâtiments destinés à l'Ecole primaire.

J'ajoute de suite que ce geste remarquable vient d'être réitéré dans des conditions plus admirables encore :

Vous avez présente à la pensée la catastrophe du 1er septembre 1923. Elle détruisit par l'incendie les bâtiments élevés sur le terrain de la souscription, tandis que ceux qui abritaient la section secondaire furent simplement endommagés par le tremblement de terre. Mais, tant à Tokio qu'à Yokohama, les pertes des Marianistes dépassaient six millions de francs. Pour relever ces ruines et reprendre la marche des Œuvres, un effort extraordinaire était indispensable. Il fut fait. Dès le 21 septembre, aux premiers jours qui suivirent la levée de l'état de siège, une réunion des professeurs, tant indigènes que religieux, décida que l'Ecole de l'*Etoile du Matin* rouvrirait ses portes dès le premier octobre. On avait à peine la moitié des anciens locaux, en mauvais état, mais on pensait que le nombre des élèves serait en proportion, car plus d'un million d'habitants avaient

dû évacuer la ville faute d'abris. Or, le premier octobre, à la surprise générale, plus de 900 élèves étaient là sur les 1.200 qui avaient quitté en juillet, et trois semaines après, il n'en manquait pas 50. D'où, nouvelle difficulté ; les élèves étaient là, mais non les locaux. On dut s'ingénier. Une organisation, qui a fonctionné pendant toute l'année, réserva les heures de la matinée pour les aînés de la famille, dont les cours se succédaient sans interruption ; l'après-midi était consacré aux plus jeunes, et enfin, comme la charité a toujours ses droits, ces locaux qui avaient servi deux fois dans la journée étaient encore, à partir de huit heures, mis à la disposition d'une Université japonaise sans abri.

Ce grand acte de foi et d'énergie a produit une profonde sensation. D'ailleurs, c'est de tous les côtés que les témoignages de sympathie et les aides matérielles s'affirmèrent. La charité catholique répondit à l'appel qui lui fut adressé largement. Le Gouvernement français fit aussi tout ce qu'on pouvait espérer de lui, au milieu de notre crise financière. Une mention spéciale est bien due à la souscription de la presse parisienne, qui voulut bien attribuer une part importante des ressources recueillies par elle au relèvement de notre Œuvre. L'Alliance française, elle aussi, vota sur ses ressources cependant assez restreintes une somme importante pour le relèvement de nos bibliothèques, mais ce qui mérite plus que tout l'admiration, c'est l'effort réalisé par une souscription japonaise. Un Comité composé de dix-sept membres seulement, mais combien représentatif, lança un appel au public japonais à la date du mois

de février 1924. Il est assez significatif pour mériter d'être cité intégralement :

« A nos lecteurs, salut ! Nous nous faisons un devoir de vous offrir nos condoléances les plus vives pour les sérieux dommages que vous avez subis, directement ou indirectement, lors du cataclysme du 1er septembre dernier. Néanmoins, nous, représentants des parents, des élèves, des anciens élèves et des amis de l'*Etoile du Matin*, nous nous permettons de vous dire que nous approuvons l'appel fait par l'Ecole pour obtenir les fonds dont elle a besoin. La plupart d'entre nous connaissent parfaitement *l'Etoile du Matin* et apprécient hautement l'éducation et l'instruction qu'elle donne à ses élèves. Nous croyons utile, cependant, de dire ici quelques mots à ce sujet :

« 1° *L'Ecole de l'Etoile du Matin* est une école franco-japonaise qui a été fondée, il y a trente-six ans, en 1888, par cinq professeurs Marianistes, venus de France. Actuellement, malgré le cataclysme, les élèves de cette école sont au nombre de 1.177, dont 625 à la Section secondaire et 552 à la Section primaire. Le français est obligatoire pour tous les élèves. L'anglais est enseigné comme langue secondaire à tous les élèves qui le désirent.

« 2° Le but principal de l'*Etoile du Matin* est de former des hommes honnêtes et loyaux, qui aient des idées saines et sérieuses. Elle s'efforce d'inculquer aux élèves le respect de l'autorité, le culte du devoir et l'amour de l'ordre, en ayant soin toutefois de leur donner, dans toutes les branches, un enseignement aussi progressif et aussi moderne que le permettent les circonstances.

« 3° Le nombre des diplômes de l'*Etoile du Matin* s'élève actuellement à plus de 1.000 et parmi eux on compte plusieurs centaines de gradués des Ecoles supérieures et des Universités de l'Empire qui rendent à leur pays de précieux services dans les divers postes officiels.

« 4° En 1907, M. le Marquis Saionji, alors Président du Conseil des Ministres, et beaucoup d'autres notabilités japonaises, personnages officiels ou simples citoyens appréciant hautement les services rendus par l'*Etoile du Matin* et voulant contribuer à son développement, ont ouvert en sa faveur une souscription qui a produit une somme de plus de 120.000 yen. Cette somme a été remise sans condition aux Autorités de l'Ecole qui ont acheté un nouveau terrain voisin de l'ancien, où ont été construits deux grands bâtiment pour la Section primaire.

« 5° Les dommages causés à l'*Etoile du Matin* par le cataclysme du 1er septembre dernier s'élèvent à environ 300.000 yen. Il faudra 250.000 yen pour reconstruire l'Ecole primaire qui a été complètement détruite par le feu, et 60.000 yen pour les réparations du secondaire éprouvé par les secousses sismiques.

« 6° Nous avons appris avec admiration que le Gouvernement français ainsi que le Gouvernement de l'Indo-Chine française, considérant *l'Etoile du Matin* comme une œuvre d'influence française de premier ordre, lui avaient alloué une contribution importante.

« 7° Nous savons aussi que plusieurs de nos compatriotes, surtout des parents d'élèves, ont déjà fait à l'*Etoile de Matin* des dons très appréciables. Avec les Autorités de l'Ecole, nous remercions vivement

les généreux bienfaiteurs. Mais nous avons le regret de dire que la somme nécessaire à l'*Etoile du Matin* est loin d'être atteinte.

« 8° Comme le dit le Directeur de l'Ecole dans sa lettre ci-incluse, les élèves du Primaire viennent étudier actuellement dans les salles de classe du lycée l'après-midi, et par conséquent, ceux du Lycée ne peuvent venir à l'Ecole que le matin. Il est inutile de faire remarquer que ce système ne peut continuer indéfiniment.

« 9° Il faut donc que nous, Japonais, nous intervenions pour mettre fin à cet état de choses le plus tôt possible, car l'œuvre d'enseignement et d'éducation qui se fait à l'*Etoile du Matin* est sérieusement entravée pour le moment, au grand détriment de nos enfants. L'exemple du Gouvernement français qui a envoyé immédiatement des secours doit stimuler notre zèle.

« Voilà, Messieurs, les raisons principales pour lesquelles, d'accord avec les Autorités de l'Ecole, nous pensons qu'il y a lieu de venir en aide immédiatement à l'Ecole de l'*Etoile du Matin*, afin qu'elle puisse rapidement réparer les dommages faits au Lycée et reconstruire les bâtiments de la Section primaire. A cause des circonstances qui sont particulièrement difficiles pour le moment, nous n'avons pas jugé à propos, comme on l'a fait en 1907, de demander à un grand nombre de notabilités de vouloir bien entrer dans le Comité de patronage.

« Nous espérons que vous approuverez avec nous les démarches faites par les Autorités de l'*Etoile du Matin*, et que vous répondrez favorablement à l'appel qui vous est adressé.

« Veuillez nous pardonner notre audace, et agréer nos salutations les plus cordiales et les plus respectueuses. » *Signatures par ordre alphabétique :..*

Docteur ANEZAKI MASAHARU, professeur de Philosophie à l'Université Impériale de Tokyo, père d'un ancien élève et d'un élève actuel.
Baron FURUICHI Koi, Président de la Société Franco-Japonaise de Tokyo.
Vicomte KANEKO KENTARO, Membre du Conseil privé de S. M. l'Empereur, père d'un ancien élève.
Docteur KOZAI YOSHIRO, Président de l'Université Impériale de Tokyo.
KUSHIDA MANZO, Directeur de la Banque Mitsubishi.
Baron MATSUI HEISHIRO, Ministre des Affaires Etrangères, père d'un élève actuel.
MITSUI TAKANAGRA, Chef de bureau de la Compagnie Mitsui, ancien élève.
Docteur MIURA KINNOSUKE, Professeur de Médecine à l'Université Impériale de Tokyo, père d'un élève actuel.
Amiral Baron SAITO MINORU, Gouverneur de Corée, père d'un ancien élève.
Vicomte SHIBUSAWA EIICHI, Directeur de la première banque du Japon.
SUZUKI KISABURO, Ministre de la Justice, père d'un élève actuel.
Amiral TAKASSHITA ISAMU, Préfet maritime de Kure, père d'un élève actuel.
Marquis TOGUGAVA YOSHICHIKA, Sénateur, père d'un élève actuel.
Général UGAKI ISSEI, Ministre la Guerre, père d'un élève actuel.
NAKATSUKI HEIJIRO, Sénateur, ancien Ministre des Finances, père d'un ancien élève.
Docteur YAMADA SABURO, Professeur de droit à l'Université Impériale de Tokyo, correspondant d'un élève actuel.
Contre-Amiral YAMAMOTO SHINJIRO, Ancien élève de l'*Etoile du Matin.*
La Société des Anciens Elèves de l'*Etoile du Matin.*

Le geste était remarquable. La réponse ne le fut pas moins.

Malgré la détresse financière générale, plus de 133.000 yen furent recueillis. Or, la valeur du yen a oscillé, durant ces derniers temps, entre huit et dix francs.

C'est ainsi que, grâce à ces concours, tant d'Europe que du Japon, et aussi, nous pouvons le dire, d'Amérique, on a pu, dès cette année, restaurer les bâtiments ébranlés de Tokyo et reconstruire les bâtiments incendiés, qui pourront, espère-t-on, être utilisés dès la rentrée du mois d'avril prochain. Il ne restera plus qu'à reconstruire le Collège de Yokohama, c'est-à-dire une dépense de deux à trois millions.

A côté de la grande œuvre de Tokyo dont il vient d'être à peu près uniquement question, les Marianistes en ont organisé quatre autres : Ce fut d'abord l'*Etoile de la Mer*, à Nagasaki, au sud du Japon, dans la région, où une chrétienté s'était maintenue malgré la persécution, et notre pensée, en faisant cette fondation, était de trouver dans ce milieu de confesseurs de la foi des recrues pour notre famille religieuse. Notre espoir n'a pas été déçu, puisqu'à l'heure actuelle, nous avons environ une cinquantaine de jeunes Religieux Marianistes japonais, sans parler de nos anciens élèves qui sont devenus Religieux dans d'autres Congrégations, prêtres séculiers, catéchistes ou maîtres d'école chrétiens.

Entre Nagasaki et Tokyo, la distance est grande. Une fondation fut faite pour servir comme de relais. Ce fut la grande école de commerce d'Osaka, qui compte actuellement environ huit cents élèves. Le milieu était différent : Osaka est la métropole commerciale;

A Yokohama, le Collège Saint-Joseph fut réservé aux enfants des colonies étrangères et aux Eurasiens, c'est-à-dire aux enfants nés de mariages entre japonais et étrangers. Sa création avait été rendue nécessaire par l'obtention des privilèges officiels accordés à l'*Etoile du Matin* de Tokyo, à la condition que cet établissement fût désormais affecté aux seuls Japonais.

Enfin, en 1910, sur le sol sanctifié jadis par les Grands Martyrs de la période héroïque, sur le sol où se conserva surtout la foi catholique pendant les siècles où le Japon n'avait plus de prêtres, nous avons organisé l'Ecole apostolique indigène d'Urakami, construite avec les aumônes recueillies dans le monde entier et entretenue également sur le budget de la charité. C'est là surtout que se sont formés et que continuent à se former nos collaborateurs indigènes.

En somme, la tentative qui pouvait paraître hardie d'accepter les programmes officiels et la neutralité apparente n'a pas été un obstacle à notre expansion. D'ailleurs, comme preuve manifeste de la large bienveillance du Gouvernement, il faut signaler les postes de confiance attribués par le Gouvernement à des Marianistes :

Le premier titulaire de la chaire de littérature française à l'Univers de Tokyo a été, il y aura bientôt trente ans, le Père Heck, Chevalier de la Légion d'honneur, actuellement professeur honoraire, et Directeur de l'*Etoile du Matin*.

Son successeur, le professeur actuel, est également Marianiste.

Des Marianistes enseignent le français à l'Ecole des

Nobles, au Lycée Supérieur, et l'un d'eux, depuis près de vingt-cinq ans, est professeur de français à l'Ecole Militaire. J'ai été heureux, il y a quelques années, lorsque, pour la première fois il revint en France, de le présenter dans les milieux officiels de la capitale et d'obtenir que l'on rougît le ruban violet trop modeste qui, jusqu'alors, ornait sa boutonnière. La confiance et l'affection de ses anciens élèves est touchante. Lorsqu'on eut appris qu'il allait venir à Paris, le colonel Shibusaia, attaché militaire du Japon, prit l'initiative d'une manifestation de gratitude et de sympathie. Un déjeuner de la reconnaissance fut offert à M. Vernier à l'Hôtel Lutetia et groupa au delà de vingt de ses anciens élèves de l'Ecole Militaire ou de l'*Etoile de Matin*. Deux d'entre eux étaient venus exprès de Metz pour prendre part à la réunion.

Si nos Confrères étaient plus nombreux, d'autres postes analogues et d'importance significative seraient occupés par eux. On a dû écarter des demandes cependant bien intéressantes. D'ailleurs, la mentalité générale est profondément modifiée. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a quelques années, lorsque pour la première fois un complot a été ourdi contre la personne de l'Empereur, ce fut une stupeur. Au Japon l'Empereur est une divinité, et le fait qu'on avait songé à s'en prendre à lui amenait une constatation douloureuse. Le Ministre de l'Intérieur voulut essayer de concentrer les efforts des Ministres de toutes les religions pour opérer une réaction contre le mouvement socialiste. Dans ce but, par une initiative qui étonna beaucoup, et surtout dans les milieux bouddhistes, il convoqua des représentants de

toutes les religions au Ministère, mais craignant à bon droit que des discussions fâcheuses se produisissent si ses instructions étaient suivies d'un échange de vues, il employa une méthode fort diplomatique. Après qu'il eut exposé ce qu'il demandait à tous ses auditeurs, la porte d'une salle voisine s'ouvrit et un lunch était servi. C'était une manière élégante de fermer toutes les bouches. Mais alors, se produisit un fait caractéristique : le Ministre, s'adressant à ses auditeurs, leur dit que ne les connaissant pas individuellement il les invitait à se grouper à leur convenance, ajoutant simplement : « Vous ne serez pas surpris que je place à ma droite la personnalité que voici, car c'est le fils de ma sœur. » Or, c'était l'unique prêtre japonais indigène.

Qu'un ministre osât afficher comme son neveu un prêtre catholique dénotait un changement étrange dans ce Japon où, cinquante ans auparavant, les persécutions sévissaient contre les Japonais coupables du crime de Christianisme.

Avant de terminer cet exposé des résultats obtenus et des méthodes employées par mes confrères du Japon, il est encore un point sur lequel je voudrais attirer l'attention :

Pendant longtemps, le mouvement de conversion fut très lent. Il a commencé surtout à s'accentuer après une initiative d'ordre plus surnaturel.

Mes confrères m'avaient demandé d'être leur interprète en Europe pour solliciter une croisade de prières et de sacrifices. Notamment dans la jeunesse scolaire, et de fait, cette croisade fut réalisée sous une forme intéressante. On eut même la surprise de voir s'établir des relations épistolaires fort inatten-

dues entre petits catéchumènes japonais et collégiens d'Europe qui prenaient au sérieux leur rôle de parrains spirituels. Et c'est à partir de ce moment que le mouvement qui orientait les âmes vers le catholicisme s'affirma avec une intensité croissante.

Ce mouvement ne doit pas se ralentir, et je demande à tous ceux qui m'entendent d'en être les propagateurs, car les conversions des Japonais supposent des difficultés considérables. Il faut que ces jeunes gens passent par-dessus cette impression pénible qui les pousse à croire qu'en devenant catholique, ils cessent d'être aussi complètement japonais que par le passé, et ils ont aussi à lutter contre leur affection familiale, car ils devront renoncer à beaucoup de manifestations superstitieuses qui cependant sont à la base même de la vie de famille au Japon.

Enfin, il faut bien aborder un autre point pénible et douloureux :

Il y a cinquante ans, le Japon n'était évangélisé que par des Français ; seuls, les Pères des Missions Etrangères en avaient l'administration, mais hélas, les missionnaires sont trop peu nombreux, et à Rome, où l'on a, à juste titre le souci des âmes, où l'on sent l'importance de la conversion du Japon, après avoir fait inutilement appel aux Congrégations françaises, la Propagande a dû se résigner à demander d'autres secours. Actuellement, à côté des missionnaires de langue française, on en rencontre d'origine espagnole, canadienne et allemande.

Au dernier Concile qui s'est tenu il y a quelques semaines, la France a encore été la langue usuelle. On peut se demander s'il en sera de même à un futur concile car déjà, actuellement, c'est à peine si les

missionnaires français dépassent en nombre les missionnaires étrangers.

En faisant ainsi une part aux Missionnaires d'autres langues, le Saint-Siège a répondu à un appel que faisait entendre l'Amiral Yamomoto en 1919 au cours d'une conférence donnée aux publicistes chrétiens. Voici, notamment, un passage significatif de cette conférence :

« A propos de l'espérance que j'ai de voir le Japon se convertir, disait l'Auteur, j'ai posé une seule condition : c'est que les conversions s'opèrent assez vite. Permettez-moi, ajouta-t-il de vous dire les motifs sur lesquels se base mon opinion. Je vous ai expliqué comment la science religieuse et morale surtout par des philosophes matérialistes allemands est en baisse. Si le Japon ne se convertissait pas à temps, je ne sais vraiment pas ce qu'il en arriverait. Plus on est en contact avec les protestants, plus il est difficile de se convertir, et, le ravage protestant, comme il va vite chez nous. Il est très difficile, je dirai même à peu près impossible pour ceux qui n'ont jamais mis les pieds au Japon, de se rendre exactement compte de l'influence énorme que le Japon exerce sur l'Extrême-Orient. Surtout depuis le commencement de cette guerre mondiale, l'étendue du succès que le Japon a obtenu en fait de développement de son influence, soit matérielle soit morale est quelque chose d'énorme.

A Tokyo, il y a toujours plusieurs milliers d'habitants chinois, le nombre des jeunes Indiens, Philippinois et autres Extrême-Orientaux qui y étudient est également très grand.

Si donc le Japon ne se convertissait pas rapide-

ment, non seulement cela serait funeste aux Japonais, mais encore à tout l'Extrême-Orient.

Avez-vous jamais calculé, Messieurs, le nombre considérable de païens qui se trouve en Extrême-Orient? C'est le coin du monde où il y en a le plus, ils sont un milliard environ.

Dans ces conditions, n'est-il pas nécessaire et urgent de convertir le Japon?

Je ne nie pas qu'on offense le bon Dieu un peu partout et que la gravité des péchés est proportionnée à la connaissance qu'on en a. A cause de cela, les fautes commises par les nations qui connaissent le vrai Dieu sont plus coupables que celles des nations païennes. Néanmoins, dans les pays catholiques, à côté des péchés, il y a des prières, des sacrifices, qui sont une réparation et une compensation à la Majesté divine.

Par exemple, chez vous, en France, que d'hommes sont en prière dès le matin et s'unissent intimement à Jésus dans la communion quotidienne. L'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement dans l'église du Sacré-Cœur à Montmartre n'est-elle pas une supplication incessante?

Ames de missionnaires, de prêtres, de religieux, que de saintes âmes dans le monde offrent constamment des sacrifices au Dieu des Miséricordes pour apaiser sa justice.

Mais hélas, dans les pays païens, il n'y a rien de semblable : aucun acte surnaturel ne contre-balance les crimes.

N'ai-je pas raison de craindre que le Japon ne se convertisse jamais s'il ne se convertit pas dans quelques années ! »

Comme conclusion à cet exposé, je vous demanderai donc de travailler à multiplier les prières, les sacrifices, à aider sous toutes les formes les missionnaires qui se dévouent là-bas afin d'obtenir du divin Soleil de justice de vouloir enfin illuminer un Empire qui semble si bien lui appartenir, afin que mieux encore il mérite son nom gracieux d'Empire du Soleil Levant.

NEUVIÈME CONFÉRENCE (1)

Les étudiants chinois à l'étranger

Le but de cette rapide esquisse n'est pas de presenter tous les documents qui pourraient se ranger sous ce titre — ceci fera quelque jour l'objet d'une étude spéciale — mais seulement de dessiner les grandes lignes d'un mouvement qui aura peut-être une importance décisive sur l'histoire des Missions de Chine — et de tirer quelques conclusions pratiques. Le sujet comporte en effet des conclusions pratiques au premier chef, et c'est à nous exhorter à agir, à agir de suite et comment, que vont tout droit ces lignes. Celui qui les écrit se sent l'avocat d'une cause beaucoup plus que l'historien d'une question.

Evitant donc toute espèce de préface, disons de suite que depuis un quart de siècle les étudiants chinois vont beaucoup à l'étranger. Nous n'avons pas le chiffre total de cette émigration ; nous pouvons

(1) Conférence donnée par le R. P. Lebbe, Lazariste, le 12 janvier 1925.

pourtant donner celui de 1922 : il n'est qu'approximatif, le service des statistiques de Chine, tant dans les Consulats qu'à la Métropole, laissant encore beaucoup à désirer. Tel quel, il nous permet de nous faire une idée assez exacte du mouvement :

En 1922, il y avait donc environ :

Au Japon : de 600 à 1.000 étudiants (le boycottage du Japon s'étendant aux études à faire en ce pays, le chiffre des étudiants en a suivi les courbes, et a considérablement varié dans le courant de cette seule année).

Aux Etats-Unis : 4.000, surtout à Wisconsin, Chicago, San Francisco, New-York, Pittsburg, etc.

En Angleterre : 500 (Londres, Leeds, Edimburg, Birmingham...).

En France : 1.200 (Paris, Lyon, Lille, Marseille...).

En Belgique : 200 (Louvain, Bruxelles, Liége, Gand, Charleroi, Verviers).

En Allemagne : 400 (Berlin, Leipsig, Hanover, Gôttingen, Dresde...).

En Russie : 500 (Moscou).

En Hollande : 100 (Amsterdam, La Haye, Delft).

Les autres pays de l'Europe, jusqu'à la Suède et Norvège, ont chacun quelques étudiants aussi, mais ils n'y sont nulle part en nombre.

Ces chiffres ont subi de grandes variations en ces vingt-cinq années, suivant les vagues d'opinion, les courants de sympathie, qui portaient cette jeunesse tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre point du globe. Les intellectuels chinois ont donné à ces exodes d'étudiants tant qu'aux mouvements d'idées qui en ont été la conséquence, le nom de « marées ». Il y eut donc la marée américaine, la marée du Japon, la

marée d'Occident — et enfin la marée française, qui devenait bientôt franco-belge.

Marée américaine. — Dès le lendemain de la guerre des Boxeurs, l'Amérique sembla deviner que la vieille Chine était morte à jamais, et qu'un nouvel état de choses allait petit à petit s'instaurer sur l'immense continent, dont il serait intéressant d'être le maître. Faisant geste de renoncer à l'indemnité que la Chine lui offrait, elle la convertit en fonds pour une école préparatoire Universitaire, et en bourses à accorder aux étudiants les plus méritants qui en sortiraient pour terminer leurs études en Amérique. Les résultats ne se firent pas attendre : dix ans plus tard, ces mêmes étudiants déclenchaient une révolution qui aboutissait à la République « comme en Amérique », donnaient aux Etats-Unis une popularité que jamais autre pays n'atteignit en Chine, présentaient la Nation américaine comme le modèle idéal à imiter sur tous les terrains, et se faisaient les prosélytes du protestantisme qu'elle leur avait enseigné.

Marée Japonaise. — Vers la même époque, le Japon appela aussi à lui la jeunesse chinoise : sa proximité, les affinités de race, l'exemple d'européanisation rapide et couronnée de succès, sa récente victoire sur la Russie, enfin les conditions de vie particulièrement favorables, autant de motifs qui appuyaient son appel. Ajoutons que les bourses gouvernementales s'adressaient de préférence aux étudiants chinois du Japon, ce qui en augmenta considérablement le nombre.

De retour chez eux, ces jeunes gens y portèrent

un esprit progressiste mais moins entiché de républicanisme, et y formèrent de plus un parti politique si japanophile, qu'il fut bientôt regardé comme l'aide du Japon dans ses desseins impérialistes sur la Chine, et devint par là profondément impopulaire. Dans la suite la lutte entre les deux partis chinois formés par ces deux jeunesses sera aussi vive qu'elle l'est entre le Japon et l'Amérique.

Au point de vue religieux ces étudiants rapportèrent le matérialisme athée, quelques-uns aussi le néo-bouddhisme, à peu près dans la proportion où ces deux mentalités partagent les intellectuels au Japon même.

Marée d'Occident. — Commencée un peu plus tard, puis se continuant parallèlement avec les précédentes, il y eut la marée vers les pays d'Europe : Angleterre, Allemagne, France. Elle rapporta à la Chine ce que les Universités d'Etat de ces pays enseignent : le matérialisme athée — teinté de sympathie pour le protestantisme en Angleterre ; — agrémenté de thèses Kantiennes ou de Marxisme en Allemagne ; — exaspéré de sectarisme en France... hélas ! C'est de France aussi que vint l'apostolat socialiste. Tandis que l'un des principaux élèves de Sorbonne revenait radical anticlérical (nous aurons à en reparler), — un autre sortait du Lycée de Montargis décidé à créer le mouvement socialiste en Chine, et pour y arriver plus sûrement, fondait la Compagnie pour l'exploitation du Soja qui s'installa dans la banlieue de Paris : elle avait pour but principal, derrière une façade d'entreprise industrielle, de former des ouvriers chinois aux doctrines socia-

listes qu'ils seraient plus tard chargés de répandre chez eux.

De retour en Chine, ces Messieurs trouvèrent les meilleures places occupées soit par les anciens étudiants du Japon, qu'ils considéraient comme réactionnaires, soit par les protestants ou protestantisés revenus d'Amérique, qui représentaient à leurs yeux l'obscurantisme religieux... et la lutte commença.

La valeur réelle, la position sociale élevée des meilleurs étudiants de France, les porta bientôt eux aussi à des postes importants, et en particulier au ministère de l'Instruction publique — puis à la Direction de la première Université de Chine, celle de Pékin. De là ils menèrent savamment campagne — par la formation d'un corps de professeurs, par la presse, par la propagande directe d'homme à homme, — tant et si bien que quelques années plus tard, les étudiants des hautes écoles, malgré les attaches que bon nombre d'entre eux conservaient avec le protestantisme, où la Y. M. C. A. se trouvaient foncièrement changés, émancipés, et n'attendaient plus que l'occasion de le faire voir.

Le 4 mai 1919, qui a fait date et depuis se célèbre tous les ans, fut le grand jour de leur première descente dans la rue — véritable émeute de protestation contre la signature du Traité de Versailles, qui donne droit aux exigences — d'ailleurs parfaitement exorbitantes du Japon. De Pékin le mouvement se communiqua comme une traînée de poudre aux étudiants de toute la Chine, et le succès dont il fut couronné les encourageant, ces derniers portèrent bientôt leur ingérence sur toutes les questions politiques en suspens; firent un peu partout la grève des études,

parcourant villes et campagnes pour y prêcher une sorte de croisade d'opinion « pour le Salut de la Patrie en danger ». Inutile de dire que le gouvernement ne tarda pas à se ressaisir : la répression fut parfois violente, surtout contre la propagande d'idées subversives qui se mêla très tôt à ce mouvement de patriotisme.

Tout en conservant le sentiment très vif de la puissance du mouvement de la « marée » d'idées qu'ils représentaient, nos jeunes gens se sentirent malgré tout les moins forts. Décidés à ne pas capituler, — désaffectionnés de leurs écoles qu'ils considéraient désormais comme en retard sur le siècle, tant au point de vue des idées que de l'instruction qui s'y donne, — remplis d'un désir enfiévré de fournir à leur pays des armes économiques qui le rendissent capable de boycotter le Japon, — ils cherchaient une solution immédiate. Le chef plus ou moins caché de tout leur mouvement, le fameux Directeur de l'Université de Pékin, celui qui partage avec M. Aulard la présidence de la Fédération Franco-chinoise d'études, vint la leur donner : « Il fallait aller en France, et y aller très nombreux : seule la France leur offrait, avec une liberté qu'ils n'auraient jamais en Chine, une éducation vraiment rationnelle et scientifique, car résolument dépouillée de toute idée religieuse. C'est là aussi qu'on leur dirait de quelle révolution sociale la Chine a besoin pour se régénérer — là qu'on les y formerait. » (*Discours de Ts'ai Yuan P'ei à Chao-Hing en été* 1919.)

A côté de M. Ts'ai Yuan P'ei, le Directeur de l'Université, un autre, l'ancien élève de Montargis, Li Che Tseng (neveu du célèbre Li Hong Tchang !), qui, lui,

partage avec M. Moutet (député communiste de Lyon, ancien avocat de M. Caillaux, membre influent de la Ligue des Droits de l'Homme..., etc.), la sous-présidence de la Fédération Franco-chinoise d'études, dressa un vaste plan d'études par le Travail manuel qui permit aux étudiants de se libérer de tout patronage, de toute aide financière tant du gouvernement que de la famille, — et l'exode vers la France commença.

On espérait en amener 20.000, et le Gouvernement français qui voyait avec raison en ces jeunes gens de futurs agents d'influence, leur donnait sur ses paquebots des facilités extraordinaires de passage. Cependant le chiffre ne dépassa jamais 2.000...

C'est que dès la seconde année, la situation financière de ces jeunes gens, d'aventurée qu'elle était au début, était devenue critique. Le fameux plan, qui était aussi dans leur idée tout un programme, un commencement de réalisation de l'idéal socialiste : « Aux études par le travail manuel », avait misérablement échoué. Ils avaient cru pouvoir se passer de l'aide de leurs parents, des bourses gouvernementales ; et voici qu'une dure expérience de la vie d'usine, jointe au krach de la B. I. C. qui engloutit les économies d'un bon nombre, et enfin la vague de chômage de 1921, les forçaient à déchanter.

En cette heure de détresse, leurs regards se tournèrent avec angoisse vers la famille, vers le gouvernement même, si combattu jusque-là par beaucoup... Mais depuis quelques mois la guerre civile avait repris de plus belle en Chine, un peu partout, et par une malencontreuse coïncidence, surtout dans les Provinces d'où venait le plus grand nombre d'étu-

diants ! Leurs parents appartenant généralement à la meilleure bourgeoisie, beaucoup même à l'aristocratie mandarinale, étaient les premiers à souffrir, tant à cause de leurs richesses que de leur situation politique ou sociale, des bandes de pillards armés qui ravageaient villes et campagnes ; les caisses des Provinces et des sous-préfectures étaient vidées par la guerre... Bref, ni famille, ni Gouvernement ne pouvaient plus répondre à leur appel !

Rappelons ici que la plupart de ces jeunes gens étaient partis de Chine dans un mouvement de révolte : tous dans un élan de zèle patriotique. En aucun cas ils ne pouvaient se résoudre désormais à retourner chez eux comme ils en étaient venus : ils s'étaient juré de ne rentrer que bien équipés pour la rénovation du Pays, voire pour la Révolution sociale... Acculés à l'impasse, ils se laissèrent facilement entraîner par les plus violents et les plus logiques d'entre eux : c'était le moment d'exercer cette « action directe » à laquelle on les entraînait depuis plus d'un an. Il y eut donc l'émeute du Square du Bon Marché, à Paris, où la police dut protéger le Secrétaire de l'ambassade chinoise, dont ils exigeaient, séance tenante, la promesse responsable de secours gouvernementaux, au nom du « droit de chaque citoyen à la vie et aux études ». Il y eut des meetings où le revolver parlait plus haut que les orateurs — et enfin la tentative d'assassinat de l'Ambassadeur lui-même... Tout ceci se termina par le rapatriement de cent des plus fortes têtes, et l'arrêt des expéditions d'étudiants en France.

Malgré tout il continue d'en arriver. Il en arrivera encore. Si ce n'est plus en aussi grand nombre (aux

commencements du mouvement certains paquebots des Messageries Maritimes en amenaient trois ou quatre cents) c'est encore par groupes de plusieurs dizaines. Récemment des journaux annonçaient le débarquement à Marseille de quatre-vingts étudiants cantonnais. Or pour tous ceux qui s'adressent à l'instruction laïque ou d'Etat, on peut dire sans exagération que c'est l'empoisonnement moral et surtout intellectuel qui les guette. Jusqu'ici on a bien peu d'exemple d'études faites dans ces conditions par un jeune Chinois qui ne l'aient conduit à l'athéisme militant et le plus souvent à l'anarchie ou au bolchevisme...

*
* *

Des faits rappelés au commencement de cet exposé, il semble que l'on peut conclure que les étudiants chinois à l'étranger sont une force — que toujours à leur retour ils ont cherché et réussi à donner une orientation à la politique et à l'éducation de leurs compatriotes. — De chaque marée sont sortis en nombre considérable des « dirigeants » (1), et ces dirigeants ont agi sur le reste du pays dans le sens vers lequel le milieu traversé, l'éducation reçue, la mentalité dominante de telle nation d'Europe ou d'Amérique les avait d'abord « dirigés » eux-mêmes. Puisque donc, jusqu'ici tous les mouvements d'idées et d'opinions déclenchés par la jeunesse intellectuelle en Chine, quelles que soient d'ailleurs leurs divergen-

(1) D'aucuns préfèrent arrêter leurs regards sur le nombre des « ratés »... On pourrait aussi bien conclure du nombre des médiocrités et des déclassés fournis par nos hautes écoles à leur absence d'influence sur l'avenir du Pays.

ces, se sont toujours rencontrés dans une opposition de plus en plus systématisée contre le catholicisme, force nous est de conclure que de toutes les idées-forces qui agissent sur la société d'Europe ou d'Amérique, l'idée catholique est la seule qui ait été sans influence sur eux.

Ici sans doute se dévoile sous un jour cruel le scandale de l'enseignement officiel de tant de nations baptisées. On aura beau chercher à cet état de choses les excuses que l'on pourra : il reste que l'enseignement officiel d'un pays sera toujours censé représenter, les idées de l'immense majorité, sinon de la totalité de ses habitants, à l'étranger qui vient précisément y chercher l'expression synthétique et comme dogmatisée d'une civilisation spéciale, — et si cet enseignement est athée il en conclura que le pays, au moins son élite influente et pensante, a cessé de croire en Dieu. Pour remédier à une impression aussi néfaste, les protestants d'Amérique avaient su attirer les étudiants chinois dans leurs écoles confessionnelles. Hélas ! jusqu'à ces tout derniers temps les catholiques n'avaient rien fait. D'Amérique les Chinois sont revenus persuadés que le catholicisme y est pratiquement inexistant, en tout cas dépourvu de toute influence sociale, de toute vie intellectuelle. D'Europe ils sont revenus disant à tout venant que le catholicisme y avait, aux siècles lointains de l'obscurantisme, joui longtemps d'une influence néfaste, mais que la renaissance de la littérature et des arts, le sursaut de colère de la Révolution française, et surtout la venue au monde de la Science au XIXe siècle, l'avaient définitivement rayé du nombre des choses vivantes. Le Président de la Fédération Fran-

co-Chinoise d'études, Ts'ai Yuan P'ei, dont nous avons déjà parlé, écrivait il y a quelques années, dans une revue d'étudiants de Pékin (je cite de mémoire) : « Le voyageur non averti pourra être frappé du nombre des églises qui subsistent en France : ce ne sont pourtant là que des vestiges d'un passé depuis longtemps aboli — des monuments d'un art ancien, que le souci de l'esthétique sauve de la pioche du démolisseur. Nous conservons ainsi en Chine les robes artistement brodées, les chapeaux ornés de boutons de corail et de plumes de paon des mandarins d'ancien régime : qui donc penserait jamais à s'en revêtir de nouveau ! »

Les catholiques de France ou d'Amérique sursauteront d'étonnement autant que d'indignation en entendant prononcer de pareils jugements. Ils seront stupéfaits d'apprendre que la vitalité de l'Eglise Catholique de leur pays ait pu être méconnue à ce point par des jeunes gens qui y ont fait six ou sept ans d'études... Et cependant la très grande majorité de ceux-ci sont parfaitement sincères. Et c'est pourquoi il y a autre chose et mieux à faire que s'étonner et s'indigner — et ce quelque chose est besogne urgente.

Grâce à Dieu on s'en est enfin rendu compte, et cette besogne est en bonne voie.

*
* *

En janvier 1920, à la suite d'une visite des Missions de Chine pour laquelle l'avait délégué le Saint-Siège, Mgr de Guébriant, Vicaire apostolique de Canton (depuis Supérieur de la Société des Missions-

Etrangères), fut amené à conclure entre autres choses, que le mouvement d'idées des sphères intellectuelles était déjà un obstacle à l'évangélisation, et menaçait de compromettre le bel avenir entrevu pour l'Eglise en ces régions. Il entreprit d'éclairer l'opinion des catholiques d'Europe et particulièrement de France sur le péril qu'il y avait à se désintéresser des étudiants chinois à l'étranger, et à laisser nos ennemis faire leur éducation contre nous. Il y a là comme un front d'Occident de la grande guerre de conquête de la Chine au Christ, et ainsi que le disait récemment un éminent Père Jésuite, c'est sur ce front que ce décidera la victoire.

Le peu d'attention portée jusqu'à ces dernières années par les catholiques à un problème de cette importance ne laisse pas d'étonner. Puisque par leurs aumônes, ils s'efforcent généreusement de fonder en Chine Eglises et écoles, comment peuvent-ils, impassibles, laisser faire sauter dans quelques années ces écoles et ces églises? — Et que dire de tant de prêtres et de bons chrétiens, dont l'âme brûle du zèle de la conversion des païens — que, seules, des circonstances indépendantes de leur volonté ont éloignés de l'apostolat « ad gentes », — et qui ne songent pas à évangéliser ceux que le bon Dieu, répondant à leurs désirs intimes, envoie maintenant tout près d'eux ! Ces pauvres païens que peut-être autrefois vos rêves allaient chercher sur des côtes lointaines, les voici qui viennent eux-mêmes vous chercher ! Ne se pose-t-il pas là un véritable cas de conscience pour nos vieilles chrétientés, et n'est-ce pas là un moment solennel de l'histoire du Monde?

Il faut insister sur ce point.

Toutes les nations païennes, parce que païennes, ont été en quelques siècles dépassées par les nations baptisées : elles finissent par le reconnaître; — et les voici qui envoient les meilleurs, les plus ardents et les mieux préparés de leurs enfants en pèlerinage vers leurs vainqueurs d'hier. Il s'agit pour elles de trouver par tous les moyens le secret de la grandeur des peuples d'Occident, la formule qui a donné à la race blanche une telle prééminence dans le monde... Or les catholiques savent, eux, que seuls ils possèdent ce secret : que dans la mesure où la vérité catholique ne viendra pas à informer les autres connaissances que peuvent livrer nos écoles, cette science se tournera en poison et aggravera les maux dont souffrent les peuples païens.

Les catholiques savent de plus que, bien ou mal informés, ces élèves seront demain les maîtres de l'opinion, de l'instruction, souvent même du gouvernement de leur pays... Et les catholiques se taieraient ! Ils laisseraient faire « les autres », ceux dont les principes, ou l'absence de principes a déjà compromis le salut et le bien-être des peuples hier encore chrétiens ! Parmi les péchés d'omission qu'une société peut commettre, il en est peu de plus grave, de plus chargé de redoutables responsabilités que celui-là.

Car Dieu semble bien nous avoir lui-même confié cette tâche d'éducation de l'élite païenne. Les siècles ont passé sans que l'Occident chrétien ait pu fournir en ressources et en hommes les forces suffisantes à l'Evangélisation de la Chine immense, et des circonstances en partie indépendantes de la bonne volonté des missionnaires, ne leur ont pas permis

d'atteindre la classe dirigeante de plus en plus éloignée de nous. Or, tandis que le travail de conversion des humbles se poursuit là-bas avec un succès grandissant, la Providence conduit leurs chefs futurs dans un milieu où, si nous le voulons, ils pourront voir et entendre des choses capables de leur faire estimer la religion qu'ils avaient jusqu'ici méprisée. Les gros obstacles, parfois presque insurmontables, qui s'opposent encore en Chine à leur conversion, auront disparu. Et ainsi l'Europe chrétienne pourra, si elle le veut, former l'élite intellectuelle catholique chinoise qui aujourd'hui plus que jamais, est absolument nécessaire au progrès de l'évangélisation du pays.

Veut-on avoir un exemple, un seul, de cette nécessité?

Depuis ces dernières années, les écoles se sont multipliées, avec une rapidité croissante : avec les écoles s'est multiplié le nombre de ceux qui lisent, et ils lisent tous beaucoup : ils veulent lire du neuf, du moderne, car les vieux livres classiques ne leur suffisent plus. Qui écrira pour ces millions, ces dizaines de millions de lecteurs? Jusqu'ici, seuls les ennemis de l'Eglise, les protestants un peu, les athées, les socialistes, les bolchevistes beaucoup. Les étudiants revenus de l'étranger ont déjà traduit tout ce que les littératures européennes ont produit de plus pernicieux : « le Capital » de Marx a eu les honneurs de près de dix traductions, avec des tirages fantastiques; on rencontre peu d'étudiants qui n'aient lu le « Contrat social » ou son apologie... Contre cette invasion de traductions de tout genre (sauf le bon genre) qu'avons-nous à opposer? Rien, je le répète; et c'est

grande misère d'entendre des jeunes gens instruits à qui l'on déconseille les lectures dangereuses en matière scientifique ou sociale, demander vainement par quoi les remplacer...

Nous avons cependant, en langue française, allemande, anglaise, une littérature suffisamment riche pour satisfaire tous les goûts et nourrir ces jeunes intelligences. Oui, mais elle n'a jamais été traduite. Ceux qui grâce au zèle des catholiques d'Europe, auront appris ici à connaître et aimer les chefs-d'œuvre chrétiens, les communiqueront naturellement à leurs compatriotes, comme leurs camarades ont communiqué la littérature de l'erreur et du mal, la seule qui jusqu'ici était présentée à leur admiration.

Ces raisons d'agir, et d'autres encore furent données aux catholiques zélés de France et de Belgique ; et l'étonnement ressenti partout, et l'adhésion enthousiaste à ce nouvel apostolat, prouvent assez que seule l'ignorance de ce problème était cause du retard qu'on avait mis à la résoudre. De magnifiques efforts s'empressèrent à réparer le temps perdu : l'œuvre demandait des ressources considérables et ne s'appuyait dans ses débuts que sur un pauvre missionnaire qui ne possédait rien, naturellement. Dieu soit béni, et bénis soient aussi tant de prêtres, de supérieurs d'établissements scolaires catholiques, tant de généreux laïques, qui répondirent au delà de toute espérance à l'appel qui leur fut fait. Pourtant faut-il le dire, si cette misérable question financière n'était pas venue sans cesse entraver les développements rêvés, la victoire serait, à l'heure actuelle, presque complète, Elle n'est encore que partielle

quoique les résultats méritent d'être marqués. De ces étudiants qui étaient pratiquement tous anticatholiques, il y a seulement trois ans, 165 ont déjà reçu le baptême : une trentaine s'y préparent (catéchumènes), et environ 300, sans être convertis à la Foi, le sont au moins à l'estime de la religion.

C'est en Belgique que l'œuvre, encouragée par la bénédiction et la haute approbation du Cardinal Mercier, a rencontré les sympathies les plus nombreuses et les plus effectives. C'est aussi en Belgique que les résultats sont jusqu'ici le plus remarquables : le chiffre des étudiants catholiques se monte à plus de cent. Ils sont beaucoup plus nombreux que leurs camarades païens dans toutes les villes universitaires. Ceux-ci n'ont pour eux que l'Université du Travail (nom pompeux de l'Ecole professionnelle socialiste) de Charleroi. Partout ailleurs ils ne forment à côté de leurs camarades catholiques qu'une infime minorité. D'ailleurs si les étudiants chinois de l'Université du Travail dépassent la cinquantaine, ceux de l'Ecole d'Arts et Métiers des Aumôniers du Travail à Virton sont déjà seize dont plusieurs ont quitté l'école socialiste de Charleroi pour se joindre à nous. Autre consolation : Parmi les nouveaux convertis, trois ont voulu se consacrer totalement à Dieu et étudient actuellement le latin pour se préparer à devenir un jour missionnaires.

Les lignes qui précèdent sont le résumé d'une campagne de quatre ans, résumé trop rapide pour donner l'idée de tout ce que ces premiers résultats renferment de merveilleux espoirs pour l'avenir. Sans doute l'avenir est à Dieu. Mais avec le secours

de sa grâce, ces vaillants néophytes ont la persuasion intime qu'ils le préparent en ce moment. C'est à toute occasion dans leurs réunions de vacances, qu'ont les entend déclarer : « Les étudiants chinois ont déclenché en Chine la « marée » protestante, et puis la marée de l'athéisme et du socialisme ; à nous maintenant de créer la « marée » catholique. » Avec quelle joie et quelle ardeur, quelle véritable impatience, ils attendent le moment du retour qui sera celui de cette pacifique offensive du bien dans leur patrie bien-aimée !

Il y a quelques mois, l'un de ces jeunes gens recevait le baptême dans un de nos instituts catholiques. Il avait été autrefois considéré par les étudiants païens comme un des chefs de l'opposition au catholicisme. Des efforts inouïs avaient été tentés pour le détourner de la nouvelle direction que prenaient ses idées, et ces efforts n'avaient abouti qu'à entraîner avec lui plus d'un de ses anciens compagnons d'anticléricalisme. Ce jour-là, la joie débordait de son âme, éclatait dans ses yeux mouillés de larmes, tandis qu'il recevait dans une chambre du collège, après la cérémonie du baptême, quatre de ses amis, convertis comme lui, qui avaient tenu à y assister. Ils se regardèrent un moment en silence, et soudain se mirent à rire. Un missionnaire présent leur en demande la raison : « Père, répond l'un d'eux, nous pensons à la déconvenue du diable ; il y a deux ans nous étions tous les cinq réunis dans une chambre d'hôtel du cinquième, et nous concertions ensemble nos plans d'avenir pour la destruction définitive des Missions catholiques à notre retour. Et nous revoici, réunis de nouveau à cinq, pour la première fois peut-

être depuis deux ans : seul le sujet de conversation est changé : nous venons arrêter les lignes de l'offensive catholique en Chine ! Qui de nous cinq eût jamais pu prévoir cela ! »

Personne... si ce n'est peut-être celui qui écrit ces lignes, et qui malgré les plus sombles pronostics de tant de défaitistes (il y en a pour toutes les guerres), — malgré les difficultés réelles d'une pareille transformation (je conviens qu'elle tient du miracle) — a toujours conservé une confiance inébranlable dans les vertus de cette belle jeunesse, à laquelle il ne manque pour se donner au Christ et à l'Eglise que de les connaître.

Chrétiens qui lisez ces lignes, si vraiment vous *voulez* la conquête de ce grand peuple à l'Eglise, aidez de toutes vos forces l'Œuvre qui *veut* lui donner tout de suite son élite. Les ennemis ne manquent pas sans doute qu'il nous reste à vaincre ; mais Dieu aidant et la générosité des catholiques de France... on les aura !

DIXIÈME CONFÉRENCE (1)

Ce que j'ai vu en Afrique Occidentale française

On ne connaît bien, dit-on, que les pays que l'on a vus. Que cela soit, on ne s'étonnera pas qu'un ecclésiastique, chargé d'œuvres d'apostolat lointain, ait tenu à visiter les Missions.

La *Propagation de la Foi*, la grande œuvre nourricière des ouvriers apostoliques, serait toute matérielle, si elle ne se proposait comme but que la subsistance des Missionnaires. Son devoir est de sustenter l'homme tout entier, corps et âme. Au corps, le pain quotidien ; à l'âme du missionnaire, elle voudra apporter, à l'occasion par la venue d'un de ses représentants, le réconfort d'une effective sympathie, et des encouragements partis du cœur.

Il y a plus. Nos missionnaires se sont quelque peu

(1) Conférence donnée le 19 janvier 1925 par Mgr Descamps, Directeur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

émus du départ de la *Propagation de la Foi*, de « douce France » où elle avait pris naissance et avait grandi, au cours d'un siècle. De Rome, (se demandaient-ils,) nous aidera-t-on, comme de Paris ou de Lyon? Il fallait les rassurer. Sans avoir à leur apprendre que des intérêts entre les mains du Pape sont des intérêts entre les mains de Dieu, on pouvait leur montrer, chiffres en main, que le rattachement de l'œuvre au Saint-Siège avait créé, entre les peuples catholiques, une rivalité de charité, et que les recettes s'étaient accrues d'autant.

Telles sont les raisons de ce voyage. Le récit qui va suivre est sans prétention ; il est fait de notes et d'extraits de lettres : notes jetées, au jour le jour, sur un carnet de route, souvent sous la dépression de ce climat d'Afrique qui fait tomber la plume des mains ; lettres écrites à des amis prêtres ou à des parents. Ces pages n'étaient pas destinées à être livrées au public. Leur auteur s'est laissé dire que leur lecture ne serait pas sans intérêt pour cet auditoire d'élite. Puisse-t-elle, en vous mettant en face de la « vie vécue » des Missionnaires, vous intéresser davantage à l'héroïque labeur que représentent les pionniers de la foi et vous les faire saluer comme des Christs Rédempteurs !

I. — *De Bordeaux à Dakar.*

Le mercredi 3 octobre 1923, dans le port de Bordeaux, le vapeur *Asie* de la Compagnie des Chargeurs Réunis, est sous pression, pour faire route directement sur Dakar, au Sénégal, puis, par escales, sur Matadi, au Congo Belge. A huit heures du soir, tous

les passagers sont à bord, attendant le départ. A dix heures et demie, trois coups stridents de la sirène : Le bateau s'éloigne lentement de son appontement et gagne le large du fleuve. La nuit est sombre ; à peine distingue-t-on le long des quais les navires amarrés, sauf ceux qui, probablement en partance comme le nôtre, jettent au loin le feu de leurs mille lampes. De plusieurs, des cris, des souhaits de bon voyage. Sur le paquebot *Asie*, les passagers s'échelonnent, debout sur toute la longueur des ponts-promenoirs. Deux jeunes lieutenants d'infanterie coloniale, peut-être à leur premier voyage, s'usent à crier leurs adieux à des camarades sur le quai. Des capitaines plus âgés semblent regretter ce tapage, tout en excusant l'exubérance de la jeunesse.

Il est près de minuit; le bateau est toujours brillamment éclairé quand je regagne ma cabine. Une dernière élévation du cœur vers Dieu avant de se disposer au repos. Bien étroites, ces couchettes du bord! Le sommeil est contrarié par un rugissement sonore, faisant croire à quelque animal enfermé dans une cabine proche ; il ne s'agissait pourtant que d'un Monsieur qui toussait, mais d'une façon tout exotique.

Jeudi 4 octobre, nous sommes encore dans l'estuaire de la Gironde. Ayant remarqué déjà que le bateau est arrêté dès trois heures du matin, nous avons à neuf heures et demie l'explication de cet arrêt, par l'arrivée en canot à pétrole d'un pilote attendu pour nous conduire à travers les bancs de sable du canal. Nous repartons. Vers midi seulement nous entrons dans l'Atlantique ; le temps devient dur, les lames sont hautes et longues. Les passagers

s'éclipsent vers les cabines. De temps à autre, les coups de mer déferlent sur le navire; des figures inquiètes interrogent les matelots : « Allons-nous avoir une tempête? — Non, seulement un peu de grosse mer, et cela ne durera pas. »

A la salle à manger, le maître d'hôtel avait à nous assigner nos places; sur la présentation de nos feuilles d'embarquement, il nous inscrivait à une table. Le maître d'hôtel est un personnage. Je crus devoir lui faire remarquer qu'étant prêtre, on me trouverait tout dévoué si l'on avait besoin de mon ministère. « Alors, Monseigneur, me dit-il, je vais vous mettre avec des gens comme il faut. » A midi, quelle ne fut pas ma surprise, en descendant pour le déjeuner, de voir le grand maître de la salle à manger venir à moi et me dire très cérémonieusement : « M. le Commissaire m'a dit de vous inscrire à sa table. » C'était une politesse que l'on voulait faire au prêtre; refuser eût été indélicat.

Vu le mauvais temps, sur cent cinquante passagers de première classe, quarante étaient présents. A la table du Commissaire, nous étions deux seulement avec lui. Encore mon compagnon, un médecin colonial, nous quitta-t-il après quelques minutes.

L'après-midi fut maussade : très peu de passagers sur les ponts ou au salon. Vers sept heures, la mer était plus dure encore, le dîner compta dix convives seulement.

Le 5 octobre au réveil, la mer est plus calme. Des figures apparaissent, non encore vues. La composition des passagers est facile à établir. Des fonctionnaires coloniaux de tous grades ; ils sont la majorité. le plus important est un gouverneur de colonies ; une

cabine de luxe lui est réservée : son nom se lit visiblement à sa porte, et sa femme s'est vu souhaiter la bienvenue par une profusion de fleurs. Des officiers, tous en tenue kaki, avec le képi noir des artilleurs de la métropole. Comme les fonctionnaires, ils rejoignent leurs postes. Plusieurs sont mariés et ont avec eux leurs enfants. Le type de ces officiers se distingue des autres par une allure plus martiale. Des commerçants, des ingénieurs, des chefs d'entreprises. Tout ce monde fusionne gentiment ; la plupart se connaissent. Plusieurs voyagent avec leur petite bonne négresse ou mulâtre; le spectacle n'est pas banal de ces fillettes qui, au lieu de s'asseoir sur un banc, sont couchées ou accroupies aux pieds de leurs maîtresses.

En plus des cent cinquante passagers de première classe, il y a quatre-vingts passagers de seconde, soixante de troisième. L'équipage comprend deux cents hommes environ.

Vers quatre heures de l'après-midi, un incident. Nous avions toujours à bord le pilote qui nous avait fait sortir de la Gironde et franchir la barre de l'Atlantique. Le gros temps avait empêché qu'aucune barque vînt le chercher en mer. Lorsque le *Massillia*, venant de Buénos-Ayres et gagnant Bordeaux, est en vue, notre Commandant demande par T. S. F. si le navire peut prendre à bord le pilote attardé. C'est convenu; alors est descendue du pont supérieur une des embarcations de sauvetage, tout armée de ses douze rameurs. Il n'en faut pas plus pour nous faire passer une heure agréable, à suivre des yeux la barque d'éloignant jusqu'au vapeur, arrêté pour recueillir le pilote.

Au salon, discussion entre un officier et le garçon de salles de lecture, qui avait voulu en expulser des enfants bruyants.

Un Alsacien de Mulhouse raconte comment il s'est installé il y a dix ans à la Côte d'Ivoire, et s'y est fait une situation honorable, d'abord comme ouvrier, puis comme surveillant dans une mine d'or. Un mécanicien de la marine de guerre fait le récit de ses voyages à travers le monde ; il donne l'idée d'un homme qui sait beaucoup, pour avoir beaucoup vu. Un administrateur du Dahomey, bien que protestant de religion, se déclare un grand ami et admirateur des Missionnaires catholiques ; il cite les services que les fonctionnaires sont journellement amenés à solliciter de ces apôtres, beaucoup plus faits à toutes les particularités du pays.

Le 6 octobre, une dame est venue s'ajouter à notre table ; c'est la femme d'un Commandant d'artillerie. Vraie femme de soldat, elle nous intéresse par le récit de plusieurs traversées pénibles ; en 1921 notamment, du fait de grèves des inscrits maritimes, puis des chauffeurs et du personnel, elle mit quatre-vingts jours pour arriver à Matadi, après une véritable révolte à bord ; les garçons n'ayant plus voulu servir ou faire les chambres, les dames s'étaient organisées pour les remplacer au mieux.

Comme la chose était racontée à l'Administrateur du Dahomey, celui-ci nous narra un voyage plus pénible encore, en 1917, quand la guerre sous-marine était poussée avec le plus de fureur. Son navire fut torpillé et coulé en l'espace de vingt minutes, lui laissant juste le temps de pousser sa femme dans un canot et de se précipiter lui-même dans la mer,

afin de ne pas être englouti avec le bateau. Il put trouver à monter sur un flotteur ; ainsi fut-il sauvé, tandis que furent noyés cinq cents passagers environ.

Dimanche 7 octobre. Nous sommes au quatrième jour de traversée; les ressources distractives du bateau commencent à s'épuiser. Par-ci par-là, on entend dire : « C'est long, c'est long. » Un paquebot a beau être une ville flottante ; c'est une très petite ville, et qui offre peu de ressources ; la monotonie est surtout sensible pour ceux qui voyagent seuls : fort quelconques sont les propos à échanger avec des gens de rencontre. Heureux ceux qui peuvent profiter de leur isolement pour recueillir leurs pensées et se réfugier dans la prière.

8 octobre. Sur la mer, à peine un léger moutonnement ; cependant les lames de fond, qui soulèvent le bateau, nous feraient croire au mauvais temps ; par moment, le déplacement est tel que l'on a peine à garder l'équilibre. Au salon, tout à l'heure, des personnes roulaient d'un bord à l'autre avec leur fauteuil.

« Ne découvre-t-on pas encore les Canaries? » C'est la question du jour. A l'horizon, aucune terre visible. Un voyageur qui y a fait escale rapporte qu'elles sont occupées par de pauvres gens vivant au bord de l'eau, et par des Allemands et des Espagnols qui y possèdent de très jolies villas. On s'y procure, à très bon compte, des denrées de choix, des vins. du tabac, des dentelles.

9 octobre. Les Canaries ! Nous les avons saluées ce matin, au réveil : une suite de sept à huit îles, séparées comme par un canal. Sous un ciel voilé, elles apparaissent comme des masses rocheuses. De

l'île de Ténériffe émerge un pic de 3.500 mètres, longtemps visible après que nous avons repris haute mer.

Le tropique est proche ; aussi la chaleur se fait lourde, et déjà sur les têtes plusieurs casques coloniaux ont fait leur apparition. Ceux qui inaugurent le plus volontiers cette coiffure, ce sont les enfants, qui prennent plaisir à s'enfoncer jusqu'au cou les casques de leurs parents.

Les conversations roulent toujours sur les mêmes sujets. Le Gouvernement ayant pour principe de déplacer les fonctionnaires d'une colonie à l'autre tous les deux ans, après le congé réglementaire, chacun se demande : « Où irons-nous? Où serons-nous envoyés? » Beaucoup préfèrent la brousse, et, par là, ils entendent les pays nouveaux. Ils n'aiment pas le travail de bureau ni les longs rapports à rédiger ; certains déclarent que, si le nouveau poste ne leur convient pas, ils démissionneront pour rentrer en France. D'autres parlent de l'entreprise à laquelle ils sont attachés ; ce ne sont pas les moins intéressants, car ils ont beaucoup à faire avec les Noirs, parfois à se défendre contre les animaux féroces, et ils ne tarissent pas en histoires invraisemblables ou palpitantes. En général, tous sont contents des installations qui leur sont assurées par le Gouvernement ou par les Compagnies qui les emploient. Evidemment, dans ces pays de primitivité et de climat meurtrier, un certain confort s'impose en faveur d'agents dont on attend un rendement.

Le 10 octobre, longue conversation avec M. H..., fils du Président d'une importante Société Cotonnière du Soudan, avec laquelle les Filateurs du Nord

ont beaucoup affaire. De sa part, détails techniques sur l'organisation et le développement progressif de ses cultures de coton. Une question le préoccupe, qui est déjà en partie réalisée : assurer la main-d'œuvre indigène en fixant les familles dans la région de l'exploitation ; pour y arriver, il réclame le concours des Missionnaires : « Qu'il y ait entente entre eux et nous, et nous sommes assurés des résultats. Le Missionnaire civilisera les indigènes, les groupera, les attachera à la terre, les encouragera au travail. Nous, de notre côté, nous lui garantirons les secours matériels dont il a besoin ; nous construirons église, écoles, dispensaires; en un mot, tout local répondant à nos vues morales en vue de la permanence de l'entreprise. Nous voulons créer un centre de civilisation et de commerce ; les aides en collaborateurs ne nous feront pas défaut. Déjà sont engagés cinq ingénieurs-agronomes, qui se forment en France pour le travail attendu d'eux. S'il le faut, nous ferons appel à d'autres jeunes Français qui seraient comme les seconds des ingénieurs, et trouveraient chez nous des situations lucratives. Nous avons un plan bien arrêté, qui ne laisse rien à l'imprévu. »

Un concert se prépare à bord, où toute une petite fête doit avoir lieu dans la soirée, pour la caisse des Œuvres de mer. Le Docteur M... fait de son mieux pour obtenir des concours et amuser son monde ; malheureusement, les éléments musicaux et autres sont plutôt rares, ou bien ceux qui ont des talents ne veulent pas les produire en public... Une affiche aux dessins humoristiques est apposée à l'entrée du salon, avec les noms des personnes qui se sont engagés pour un numéro.

La soirée venue, la fête fut un succès. Morceaux de piano, chants, déclamation ; on avait fait appel même à l'humour et aux goûts musicaux de quelques nègres employés sur le bateau. Le concert eut lieu sur le pont supérieur, décoré de tentures et de drapeaux, pour la circonstance. Des fauteuils avaient été disposés en avant pour le Gouverneur, les femmes des organisateurs et des principaux fonctionnaires. Grande fut ma surprise quand le Commissaire vint me chercher sur un banc en arrière, où j'avais pris place avec un ami, et force me fut d'aller occuper un des fauteuils du premier rang. Le Gouverneur, à qui ma présence sur le bateau avait été signalée, me fit d'aimables reproches de n'avoir pas pris contact plus tôt avec lui et sa femme.

Pour commencer la soirée, on mit aux enchères six aquarelles dues au pinceau d'un passager, et ce fut le Gouverneur qui se chargea avec autant de bonne grâce que de verve, de faire monter les enchères; ainsi les peintures produisirent environ 1.500 francs.

La séance prit fin vers onze heures ; il y eut ensuite buffet froid et champagne pour les organisateurs et les artistes. Peu répondirent à cette invitation tardive ; en fait, le Commandant du bord m'ayant prié d'accompagner le Gouverneur, nous eûmes ensemble une conversation prolongée jusqu'à une heure du matin. De quoi fut-il question? Forcément des Missions et des Missionnaires (de ceux de sa colonie s'entend). Et quel réconfort ce fut, pour le Directeur de la Propagation de la Foi, de recueillir, sur les lèvres de ce haut fonctionnaire, un hommage émouvant rendu à l'action civilisatrice des

apôtres de l'Evangile, pionniers ardents et inlassables de la religion sans doute, mais tout également de l'idée française.

Cette dernière soirée avait été brûlante. Néanmoins, comment expliquer que tous ces coloniaux, dont une partie en Afrique équatoriale, tirent ainsi la langue et s'affalent? Ils prétendent que la chaleur est venue trop rapidement et leur semble plus lourde sur le bateau que dans leurs logements coloniaux protégés par des galeries.

II. — *A la Mission de Dakar.*

Le 11 octobre, à quatre heures du matin, le paquebot *Asie*, après s'être plusieurs fois annoncé par la sirène, s'arrêtait dans le port de Dakar. Dans l'obscurité profonde encore, une ligne de feux seule est visible le long des quais. Dieu soit béni ! Nous allons toucher terre après un heureux voyage.

Il n'était pas sept heures quand j'entends prononcer mon nom dans le couloir intérieur ; c'est la voix du garçon des salles de bain : « Mgr Descamps? C'est ici, mon Père, cabine 18. » Le visiteur, tout de blanc vêtu et casqué de même, se présente : « Le Père Lecocq, Curé de la Cathédrale de Dakar. Je vous exprime les regrets de Mgr Le Hensec qui, retenu par une crise de bile, n'a pu venir à votre rencontre. Monseigneur vous attend chez lui, et compte bien que vous serez son hôte tout le temps de votre séjour. » Inutile de dire combien je remerciai. Déjà, le domestique noir de la Mission, emportant sur la tête ma cantine de tôle, nous précède

vers la *Ford* qui nous attend au pied de la passerelle d'embarquement.

La première impression qu'offre Dakar est celle d'une ville en travail, destinée à une extension toujours plus grande, et où s'affirme avec puissance le magnifique effort français. Cette agglomération neuve, poussée il y a peu d'années parmi les sables du Cap Vert, puis progressivement développée et perfectionnée, n'est pas, à première vue, pour frapper le visiteur par un caractère nettement africain. Vue de la mer, Dakar décrit une ligne courbe et basse de toits rouges, bordant la vague tout illuminée de soleil, et se prolongeant dans le flot d'un bleu de saphir par une jetée, des môles, des bassins, des quais, des docks, tous ouvrages qu'offre un port moderne. Partant du front de mer, les rues remontent vers l'intérieur ; des maisons d'aspect déjà vieillot rappellent nos maisons de France ; d'autres, plus modernes, sont du type de l'habitation coloniale avec galeries. Des boulevards, largement ouverts, plantés d'arbres au feuillage exotique, réunissent les superbes bâtiments d'Administration, les lieux de divertissements, les magasins sélects. En haut de la ville, au bord de la falaise et parmi la verdure, le Palais du Gouvernement général étale sa masse imposante en face de Gorée, la toute petite île de Gorée qui fut le berceau de notre puissance africaine.

Un peu partout, des Noirs travaillent aux constructions avec l'incurable lenteur de leur race ; de larges pantalons de toile, leurs tricots, leurs blouses, et d'informes chapeaux mous, les métamorphosent en ouvriers européens ; le Père observe que ces Noirs-là ne sont plus que des demi-Noirs, le contact journa-

lier avec les Français les ayant déjà civilisés, au moins quant au vêtement et à une certaine discipline de vie. La population indigène n'habite en ville qu'en petit nombre, et dans un quartier distinct ; elle se tapit au bout de Dakar, derrière des palissades de branchages, aux environs du camp des tirailleurs. Néanmoins on rencontre en ville de grands nègres dégingandés, le crâne rasé sous une calotte de velours rouge ou de cotonnade blanche, le corps flottant dans leurs amples boubous qui viennent battre de maigres mollets. Des femmes passent aussi, toutes drapées d'étoffes aux couleurs voyantes, leur visage d'un noir d'encre encadré de petites tresses huileuses. Beaucoup d'entre elles portent à califourchon sur leurs reins, un nourrisson retenu par le pagne qui les enveloppe tous deux. Ces gens montrent une allure douce, paisible et un peu timide. Ils semblent comme écrasés par cette puissance que les Blancs ont apportée ici, faisant surgir une ville opulente et un port de guerre là où s'élevaient, il n'y a pas si longtemps encore, quelques misérables cabanes de pêcheurs lébous.

Nous arrivons à la Mission. Située au centre même de la ville, la résidence des Pères du Saint-Esprit se compose de deux bâtiments parallèles, séparés par une cour verdoyante, qu'entoure la traditionnelle galerie protégeant contre le soleil et donnant accès dans les salles communes.

Mgr Le Heusec, Vicaire apostolique de la Sénégambie, est là, dans ses appartements du premier. La fièvre le mine; n'était sa volonté de réagir, elle l'annihilerait.

Avec respect et non sans émotion, je saluai, en sa

personne, le successeur de cet évêque admirablement apostolique, Mgr Jalabert, disparu, le 13 janvier 1920, avec dix-sept de ses frères en religion, dans le naufrage de l'*Afrique*... Aussitôt Mgr Le Hunsec évoque les phases du douloureux sinistre; des larmes perlent dans ses yeux; et, comme pour dignifier l'hommage que son cœur veut rendre aux victimes du devoir, sur ses lèvres revient l'adieu suprême que leur adressa leur Supérieur Général, S. G. Mgr Le Roy : « Missionnaires jusqu'à leur dernière heure, ils sont restés fidèles à leur vocation. Ils sont morts en se rendant à leur travail et dans l'exercice de leurs fonctions. Ils ont fait vaillamment le sacrifice de leur vie; et, ensemble, leurs âmes purifiées ont pu se présenter avec confiance au Souverain Juge. »

Après que j'eus célébré la Sainte Messe dans son Oratoire privé, Monseigneur me réserva la faveur d'une présentation à dix-huit des vingt-six Pères de son Vicariat, réunis pour la retraite annuelle. A voir ces visages barbus, jaunis par l'usure, ces yeux illuminés par l'amour des âmes, mais au regard révélateur d'un étiolement physique, on a l'impression de se trouver en face d'hommes au-dessus de leurs semblables, par la sublimité de l'idéal. Surtout, quelle n'est pas leur vertu, quand ils missionnent parmi les races les plus attardées de l'humanité? Les années comptent double à ce labeur, et sous le climat meurtrier d'Afrique. Ainsi, n'est-ce pas être deux fois missionnaires que de l'être en Sénégambie?

14 octobre. Troisième jour déjà à Dakar. Les relations avec les Pères sont des plus cordiales. Il est indéniable que la visite du Directeur de la *Propagation de la Foi* a fait plaisir, beaucoup de plaisir aux

Missionnaires, et aux Religieuses qui travaillent avec eux ; cette joie de ma démarche ne cesse de s'exprimer. Hier, au déjeuner après la clôture de la Retraite des Pères, Monseigneur la traduisit dans un toast vraiment affectueux, en son nom et au nom de sa Communauté. A peine lui avais-je répondu que ma venue en Afrique était une *conséquence* (conséquence très appréciée par moi) de ma charge, il laissa la parole au Doyen d'âge des quatre prêtres noirs présents ; et ce fut dans un français élégant et en termes chaleureux, que le vénérable abbé Sébastien Dione remercia des secours apportés par l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre, au recrutement et à la formation du Clergé indigène.

Chaque jour, ce sont des sorties en ville avec Monseigneur ou avec les Pères. Une de nos premières visites fut pour M. Carde, l'éminent Gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française. Tout formalisme officiel laissé de côté, M. le Gouverneur fit de suite allusion à la recommandation très pressante qu'il avait reçue de M. le Ministre des Colonies, et qu'il s'était empressé de transmettre à tous les Gouverneurs ses subordonnés, de façon que la randonnée du visiteur à travers leurs colonies s'effectue dans les meilleures conditions. Nous vîmes aussi le Chef de cabinet et le Directeur.

Un mot de l'église, maintenant. Sans amertume, Mgr le Hunsec l'appelle un hangar ; de fait, bien pauvre est l'église de la Mission, ne répondant certes, ni au développement de la ville, ni à l'importance de la communauté chrétienne. Mais, patience ! bientôt sera posée la première pierre d'un nouvel édifice qui, sous le nom de *Souvenir Africain*, dotera

Dakar d'une Cathédrale, en perpétuant la mémoire de tous les fils de France, Blancs ou Noirs, l'ayant servie jusque dans la mort.

Telle quelle, la paroisse est vraiment un centre de vie religieuse : les offices y sont célébrés avec solennité ; les chants, exécutés par une maîtrise à deux chœurs, de garçons et de filles, dépassent en perfection les chants de beaucoup de nos églises : non seulement aucune hésitation, ni dans les motets liturgiques, ni dans les cantiques en français ; mais une interprétation nette, clairement énoncée, et d'accent si pur qu'on en souhaiterait de semblable à certains compatriotes de la Métropole. Parfaite est la tenue des enfants de chœur ; à première vue, il sont drôlets avec leur tête crépue, leurs mains noires et leurs pieds nus émergeant de la soutane rouge. Ces petits ont l'honneur d'assister le prêtre à l'autel : pensée qui suffit à leur faire prendre une attitude dont ils ne se départissent plus, quoi qu'il advienne autour d'eux ou dans l'assistance. La veille, un chien s'étant égaré, pendant le salut, jusqu'à l'entrée du sanctuaire, aboyant, pas une tête ne se détourna, et, sur les surplis blancs, les petites mains restèrent jointes.

L'enfant qui me sert la Messe est vraiment intéressant. Jamais enfant de chœur ne fut plus édifiant par sa façon de répondre. A la Communion, il est comme dans une extase ; par exemple, qu'il ouvre ses grosses lèvres et qu'apparaisse sa langue d'un rose vague, on a comme une hésitation à déposer la sainte Hostie sur une chose si laide. Notre-Seigneur, Lui, ne s'arrête pas à la laideur des corps ; « bienheureux les cœurs purs » a-t-il dit; et peut-être est-il plus à l'aise dans le cœur du petit nègre, que dans

certains des nôtres. Je me suis laissé dire que cet enfant est un futur prêtre.

Les sorties des Offices, — surtout celles du dimanche, — sont typiques. Hommes, femmes, jeunes garçons, filles, forment des groupes, un peu comme dans nos villages ; et l'on échange des nouvelles. Inutile de dire que, pour venir à l'église, on revêt ce que l'on a de plus beau. Le nègre étant particulièrement coquet, amateur de nuances vives, le rose, le blanc, le jaune, quels costumes ne voit-on pas ! Les femmes se distinguent par les couleurs voyantes des écharpes dont elles s'enveloppent. Les coiffures ne le cèdent en rien aux toilettes ; c'est une bigarrure dont les parterres de fleurs aux tons les plus hétéroclites ne donnent pas une idée ; mais tout ce monde est content, et leur goût des couleurs ne fait de mal à personne.

Les Pères sortant de la sacristie sont immédiatement joints par les uns ou les autres ; on sent qu'ils sont aimés par ces pauvres Noirs. Ce matin, plusieurs fois des hommes et des femmes, cachant de l'argent dans les plis de leurs vêtements, sont venus demander des Messes aux Pères, ou leur remettre des offrandes.

Dans la cour de la Mission, même spectacle que sur la place ; seulement, en plus, on y voit de nombreux Européens, désireux de s'entretenir, eux aussi, avec les Pères.

Une visite aux établissements des Religieuses s'imposait. La maison des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres date de l'origine de la Mission. Les enfants étant réunis dans la grande salle, garçons et filles interprétèrent un motet de Palestrina.

Naturellement, tout se chantait de mémoire. Une fois de plus apparaissaient les résultats d'une direction intelligente et persévérante. Il y avait à féliciter, et je n'y manquai pas, m'attachant surtout à faire ressortir combien ces chants étaient agréables à Dieu, pourvu qu'ils fussent inspirés par l'idée de prière. Les petites négresses, plus encore que les garçons, ont des voix d'une pureté sans pareille, et elles savent s'en servir.

La paroisse possède également une Communauté de Religieuses de Saint-Joseph de Cluny. Ces Sœurs dirigent deux établissements : l'Externat donne une excellente éducation chrétienne aux fillettes de la Colonie, enfants de fonctionnaires, militaires, grands commerçants. L'Orphelinat reçoit les enfants issus des rencontres des Européens et des négresses : malheureuses petites, que ces mulâtresses ! Abandonnées par leurs pères, souvent dès le plus jeune âge, leur sort est d'être reniées et rejetées plus tard également par les Blancs et par les Noirs. L'opinion s'est établie qu'elles ont les vices des deux races. Dans le but de leur assurer un gagne-pain, on les forme aux soins du ménage. Les aînées, aidées de quelques vieilles négresses, sont les blanchisseuses attitrées des familles françaises.

Chez les Pères, la table reste joyeuse. Les Missionnaires, souvent isolés dans leurs postes respectifs, apprécient de se retrouver ensemble. Mgr Le Hunsec, aimé et vénéré de tous, a tout à la fois l'art de diriger la conversation, et de faire parler son monde. Détail à signaler : la place faite à table aux Prêtres noirs. Il n'est point fait de distinction entre eux et les autres. Si avantage il y a, c'est en faveur des

premiers. Blancs et Noirs sont placés d'après l'ancienneté ; c'est ainsi que le vieil abbé Dione, prêtre indigène, est à la gauche de Monseigneur. Les bouts de table sont occupés par les Pères nouveaux venus.

Cette fusion se remarque aussi dans les fonctions liturgiques à l'église, et dans l'attribution des stalles. Voilà qui mériterait d'être signalé à Rome, où l'on insiste tant pour que les prêtres de couleur ne soient pas considérés comme des prêtres de second ordre. Tandis que j'écris, grande est l'animation dans la cour : ce sont les garçons qui viennent y attendre l'heure des Vêpres. Il y en a de tout âge ; et, avec eux, de grands jeunes gens. Vainement je cherche à retrouver chez ces enfants, nos enfants de patronage; car il y a toujours, dans les façons de faire du Nègre, quelque chose d'indéfinissable qui le différencie du Blanc. Et puis encore, l'ineffable variété du costume, depuis la chemise, suivant l'usage africain, portée comme une redingote au-dessus du pantalon, jusqu'au costume blanc, à revers mauves et rouges, des dandys, et leurs souliers vernis. On y distingue aussi un groupe de marins du port de Dakar ; plus loin, trois soldats soudanais, vrais colosses aux lèvres épaisses, le front et les joues marqués d'incisions en éventail, signe distinctif de leur tribu Mossi. En allant leur serrer la main, je vois que l'un d'eux récite son chapelet. Tous trois comprennent un peu le français; dans leur visage, il y a de l'intelligence ; tout de même, quelles figures brutales ! Et ces hommes de me dire très gentiment : « Bonjour, Père Monseigneur, toi content avec Noirs? » Ce qui les met en joie, c'est que, sur la recommandation des Pères, leur visiteur arbore aujourd'hui la ceinture

violette sur la soutane blanche ; et puis, la vanité indigène est flattée de voir un « gradé » qui se montre leur ami.

Le second coup des Vêpres. Deux enfants, revêtus de la soutane et du surplis, causent familièrement, aux abords de la Sacristie, les pieds nus sur l'asphalte brûlant. Une grande fille, robe rose avec volants jaunes, la tête enveloppée d'un turban vert, sort et époussette des candélabres, tandis que sa compagne, d'une élégance analogue, dégage d'un paquet les bougies qui les garniront.

Monseigneur, par une attention nouvelle, a fait appel à l'auto d'un Syrien, pour nous faire conduire à Rufisque, à trente kilomètres. « Seulement, me dit-on, ne quittez plus votre casque. On vous a vu plusieurs fois traverser la cour, nu-tête, ou vous découvrir pour saluer. Attention ! Le casque, mon ami, on le met en se levant, et on ne le quitte qu'au lit. »

Aller de Dakar à Rufisque : rien de mieux pour se faire une idée du paysage sénégalais. Immenses plaines sablonneuses, dévorées par le soleil, coupées çà et là par des champs de mil, d'arachides, de maïs, de riz, ou des plantations de palmiers à huile; d'énormes baobabs ou des cocotiers chargés à se rompre sous le poids des fruits. La route est faite sur une longueur de vingt kilomètres ; au delà, c'est la piste, la simple piste de brousse, avec ornières creusées par les pluies.

A Rufisque, la première visite fut pour le Père Marquette, curé. Bon gré mal gré, il faut s'y attabler, des mauviettes venant de lui être offertes, en don de la Société de Ravitaillement. Allait-il les manger seul? A la grande joie de sa vieille ménagère noire,

nous fîmes honneur à ce goûter si gracieusement offert.

L'église de Rufisque, construite en dur, est pourvue du nécessaire, grâce au concours de la colonie française, assez nombreuse. On y voit même trois autels en marbre, dont le principal est l'ancien maître-autel d'une paroisse bordelaise. Sur les murs, deux grands tableaux offerts par l'Etat.

La ville ressemble à une immense factorerie. Elle est, en effet, l'entrepôt principal des arachides au Sénégal. Toutes les rues sont à angle droit ; elles sont cimentées sur toute leur longueur, et coupées par des rails de Decauville, pour le transport des marchandises à la mer.

Le Père-Curé nous conduisit chez de jeunes chrétiens. Jean et Amélie forment un ménage très uni et fort courageux. Le mari est comptable à la Société commerciale Française. Amélie fut fière de présenter son premier-né, un beau petit Jean qui, vu l'origine mulâtre de sa mère, tire fort sur le blanc. Rien n'est plus instructif que ces contacts intimes avec l'indigène ! A causer avec des Noirs civilisés, on se rend compte combien ces pauvres gens n'attendent que l'éducation pour se mettre à notre niveau. Point de différence entre ce ménage de Jean et Amélie, façonnés l'un et l'autre aux écoles chrétiennes, et les jeunes ménages d'employés de chez nous. La jeune femme s'exprime avec une aisance parfaite, et, avec la meilleure grâce du monde, le mari nous remercia de notre visite.

En Mission, on ne va jamais dans une station sans saluer les Sœurs : cette démarche s'imposait d'autant plus que les deux Pères qui m'accompa-

gnaient avaient rempli les fonctions de vicaires à Rufisque. L'accueil des Sœurs fut empreint de cette affabilité qu'elles marquent partout aux Pères. Vu l'importance de la colonie française, elles étaient sept. Les enfants nous chantèrent un cantique. D'anciennes élèves, dont plusieurs fiancées, étaient là aussi, grandes filles très gracieuses, demeurées très attachées à leurs maîtresses d'autrefois. Elles ne firent aucune difficulté à converser avec nous. A coup sûr, derrière ces fronts noirs, les pensées ne manquent pas, et s'expriment avec délicatesse.

Les Pères eussent voulu nous conduire dans une autre famille : la peste était dans la maison, isolée d'ailleurs des autres cases. Deux enfants venaient d'y mourir, et la porte était gardée par un tirailleur.

Au retour, la nuit venue, deux chouettes, attirées par la lumière, se jetèrent sur les phares de la voiture. Les cris-cris étaient si nombreux que le bruit en devenait assourdissant. Des mouches phosphorescentes éclairaient la route.

La journée suivante fut consacrée à des visites officielles. A la colonie, l'usage veut que tout étranger témoigne de sa déférence envers les autorités civiles ou militaires. A deux reprises déjà, nous avions été rendre nos hommages à M. le Gouverneur Général. Cette fois, nous nous rendîmes chez le Général Commandant en chef des troupes de l'A. O. F., puis chez le Général de brigade commandant la défense de Dakar. Là encore, l'accueil fut empreint de la plus grande cordialité ; maint détail dans la conversation laissait entendre qu'entre les diverses autorités, le protocole officiel avait fait place à des relations tout amicales.

Du quartier général, nous passâmes à l'Hôpital militaire, puis à la Maternité. Une jeune dame noire, excellente chrétienne, avait la promesse d'une visite de Monseigneur et de sa bénédiction pour le nouveau-né. Quelle ne fut pas ma surprise à constater que l'enfant n'avait rien de la couleur d'ébène de sa mère! Patience! observa Monseigneur; en cinq ou six semaines, la nature aura recouvré ses droits...

III. — *Excursion en Casamance (Sud Sénégalais).*

Les Missionnaires venus à Dakar pour la Retraite avaient hâte de rentrer chez eux. Six étaient de la région sud du Sénégal, que l'on appelle la Casamance, du nom du fleuve qui la traverse. Monseigneur ne voulant pas me laisser m'éloigner de son Vicariat avant la cérémonie de la pose de la première pierre de la Cathédrale, il fut convenu que j'accompagnerais les partants en Casamance, profitant de cette quinzaine pour m'initier au travail de l'évangélisation, au milieu de populations fétichistes.

Quittant Dakar le 16 octobre, à six heures du soir, par le vapeur *Général Archinard*, notre bande est joyeuse. On assure au visiteur qu'il ne perdra rien à quitter les paysages désertiques du Sénégal, la Casamance devant lui offrir la fraîcheur de ses forêts et l'aspect verdoyant de ses cultures.

Vieux bateau, cet *Archinard*... Pas assez de couchettes pour les trente et un passagers : on couchera sur le pont. Le Capitaine, un Méridional, très brave homme et ami des Pères, ne veut pas que l'ami qui les accompagne paye sa place. « Vous êtes Mission-

naire. C'est de tradition sur mon bateau : les Pères ne paient pas. » A bord, des employés de commerce, une famille rencontrée sur l'*Asie*, des fonctionnaires qui rejoignent leur poste. Sur le pont d'avant, des tirailleurs qui vont à Ziginshor pour être démobilisés; ils chantent toute la nuit des mélopées musulmanes qui nous font dormir, malgré la chaleur.

Le 17 au matin, nous arrivons à Bathurst, ville anglaise à l'entrée du fleuve Gambie. Végétation tropicale : baobabs, palmiers, cocotiers. Pas de port ; un simple wharf, où l'on débarque par une échelle de corde.

La Mission catholique est entre les mains des Pères Mean et Huggy qui, tous deux très en rapport avec de leurs compatriotes établis en Amérique, ont trouvé les moyens de construire une vaste et belle église, et des écoles avec tous les perfectionnements modernes. Chez les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les petites Noires exécutent des danses indigènes d'une grâce infinie.

Nous devions reprendre la mer à sept heures du soir ; mais voici qu'un filin se prend dans l'hélice, et nous sommes bloqués pour la nuit. Les Noirs font de leur mieux pour dégager le bateau, mais sans résultat jusqu'au lever du jour.

Toute la journée du 18 en mer, avec escale à Carabane, pour déposer et prendre des voyageurs amenés en pirogue. Des marsouins font la roue à proximité du navire ; des bandes d'oiseaux sauvages passent par intervalles, gagnant une île qui est leur domaine. Un pilote nègre remplace le Capitaine pour franchir la barre. Le Père-Curé de Carabane nous quitte, et s'éloigne en pirogue. Descente curieuse de

plusieurs négresses de qualité, portant bracelets et pendentifs d'or, anneaux aux orteils.

Il est onze heures du soir quand nous arrivons à Ziginshor, but du voyage.

La Mission comprend la maison des Pères, l'église, la Communauté des Sœurs indigènes: le tout est neuf et bien compris. C'est l'œuvre du Père Esvan, un vrai Missionnaire extraordinairement actif et dur à lui-même. La résidence est une vaste construction de quatre pièces spacieuses à chacun des étages, avec galerie devant et derrière.

Ce samedi 19 octobre, après la Messe, à peine étais-je remonté dans ma chambre que des bandes d'enfants vinrent me saluer ; tel est l'usage à l'égard des étrangers. Le problème de la dénatalité ne semble pas se poser ici... Ils arrivaient en courant et, sans ouvrir les lèvres, me tendaient la main. J'avoue avoir eu quelque appréhension de début à serrer ces petites mains noires ; depuis, le geste s'est renouvelé tant de fois avec les indigènes, petits et grands que je n'y fis plus attention.

La nuit, les rats avaient envahi ma cellule; l'un d'eux avait même dû s'emparer de mon savon, que je ne retrouvai plus le matin; et jusqu'au jour, j'avais entendu des bruits de papier froissé, sur les rayons d'une bibliothèque improvisée. Par signes, j'essayai de faire comprendre la chose aux enfants. Soudain, deux d'entre eux, agiles comme des singes, grimpent au haut de la bibliothèque. D'énormes rats s'échappent aussitôt, poursuivis par la bande qui va s'en faire un régal. Le savon est retrouvé, et les enfants le rejettent dans la chambre, avec les objets les plus hétéroclites : des ciseaux, une paire de lorgnons, une

boîte de sardines, des pantoufles, etc. Le Père Esvan, qui survient à propos, m'explique que ces objets sont autant de larcins d'une espèce de rats, dénommés rats-voleurs, dont la spécialité est de ramasser tout ce qu'ils trouvent, et de s'en constituer propriétaires.

Les indigènes habitent des cases, surmontées d'un toit conique en chaume, et plantées au milieu d'un terrain qui leur sert de jardin. Ils vivent de leurs cultures ou des fruits de leurs arbres. Le riz et le couscous constituent le fond de leur alimentation. Nous avons visité plusieurs familles chrétiennes, ainsi que d'autres païennes ou musulmanes. Partout, le meilleur accueil ; on nous a offert du vin de palme.

L'autorité française est ici très active. Le village est construit, tout comme la ville européenne, suivant un plan régulier, les cases étant disposées de chaque côté de la route. Les artères centrales ont une largeur de douze à quinze mètres. Vu les pluies abondantes de l'hivernage, elles sont couvertes d'une herbe très haute, au milieu de laquelle se dessinent deux ou trois pistes tracées par les pas des nègres. L'herbe est le fléau de ce pays : elle atteint par endroits, deux et trois mètres.

Admirable est l'autorité dont jouit le Père Esvan dans toute la région. Même les non-chrétiens sortent de leurs cases pour le saluer. Il est le Père de tous. inspirer confiance est sa grande méthode d'évangélisation. Dès qu'il rencontre quelqu'un, il lui rappelle que le catéchisme a lieu à la Mission tous les jours, à telle heure, suivant le sexe ou l'âge. « Viens à la Mission avec tes camarades. Je t'apprendrai ce que c'est que le bon Dieu, et le beau Paradis qu'il t'a préparé. Tu ne veux plus être sauvage. Alors fais-toi chrétien,

mon garçon. » En fait, la voix du missionnaire a été bien entendue.

La fin de l'hivernage, ou saison des pluies, c'est l'époque la plus dure de l'année. Les Pères ne cessent de me dire que je suis venu un mois trop tôt ; mais je ne suis pas fâché de connaître ce que sont les chaleurs d'Afrique. Ce qui est surtout désagréable et pénible, dans ce climat, c'est une humidité chaude de jour et de nuit. La transpiration découle de tout le corps. Les vêtements que l'on quitte le soir, transpercés, le sont encore quand on les retrouve au réveil.

En Casamance, la chaleur est plus sensible qu'à Dakar. On n'y sent pas la brise de mer. L'air est raréfié par la présence de grands arbres, rattachés entre eux par des lianes. Le pays est rempli de fauves et de serpents. Dans les airs, vautours et charognards épient bêtes et gens, en quête d'une proie facile. Mais le seul ennemi redoutable, au dire de l'indigène, ce sont les moustiques. Lions, panthères, hyènes ou buffles, n'attaquent pas l'homme ; les moustiques le dévorent, et lui inoculent le paludisme.

Ce matin, le boy chargé du service de table était en retard. Nous l'avons découvert dans la galerie, jouant aves trois petit caïmans sortis, la veille, des œufs qu'il avait ramassés au bord du fleuve. Dans le jardin de la Mission, les serpents sont nombreux, surtout sous les pierres ou les décombres ; mais on a l'œil. Les lézards abondent, de toute couleur et de toute taille, et sont inoffensifs.

Un mot de la mentalité des habitants, et de leurs croyances. Ces pauvres gens arrivent-ils à la connaissance d'un Dieu unique et Créateur? Si oui, au dire

des Missionnaires, c'est le cas d'un tout petit nombre. L'idée d'un Être supérieur et invisible est chez eux bien confuse. Là où elle existe, elle est dominée par l'idée des Esprits, qu'ils appellent « Ugun », résidant un peu partout, mais, surtout là où on les honore, c'est-à-dire aux « Bekin ». Grand enfant ingénu, à l'imagination complaisante et déréglée, le nègre est fétichiste dans l'âme. Le monde lui apparaît comme une vaste scène peuplée de bons et de mauvais génies. Des premiers, il importe de se conserver la faveur ; la colère des seconds ne peut être apaisée que par des sacrifices. L'esprit du Noir se cantonne dans une sorte de panthéisme grossier. Il se contentera de traiter de fétiche tout ce qui dépasse son entendement ; il appellera également de ce nom un objet quelconque, divinisé on ne sait pourquoi : une pierre, un arbre, un morceau de bois grossièrement équarri ; quelques cailloux superposés, au bord du chemin. Fétiches, les animaux dont il faut se méfier, les serpents, les caïmans. Fétiches, des haillons déteints, un bouquet de feuilles, de vieilles sandales, toutes choses suspendues aux branches d'un arbre, à l'entrée du village, et qui ne devront leur origine qu'à la main d'un semblable.

C'est le fétichisme qui a engendré cette coutume séculaire qu'est le « tana », ou parenté de l'homme avec les objets naturels, principalement avec les animaux. Le « tana », c'est l'animal protecteur de la race, du clan, de la famille. Il est sacré à quiconque le compte parmi les siens. Celui-ci ne peut ni le chasser, ni le manger, ni lui faire du mal. A la chasse, il n'est pas rare de voir le Nègre refuser de tirer sur une pièce de gibier, parce qu'il donnerait ainsi la

mort à un de ses parents. Le lion fait partie de presque toutes les familles.

Le fétichisme a eu une action considérable sur le caractère et les mœurs des Noirs, et ceci nous explique bien des actes qui apparaissaient tout d'abord comme suggérés par une incompréhensible barbarie. Lorsque, après la prise d'Abomey, le colonel Dodds demanda une entrevue au roi Béhanzin, son prisonnier, celui-ci fit répondre qu'il ne pouvait voir son vainqueur avant d'avoir mis à mort, lui-même, sa propre mère. Stupeur épouvantée du Colonel, qui accourt pour empêcher le parricide ; mais le roi nègre s'explique : « Je suis vaincu, mon royaume m'est enlevé. Il faut que, dans l'autre monde, mon père Glé-Glé le sache. Qui puis-je lui envoyer pour le prévenir? Tout autre que ma mère serait indigne. » Quant à celle qui allait être sacrifiée, ce fut d'ailleurs tout à fait malgré elle qu'on la mit en sécurité.

De même, à certains jours, les victimes qu'on égorgeait mouraient souvent de leur plein gré, écoutant religieusement les commissions dont on les chargeait pour les chers défunts.

On pourrait reprocher au fétichisme d'autres méfaits. Heureusement, et surtout depuis qu'on y a mis le holà, il est le plus souvent puéril, et consiste à faire acheter à l'indigène, chez le marabout ou le sorcier, quantité de gris-gris contre la maladie, la mort des bestiaux, l'incendie des cases, et toutes les calamités possibles et imaginables.

30 octobre. C'est dans le Fogny que s'est passée cette dernière semaine. Bignona, centre de la Mission, fut aussi celui de nos opérations. La Mission, œuvre des Pères Quennec et Jeoffroy, date de dix ans.

On est ici en plein pays sauvage, où le vêtement, si léger soit-il, est un luxe. Il y a peu de temps que les indigènes ne se font plus la guerre, et ne se pillent plus les uns les autres. La cause constante des discordes et des meurtres, c'est que l'idée de la mort, comme telle, n'est pas encore entrée chez eux. Un homme vient-il à mourir, c'est que quelqu'un a mangé son âme. Il faut alors savoir qui l'a fait, et venger le défunt. Evidemment, on ne découvre pas le coupable du premier coup. Pauvres primitifs!... Il est merveilleux de constater combien la religion les change et les civilise. L'action des Missionnaires est plus efficace que la présence des administrateurs, ou des postes militaires chargés de les surveiller. Les populations devenues chrétiennes se distinguent immédiatement des autres ; elles-mêmes en ont conscience. Pour elles, les Pères sont tout, et elles s'abandonnent à eux. Dès que notre arrivée était signalée dans un village — (et nous avons visité Soutou, Tanghen, Diouroux, Coulougou) — femmes et enfants accouraient de leurs huttes de terre ; puis bientôt les travailleurs des champs. Alors commençait l'interminable défilé, et la poignée de main à tous. On se rendait à la chapelle, pauvre abri édifié par eux. Là s'entassait, corps contre corps, tout ce que l'espace réduit pouvait contenir d'êtres humains. Parfois, quand l'heure le permettait, nous célébrions la Messe. De toute façon, il y avait chant des cantiques, prières, chapelets, instructions. Plus l'office se prolongeait, plus grande était la joie générale. Seules, nos forces avaient raison du désir de tous de prolonger le contact avec les Missionnaires, et surtout, je le

crois, de donner satisfaction aux besoins de leurs âmes.

De tels spectacles disent hautement ce qu'est la vie du Missionnaire au milieu de gens qu'il amène progressivement à la vie chrétienne. Aucune vie ne suppose un égal dévouement et une pareille immolation. Avec les Noirs surtout, il faut se faire enfant, afin de gagner de pauvres gens auxquels Dieu semble avoir refusé l'intelligence donnée aux autres. Il faut être toujours à leur disposition, être prêt à les recevoir à toute heure, écouter leurs interminables palabres, soigner les corps autant que les âmes, et profiter de toute circonstance pour les tirer de leur déchéance, et les amener à un semblant de civilisation.

On ne peut s'empêcher de reconnaître l'action de la grâce divine chez ceux qui ont reçu le baptême. De suite, c'est une évolution complète, marquée par un attachement manifeste à la religion, et un effort vers la piété. Quelle beauté que le fait de l'homme disputant à sa femme l'avantage d'assister à la Messe quotidienne, celle-ci profitant du départ du mari pour venir se confesser et communier, portant inévitablement sur les reins le tout petit, qui se dressera debout dans le pagne pour voir la sainte Hostie qu'on donne à sa mère...

Le Noir chrétien n'a pas peur du sacrifice. Nombreux sont ceux dont on peut dire qu'ils sont fervents, à en juger par les vertus qu'ils pratiquent, et leur fréquentation régulière des Sacrements. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne témoignent d'une bonne volonté surprenante, au soin qu'ils prennent de fixer dans leur mémoire les paroles de nos cantiques populaires français : *Je suis chrétien. — Le voici*

l'Agneau si doux. — J'irai la voir un jour ; ou encore tous les chants liturgiques de la Messe, des Vêpres ou du Salut. Le dimanche, c'est de tous les villages voisins que chrétiens et catéchumènes accourent, pour les Messes, à la Mission centrale. Et que de pieux désirs sont alors exprimés : « Père, quand est-ce que nous aurons, nous aussi, le bon Dieu, pour toujours, dans notre chapelle?... Tu sais bien que ce jour-là, nous ne serons plus des sauvages. »

Le pays est malsain. Des maladies y règnent à l'état endémique. Les cas de peste n'y sont pas rares. On rencontre des lépreux; l'épouvantable est que ces malheureux se marient entre eux, donnant le jour à des enfants qui héritent du mal. On voit aussi des hommes atteints d'éléphantiasis, dont les jambes sont monstrueuses. Pour l'instant, la moitié de la population indigène est prise de grippe ; c'est misère de voir ces pauvres noirs aux prises avec des maux contre lesquels ils sont impuissants. Le matin, quand nous avons quitté Bignona, cinq jeunes garçons sur six qui font le service des Pères, étaient affalés sur leur natte commune, dans la cuisine. Les Européens n'échappent pas davantage au fléau. Des trois Pères, deux sont couchés, en proie à une fièvre pernicieuse.

4 novembre. Les forêts du littoral seraient encore impénétrables si, par endroits, l'administration française n'avait pris soin de faire débroussailler par les indigènes, pour créer des pistes où les petites autos des fonctionnaires arrivent à se frayer une voie à travers les hautes herbes. Avec ces voitures, on va de l'avant, tant bien que mal... jusqu'au moment où

l'on rencontre une termitière dure comme roche, ou que l'on verse dans un trou. N'allant pas trop vite, l'aventure est sans conséquence ; au besoin, on appelle au secours les Noirs, s'il y en a à proximité. A défaut d'aides, on attend des heures et des heures, tant qu'il passe quelqu'un. Souvent, ce sont des groupes de femmes se rendant au marché, chargées de leurs calebasses remplies de mil ou d'arachides. Plus faites que l'homme à la peine, elles nous tirent mieux d'affaire. Ces forêts sont affreusement tristes ; les Pères en conviennent sans pouvoir expliquer pourquoi. Et puis, c'est le silence, un silence de mort ; à peine entend-on par endroits, le cri des singes accroupis sur la route, ou l'envol bruyant des pintades effrayées du passage de l'auto. Au milieu d'une futaie épaisse et d'étranges arbustes, quelques arbres gigantesques ; certains ne sont plus que des cadavres, et restent là, exposant leurs troncs dénudés, jusqu'à ce qu'une tornade les jette par terre. Par-ci par-là, une bête qui fuit : chacal, panthère, hyène, porc-épic ; un chat sauvage qui grimpe à l'arbre, ou bien un troupeau de sangliers qui passe...

La région de Ziginshor est connue pour le prestige de ses sorcières, les prêtresses du fétichisme. Quel ascendant ne prennent-elles pas sur les populations ! Leur autorité même sur celle des chefs de village ou des Anciens. L'Administration fait tout pour mettre la main sur elles ; capturées, elles sont internées dans un camp ou expédiées dans une autre région, dont elles ne connaissent pas la langue. Au cours d'une excursion, nous nous sommes arrêtés au camp de Brein, pour voir la plus fameuse d'entre elles. C'est une jeune fille de vingt ans. Avant de savoir qui elle

était, nous avions remarqué déjà son œil vif, et, pourquoi ne pas le dire? son visage ovale, qui n'avait rien de l'aspect brutal des Noirs de la contrée. Elle prétend voir Dieu qui s'est mis dans son esprit, et lui apparaît, dit-elle, sous la forme d'un grand homme blanc. Il lui a ordonné de tuer les Pères, et de brûler les fétiches chrétiens ; aussi prêchait-elle une sorte de croisade contre la Mission. Tel est le prestige de cette femme qu'elle a empêché plusieurs fois la conscription des Noirs du pays, et que les troupes ont dû intervenir pour la perception de l'impôt, accepté déjà depuis plusieurs années. Devant nous, elle fit celle qui ne nous voulait aucun mal ; elle se prêta à toutes les questions des Pères, qui la connaissent bien, et qui, naturellement, ne la craignent pas. Mais sans doute, n'était la surveillance dont elle était l'objet, elle eût été plus insolente. Dans la soirée, nous apprîmes qu'elle réussissait à s'échapper de nuit, et qu'elle montait encore les têtes dans les villages avoisinants.

La promenade se termina par l'inspection de quelques cases assez vastes pour ressembler à de petites fermes. A l'entrée de l'une se remarquait une terre fraîchement remuée. C'est là que, suivant l'usage local, le chef de famille avait été inhumé. Tout auprès se voyaient les *Bekins*, tumulus de dix centimètres de hauteur, percés de deux trous, servant à faire les libations domestiques pour conjurer les mauvais esprits, et honorer les mânes des ancêtres.

Notre dernière sortie fut pour remonter le fleuve jusqu'à Abéma et Sindone, deux missions en pleine brousse.

Encore un peu, sans l'intervention de la Compa-

gnie française qui mit à notre disposition un moteur à pétrole, nous aurions dû recourir à la pirogue indigène pour faire les cinquante kilomètres nous séparant de Ziginshor. Outre que le fleuve est peu sûr, il faut toujours compter avec la présence des hippopotames abondants dans ces eaux, et facilement irascibles. Que le passage d'une pirogue vienne à les irriter, un simple mouvement de tête de leur part a raison de l'embarcation, qui se renverse au grand dam de ses occupants menacés d'être broyés par le pachyderme.

Les chrétiens, prévenus de notre arrivée, nous aidèrent à débarquer ; et c'était utile : il y avait bien une espèce de wharf pour atterrir; mais il était en si mauvais état que, sans le secours des Noirs, nous serions tombés dans l'eau, ou plus exactement, dans la vase, repaire des caïmans.

Nous nous arrêtons chez un Syrien qui tenait boutique. La veille au soir, il avait cru entendre un chien gratter à la porte. Il était allé voir, et s'était trouvé en face d'une panthère, attirée probablement par un gibier réfugié dans la cour. A la vue de la lumière, le fauve effrayé avait fait demi-tour.

Bientôt, le chef du village nous fit savoir qu'il ne viendrait pas nous saluer, ayant été mordu par un serpent. Il demeurait trop loin pour aller lui rendre visite ; d'ailleurs, son cas n'était pas grave : il avait porté au mal un remède immédiat, s'étant empressé de se lier la jambe et de se cautériser lui-même.

Comme dans toutes les Missions, à la demande du Père, j'y allai de mon petit sermon, traduit phrase par phrase. Dans la cabane occupée occasionnellement par le missionnaire de passage, l'unique fenêtre

était grillagée. Le Père expliqua combien audacieux étaient dans la région certains fauves, contre lesquels on ne saurait prendre trop de précautions.

La journée, bien remplie pourtant, laissait une impression de profonde mélancolie. Qu'avions-nous vu pendant ces douze heures, sinon l'immensité de ce fleuve et de ces forêts d'Afrique, tristes au delà de ce qui peut être dit? Cette terre est comme une terre maudite ; rien n'y est vraiment beau ; rien n'y parle à l'âme. Le soleil a beau darder : son éclat n'y donne pas la vie aux paysages. On reste insatisfait de ce que l'on voit ; jamais on ne se dit : « Je reviendrai voir cela. » Et puis, quelle monotonie ! Faites des lieues et des lieues, la vision ne change pas. Ici la nature n'a rien de ces variétés qui font le charme de l'Europe. Les fleuves sont inlassablement bordés par des terres basses, et des arbustes nains, nommés palétuviers. Derrière, l'éternelle forêt !

Le mardi 6 novembre, nous reprenions le vapeur *Archinard* qui devait nous ramener à Dakar. Le Père Esvan et moi, nous avions en garde le Père Weiss, de Bignonam, gravement malade.

A bord, c'est toujours la même composition de passagers. Comme à l'aller, la nuit, les cabines furent délaissées : une natte sur le pont vaut mieux qu'une couchette envahie par les fourmis et d'horribles cafards, d'une espèce propre aux bateaux.

A minuit, une tornade. Tant mieux ! C'est un peu de frais !... suivi, hélas ! d'une recrudescence de chaleur.

Le matin, nous sommes récréés par les évolutions des marsouins autour du bateau ; l'un d'eux, blessé par un requin, fit deux bonds énormes de trois mè-

tres, et le capitaine dit n'avoir jamais vu pareille chose.

Que de souvenirs rapportés de notre randonnée dans le Fogny ! Tout de même, il faut la volonté de voir, pour se risquer sur des routes qui n'en sont pas, franchir des ponts, simples rondins juxtaposés, sur des cours d'eau ou des marécages, et s'aventurer à travers les hautes herbes ! Hier soir encore, en poussant une pointe en Guinée portugaise, l'auto, heureusement conduite par son propriétaire, ne s'est-elle pas enlizée à tel point que le moteur fut bloqué par la boue ! Des Noirs de passage nous tirèrent d'affaire, en soulevant la voiture avec des rondins. Autrement, c'était la nuit dans les herbes mouillées...

Escale à Gorée... la curieuse petite île ! Curieuse parce qu'elle fut le point d'appui de la pénétration française, encore marquée par l'existence d'un fort ; — curieuse aussi, par l'architecture spéciale de ses maisons, la plupart munies de cabanons dans lesquels, au temps de la traite des Noirs, on enfermait les esclaves, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé amateurs. Au centre de la ville se voit encore un immense entrepôt, où ces malheureux étaient parqués, en arrivant de l'intérieur. Aujourd'hui, la gloire de Gorée lui vient de son Ecole normale d'instituteurs noirs, qui tiennent les écoles de la colonie.

A midi, nous nous retrouvions à la Mission de Dakar.

IV. — *Nouveau séjour à Dakar, du 6 au 13 novembre*

L'excursion en Casamance, si intéressante fut-elle, n'avait été qu'un passe-temps pour attendre le 11 novembre, date de la pose de la première pierre de la cathédrale, sous le nom de *Souvenir Africain*. A cette cérémonie, le Vicaire apostolique du Sénégal et le Gouverneur général désiraient vivement ma présence; un départ anticipé eût désobligé ces autorités si bienveillantes.

Dans la pensée de Mgr Le Hunsec, une autre circonstance différerait encore mon départ pour le Soudan. Le 5 décembre, les neuf Vicaires apostoliques devaient se réunir et discuter ensemble, à Dakar, des intérêts de leurs Missions. Sa Grandeur insistait pour que le représentant de l'Œuvre nourricière des Missionnaires y participât. Mon plan de voyage était déjà tellement bouleversé, que je me récusai devant cette seconde invitation. Aussi bien, je n'avais pas qualité pour prendre part à une assemblée d'évêques.

Quoi qu'il en soit, disons un mot de la cérémonie du 11 novembre, dont, d'ailleurs, le compte rendu parut dans les journaux français.

Quelles circonstances avaient donné naissance à ce magnifique projet de l'érection d'une vaste église à Dakar, et quelles raisons militaient en faveur de sa prompte réalisation?

La réponse à cette question, empruntons-la au discours même de Mgr Le Hunsec, le jour de la fête.

« Entre 1910 et 1915 vivaient à Dakar deux hommes, deux chefs, que liait une étroite et vieille amitié. L'un, M. le Gouverneur général Ponty, présidait

alors, avec quelles maîtrise et quelle bonté, on le sait, aux destinées de notre jeune empire africain.

« L'autre, Mgr Jalabert, dirigeait ici même la modeste phalange des Missionnaires du Sénégal. Et depuis huit ans déjà, le pauvre évêque n'avait pour église qu'un modeste garage dont, — selon la pittoresque expression qu'il employait parfois, non sans tristesse, — un richissime américain ne voudrait pas pour garage.

« Que de fois, au cours de leurs entretiens, l'évêque eut occasion de faire entendre à son éminent ami la « grande pitié » de son église-cathédrale.

« Qu'à cela ne tienne, lui dit un jour M. Ponty. Ne pouvant m'intéresser dans la mesure de vos désirs et des miens à l'église de Dakar, voici, à mon sens, le bon moyen de trancher la difficulté. Le grand cœur que vous êtes a souvent gémi, je le sais, quand, au cours de vos pérégrinations à travers les brousses de nos provinces sénégalaises et mauritaniennes, vous vous trouviez, ici et là, en présence de tertres sans inscription, de modestes tombes, que les sables ou les hautes herbes de l'hivernage ne savent pas respecter. Il y a une sorte de profanation, il y a un oubli que ne méritent pas ceux qui, jusqu'à leur dernière heure, furent les bons serviteurs de la France coloniale. Monseigneur, il faut une cathédrale, mais une cathédrale-souvenir, érigée par tous ceux qui furent les parents, les amis, les admirateurs de cette légion d'oubliés. Dans votre panthéon africain, vous ferez graver en traits de marbre, et pour toujours, les noms de ces héros.

« Cette idée géniale ne pouvait que plaire à l'évêque-missionnaire... Fort, dès ce jour-là, de l'appui

moral de son grand ami, il s'en saisit pour de bon, et résolut de mettre à exécution un plan qui cadrait si bien avec ses nobles sentiments.

« Et voilà le projet : l'église à construire ne serait pas seulement la cathédrale de l'évêque, et le lieu du culte pour les fidèles de Dakar : elle serait le panthéon des morts de l'Afrique.

« Projet qui obligea à voir grand, très grand... Et Monseigneur poursuit, disant où en sont les choses.

« Un comité se groupa en France, à l'appel de Mgr Jalabert et sous la direction du Père Brottier, son Vicaire général.

« Des noms illustres parmi les coloniaux, officiers généraux des armées de terre et de mer, académiciens, magistrats, explorateurs, commerçants, évêques, missionnaires, s'unirent à ceux de la présidente, Mme la Duchesse d'Uzès, et collaborèrent généreusement à l'œuvre naissante. »

Ce que fut la grande journée du 11 novembre, le voici.

Dès six heures du matin, toute la ville se réveille dans une atmosphère joyeuse. L'emplacement de la basilique est magnifiquement décoré. Des tribunes attendent les invités. Le général Porte a mis à la disposition des organisateurs les hommes nécessaires pour l'embellissement du cadre dans lequel doit se dérouler la cérémonie.

A huit heures, une foule considérable est massée aux abords du terrain, curieuse et sympathique. Un observateur étranger éprouverait une surprise immense en face de cette foule bigarrée, en habits de fête, de toutes langues et de toutes tribus : car il

y a des blancs, des noirs, des mulâtres, des catholiques, des protestants, des musulmans, des païens. Mais tous sont venus apporter, à l'occasion de cette grande manifestation d'union sacrée, l'hommage de leur présence et de leurs sympathies aux morts de notre épopée coloniale, aux Français tombés pour la conquête et la civilisation de notre immense domaine africain.

Un frémissement se produit : le cortège des évêque débouche. Crossé et mitré, S. G. Mgr Le Hunsec, avec NN. SS. O'Gorman et Lerouge, évêques de la Sierra-Leone et de la Guinée française, s'avance, environné de nombreux missionnaires accourus de tout le Sénégal pour rehausser l'éclat de la cérémonie.

Puis, dans un nuage de poussière, M. Garde, Gouverneur général arrive, accompagné du général Claudel, commandant supérieur des troupes de l'A. O. F.; l'escorte d'honneur de spahis sénégalais se range, pendant que le Gouverneur fait son entrée aux acclamations de la foule. Les clairons sonnent aux champs, les troupes présentent les armes, des avions sillonnent le ciel, lançant des fusées lumineuses.

L'Evêque de Dakar commence aussitôt les prières rituelles, et bénit la pierre que l'on transporte à sa place définitive.

Successivement, M. Guynet, délégué du Souvenir Africain, Mgr Le Hunsec, et M. le Gouverneur Garde, prononcent des discours vibrants. Sitôt après, un déjeuner réunit tous les invités au Palais du Gouvernement.

V. — *Voyage au Soudan Kati Ouagadougou Kati du 13 au 30 novembre.*

Le mardi 13 novembre, deux jours après la fête, accompagné du Père Lecocq, curé de l'église de Dakar, et de M. Wulffleff, architecte de la cathédrale, nous quittions Dakar, par le chemin de fer de Thiès à Kayès au Niger, pour aller à Bamako, capitale du Soudan, ou plus exactement à Kati, où réside le Vicaire apostolique de Bamako, Mgr Sauvant, des Pères Blancs.

Tout alla très bien, la première étape dans un train confortable, la seconde dans un wagon infect, sous une chaleur accablante, une poussière sans pareille, due aux champs de hautes herbes incendiés par les indigènes, et un déraillement de machine.

A Kayès, rencontre du Père Tréca, Supérieur de la Mission de Kati, des admirables missionnaires du Cardinal Lavigerie, venu au-devant de notre groupe.

Après une nuit passée dans un buffet-hôtel de brousse, à Tamba-Counda, et une autre dans la misérable voiture, nous arrivions à destination le jeudi 15, à dix heures du matin.

De suite, nous gagnions la Mission, sise à peu de distance sur une élévation, et nous saluions S. G. Mgr Sauvant et ses missionnaires, qui nous attendaient pour déjeuner.

L'après-midi, mes deux compagnons nous quittèrent, gagnant Bamako où ils ne devaient s'arrêter que deux jours, afin de profiter du train de retour.

A la Mission se trouvait également Mgr Thévenoud,

Vicaire apostolique de Haute-Volta, en route pour l'assemblée des Evêques à Dakar, et qui venait prendre Mgr Sauvant. Des télégrammes avaient été déjà échangés entre nous. L'évêque me voulait chez lui, à Ouagadougou. « Mon ami, me dit-il, nous avons encore trois semaines avant notre réunion de Dakar. J'ai pris les devants. Je viens de faire neuf cents kilomètres pour venir ici, et j'arrive ce matin même. J'ai si fort à cœur de vous montrer ma Mission, que je suis prêt à faire machine arrière pour vous conduire chez moi. Si vous le voulez, nous repartirons demain. »

Le lendemain, en effet, Mgr Thévenoud reprenait sa place au volant de la petite auto *Ford* qui l'avait amené. M'installant à ses côtés, le domestique noir prit place dans le fond, avec les bagages et les provisions; et... en route pour Ouagadougou.

Il faudrait pouvoir tout dire de ce voyage : l'aspect des régions traversées, les mœurs des indigènes, le plan superbe des chefs-lieux de cercles créés par l'Administration française, l'accueil que nous recevions chez les commandants ; le silence des nuits, seulement troublé par les rugissements des fauves à la poursuite des gazelles ou des antilopes, le cri de la hyène devant une proie que lui ravissent des chacals qui la mordent aux pattes, les caïmans faisant la sieste au bord des marigots. Curieux et suggestif spectacle, que celui de ce Prélat missionnaire pressant ou réparant son moteur fatigué, franchissant en vitesse des ponts de rondin qui se soulevaient au passage, donnant la main aux Noirs pour tirer la voiture versée dans un ravin, dispersant des bandes de singes assemblés sur la route, chargeant l'auto sur

un chaland pour la traversée des fleuves (Niger, Baoulé, Bugoé, Volta), donnant mille détails curieux sur les phases de la conquête du pays par nos troupes, précisant les points où une autre conquête, celle des âmes, aurait le plus de chance d'aboutir ; organisant des repas de fortune au bord des routes, réglant le couchage dans quelque gîte d'étape ; toujours d'égale humeur, malgré les traverses d'un voyage épuisant pour le conducteur, et ne s'arrêtant, après quatre jours de marche précipitée, que devant la Mission d'Ouagadougou, son œuvre depuis vingt-cinq ans.

Dans l'ensemble, et Mgr Thévenoud en convenait, pays monotone, pays baroque, souvent sinistre, horrifiant, cette Afrique faisant suite au Sahara, et ne comportant indéfiniment que de hautes herbes, des arbres rabougris, et, par-ci par-là, des arbres énormes, presque sans frondaison.

Ce qu'il faut dire à la louange des Gouverneurs du Soudan, c'est que les routes y sont superbes, parfaitement nivelées, et permettant sans danger une marche rapide. Elles sont entretenues par les populations indigènes réquisitionnées par villages, et travaillant par centaines d'hommes et de femmes, sous la direction de policiers armés.

Quand vient le soir, on s'arrête dans un gîte d'étape ; on nomme ainsi un enclos dans lequel se trouvent cinq ou six cases en pisé, couvertes de chaume. Les campements sont sous la garde des chefs de villages, et, d'ordinaire, très propres. Au choix de chacun, on se couche dans les cases ou au dehors, sur des nattes ; à moins que le bagage du voyageur ne comporte un lit Picot. Gare aux mous-

tiques, si vous n'avez pas la petite moustiquaire de route ! Sitôt que l'on arrive au campement, presque toujours à proximité d'un village, le chef se présente avec des indigènes. Eau, lait, fruits, couscous vous sont apportés. J'ai toujours beaucoup goûté ces arrêts dans la brousse, ces installations de fortune, ces longues soirées où, à la faveur d'un délassement longtemps attendu, les esprits pieusement se recueillent ; ces nuits en plein air, sous un ciel merveilleusement constellé ; mais je ne dirai pas y avoir été toujours très rassuré : c'était le Soudan, tant infesté d'hyènes ou de lions, qui, poussés par la faim, font volontiers le tour des cases.

Que de races diverses nous avons rencontrées ! Il y en avait de très belles physiquement, et moralement très polies. Presque tous les indigènes aperçus sur les routes, font le salut militaire, habitude prise aux tirailleurs. De même les femmes, et la chose faite gauchement, n'est pas peu risible. D'autres races ne sont rien moins que bestiales. Les tribus se tatouent différemment ; les femmes surtout pratiquent ce genre d'ornementation.

Les femmes Bobos portent comme vêtement quelques feuilles vertes à la ceinture. Elles sont marquées de tatouages en forme de soleil; les hommes se contentent de larges griffes à travers la face, faites avec un peigne de fer. Les coiffures, souvent très savantes, méritent d'être mentionnées.

Les Missions du Soudan sont prospères, là où le Missionnaire a pu pénétrer. Dans certains villages, les fétichistes demandent en masses à se convertir. Il semble que, pour certaines régions, l'heure de Dieu ait sonné, et que la lumière du christianisme

aille luire sur une bonne partie de ces pauvres gens. « Ah! s'exclamait souvent Monseigneur, que des Missionnaires nous viennent, et le Soudan se convertira. Hélas, trop souvent, notre place est prise par les propagateurs de l'Islam ! »

Dix jours furent consacrés à la visite de la Mission d'Ouagadougou et de ses annexes, une des mieux établies et des plus complètes qu'on puisse rêver. Outre une grande église à trois nefs, la résidence saine et spacieuse des Pères, et celle des Sœurs blanches, la station centrale comporte tout un ensemble d'institutions favorisant la religion et la civilisation chez l'indigène : écoles d'enfants, classes de français, écoles d'adultes, formation de quatre-vingts jeunes gens et hommes catéchistes, enseignement pratique à l'atelier et aux champs, dispensaire, infirmerie, léproserie ; et, dans un but de ressources pour la Mission et d'aide aux habitants, un atelier de tapis de haute-laine où travaillent cent quatre-vingts femmes et jeunes filles. Les bâtiments tous conçus dans le même style soudanais, se rattachent les uns aux autres, et forment dans leur ensemble une vraie petite ville.

La Mission de Ouagadougou est peuplée, en énorme majorité, par des Noirs de race Mosso qui ne sont pas, à proprement parler, des autochtones, mais qui ont envahi le pays, il y a plusieurs centaines d'années, en refoulant devant eux les peuplades moins fortes. Le groupe Mossi forme un tout compact de deux à trois millions, dont l'habitat a environ cent cinquante kilomètres de rayon. Le Mossi est un primitif, mais non un sauvage. Il a même, en certaines circonstances, une politesse qui étonne. Ainsi, dès

que nous arrivâmes à la Mission, la population accourut, et tous, d'un seul mouvement, se précipitèrent à genoux, le front contre terre. La prostration est d'ailleurs, chez eux, le signe de respect. Elle est usitée, même comme simple salut, au bord des routes, à la rencontre d'un supérieur.

Les familles se groupent en villages, sous l'autorité du chef. Un groupe de villages forme un canton, qui a aussi son chef propre. Les cantons réunis forment une province, qui a également son chef. Quatre provinces se sont placées sous l'autorité de l'Empereur du Mossi, qui est le chef suprême de toute la race.

C'est en juin 1901 que les premiers missionnaires arrivèrent à Ouagadougou. Ils furent bien reçus par les autorités militaires, qui venaient de faire la conquête du pays. Dès le début l'épreuve les visita : l'un des Missionnaires mourut huit jours après leur arrivée.

La première Mission fut construite en cases rondes. De suite, elle se peupla de jeunes enfants arrachés à l'esclavage, et que les Français confiaient aux Pères. Les débuts furent bénis de Dieu, et les catéchumènes affluèrent. On allait se voir à la tête d'une chrétienté nombreuse et florissante, quand des mesures sectaires vinrent détruire l'œuvre des années 1901 à 1904. Cette persécution continua, tantôt ouverte, tantôt sournoise jusqu'en 1912. La guerre amena la dispersion des missionnaires en âge de servir sous les drapeaux ; mais les néophytes suppléèrent par leur zèle et leur prosélytisme au manque de missionnaires, si bien que la Mission continua à se développer normalement.

Le nombre des chrétiens est d'environ 1.150.

L'action sur les chrétiens de tout âge s'exerce par les moyens ordinaires, employés dans les paroisses ferventes de France, en particulier par des Offices, auxquels on s'efforce de donner toute la solennité possible, et par des instructions appropriées aux différentes catégories de personnes. On fait également beaucoup d'efforts pour donner à la vie de famille toute la dignité qu'elle doit avoir chez les chrétiens, et dont elle est si loin chez les païens.

Les religieuses veillent de très près à la moralisation de la femme. Les enseignements qu'elles donnent aux mamans noires contribueront à diminuer la mortalité infantile, qui fait d'effrayants ravages chez les païens.

On impose aux catéchumènes une instruction et une épreuve de quatre ans, avant le baptême. On n'admet à la réception de ce Sacrement que ceux qui ont donné des marques sérieuses de bonne volonté, qui ont pratiqué la religion et suivi régulièrement les catéchismes et les offices. Ceci explique que, à mesure que le baptême approche, il se fait une élimination qui écarte les indignes et les pusillanimes. Les autres, une fois baptisés, sont de bons, et, un certain nombre, d'excellents chrétiens, donnant peu de déchets.

Comme moyens d'agir sur les païens, on a l'enseignement direct de la vérité, la charité, et le prosélytisme des chrétiens et des catéchumènes à leur égard. Parmi les œuvres de charité, les plus importantes sont : le soin des malades, les remèdes donnés gratuitement, et aussi l'aide fournie aux vieux et aux vieilles, nécessiteux et abandonnés, aux lépreux.

La polygamie pose un problème de la solution duquel dépend l'avenir de la Mission en pays Mossi.

Dans cette tribu, celui qui a une fille la donne en mariage à l'un de ses amis qui, à son tour, lui en donnera également une. Celui qui a reçu une fille peut en faire, à peu près, ce qu'il veut. Esclavage de la femme : ou bien il en fait sa propre femme, ou bien il la donne à l'un de ses enfants, ou à l'un de ses amis.

Quand un polygame meurt, ses femmes deviennent la propriété de ses fils ou de ses héritiers, s'il n'a pas d'enfant mâle.

Quand un Mossi ne peut avoir de femme, de l'une ou l'autre de ces manières, il est placé dans l'alternative de rester célibataire ou de séduire la femme d'un autre.

On voit par là ce que la polygamie a d'immoral et de contre-nature. Les femmes sont, en général, la propriété d'un nombre restreint d'individus, des vieux, la plupart du temps, qui ne peuvent avoir que des enfants débiles, quand ils en ont. Quant aux jeunes gens, ils n'ont d'autre issue que de rester célibataires, ou de se livrer à l'inconduite.

Cet état de choses constitue une grave difficulté pour la Mission, car il est reconnu et sanctionné par les autorités de la colonie qui, pourtant, prétendent apporter aux peuples le progrès et la liberté.

Délicate est donc la situation des jeunes chrétiens. Par le fait de leur conversion, ils se heurtent à l'hostilité de leurs parents, qui ne leur donnent pas de femme. Ils ne trouvent pas plus de bienveillance auprès de leurs amis, car ceux-ci savent qu'ils ne seront pas payés de retour, le chrétien ne pouvant donner

sa fille à un païen. D'un autre côté, ils ne peuvent pas prendre une épouse à leur guise parmi les jeunes filles non mariées : ils tomberaient sous le coup de la loi Mossi. Donc, si on ne les aide pas à se marier, beaucoup seront voués au célibat, perspective peu encourageante.

Les Pères s'efforcent de remédier autant que possible à ces graves inconvénients. Parfois, ce sont des amis qui donnent aux Missionnaires des filles en cadeau. Parfois aussi, moyennant des dons plus ou moins importants, les Missionnaires libèrent des jeunes filles, qui deviennent ainsi leur propriété. Tout ce petit monde est confié à la garde et à la sollicitude des Religieuses. La Mission a ainsi à sa charge cent quatre-vingts jeunes filles dont la majorité sont chrétiennes ; car, une fois à la Mission, elles ne demandent qu'à se faire instruire et à embrasser une religion qui leur assure protection. Ces jeunes filles ne restent pas inactives. Elles travaillent, sous la direction des Religieuses, dans un vaste ouvroir, où elles tissent de très beaux tapis de haute-laine, qui jouissent en France d'une réputation méritée. La laine leur arrive telle qu'elle vient du dos des moutons. Elle est lavée, triée, dégraissée, filée sur des rouets comme ceux de nos aïeules ; elle est ensuite teinte et tissée sur des métiers analogues à ceux qui sont employés dans ce but, en Afrique du Nord. Les produits de cet ouvroir sont très appréciés. Ils ont mérité la faveur et les plus hautes récompenses du Gouvernement. A coup sûr, ils font le plus grand honneur à l'habileté et au dévouement des maîtresses, ainsi qu'à la bonne volonté et à l'adresse des petites tisseuses.

Tout ce monde a bon appétit, et ce n'est pas un mince souci de trouver le mil et les ingrédients nécessaires à la confection de la nourriture quotidienne de ces cent quatre-vingts bouches. Les missionnaires ne reculent pas devant ces sacrifices, tant ils ont en vue de faire de bonnes chrétiennes, et de préparer des foyers chrétiens.

Que la Mission soit le port du salut pour beaucoup d'enfants, voici un fait qui le démontrera. Il s'agit d'un meurtre rituel accompli tout récemment sur la personne d'une enfant de dix ans, nommée Afoulée, et dont toutes les circonstances ont été relevées au cours d'une enquête. Celle-ci a établi les points suivants.

1° La préméditation. Le sacrifice humain fut décidé et la victime choisie dans une réunion qui eut lieu le jeudi précédant le crime. Les quatre prévenus : Kénigi, Faydiéba, Mérigi et Tétigi, se concertèrent dans la journée du vendredi, et attendirent la jeune Afoulée près du village, à l'orée du bois.

2° La violence. Deux des individus accusés se précipitent sur l'enfant et la jettent à terre. Tétigi reconnut lui avoir appliqué la main sur la bouche. Mérigi, lui avoir donné un coup de poing à l'estomac, pour l'empêcher de crier. Ils portèrent l'enfant à l'arbre-fétiche qui se trouvait à proximité, et où les attendaient les deux autres complices. Ils procédèrent alors aux rites du sacrifice. Faydiéba reconnut avoir appliqué une liane chauffée au feu sur de nombreuses parties du corps de l'enfant : ce qui souleva l'épiderme et forma des poches d'eau de quatre à cinq centimètres de large. Kémigi, lui, avoua avoir procédé à ce qu'ils appellent l'enlèvement

de l'âme, laquelle fut sacrifiée et mangée dans la nuit par l'assemblée des sorciers.

3° L'intention de donner la mort. Tous croient, en effet, que, lorsque ce qu'ils appellent l'âme a été sacrifié et mangé, la mort arrive fatalement dans les quelques jours qui suivent. On comprend que c'est l'affaire du poison, quoique la plupart des indigènes ignorent, comment cela se produit.

4° Un poison fut donné, une première fois, de la poudre d'un arbre appelé « atayad » et ensuite une décoction de la même plante, reconnue par tous comme très vénéneuse.

5° La mort survint une douzaine d'heures après l'absorption du poison.

De tels faits sont navrants ; mais leur cruelle réalité ne contribue pas peu à pousser les jeunes filles vers la religion chrétienne, qui les prémunit contre de pareilles horreurs.

Ouagadougou seul eût valu le voyage ; mais le zèle et l'activité de Mgr Thévenoud se sont étendus au loin dans le pays. De là, excursions, toujours sous la conduite de l'évêque-chauffeur, aux stations filiales : Saint-Joseph-de-Pabré, où la Mission est doublée d'une exploitation agricole. Les Missionnaires ont établi un barrage de quatre cents mètres de longueur sur le marigot. Ce barrage retient un fort volume d'eau, permettant d'irriguer plusieurs hectares : blé, pommes de terre, ananas, bananiers, cannes à sucre, oignons, tomates, qui servent à améliorer l'ordinaire, et à fournir les légumes verts si appréciés aux colonies. Leur vente fournit également quelques ressources à la Mission. Une plantation de 30.000 pieds de teck et de nombreux faux-acajous procurera des res-

sources importantes dans trente ou quarante ans. Ainsi, les Missionnaires s'efforcent de faire ici ce que les moines ont fait en France : cultiver pour évangéliser et civiliser. A Fabré sera transférée l'école normale des catéchistes. Déjà s'élève un bâtiment destiné à recevoir les aspirants au sacerdoce.

Koupéla mérite d'être signalé comme étant un gros centre de Missions ; puis Bam, où la Chambre de Commerce de Tourcoing a pris à son compte l'installation d'une Mission complète et l'entretien des Pères, pour obtenir leur concours dans un essai d'acclimatation au Soudan des moutons du Cap.

VI. — *De Kati à la Côte d'Ivoire.*

Ce séjour à Kati, qui devait être un repos, a été bien rempli. Les Missionnaires m'ont fait participer à toutes les fonctions du ministère auprès de la population locale : présidence d'offices, administration des sacrements, visite des indigènes dans les cases. J'ai accompagné les Pères dans leurs tournées hebdomadaires aux stations secondaires, assistant aux catéchismes, parlant aux indigènes avec l'aide d'un Père comme interprète.

Une des excursions les plus intéressantes fut celle de Bamako, capitale du Soudan, assise au bord du Niger, et dominée par la montagne du Koulouba, où s'élève le Palais du Gouvernement. C'est une ville aux avenues largement ouvertes, empierrées de pyrites rouges, et bordées de manguiers verts. L'installation des Pères blancs y est toute récente ; l'église,

qui n'est qu'un simple abri, détonne singulièrement au milieu des résidences des fonctionnaires.

A Ninankofa, les Pères, pour trouver quelques ressources, exploitent des fours à chaux, et ont entrepris de vastes cultures de légumes européens.

Le 13 décembre, excursion à N'Tuba, un village à dix kilomètres de Kati. N'Tuba est un des postes évangélisés par la Mission centrale de Kati, et que les Pères visitent chaque semaine. Un vieux païen, baptisé « in extremis », sur sa demande, y était mort la veille. Nous nous sommes arrêtés sur sa tombe toute fraîche, à l'entrée du village. Pierre, chef de famille, le premier converti, il y a treize ans, nous reçut dans sa case. Palabres ordinaires, avec salutations réciproques qui n'en finissent plus.

De là, à la petite chapelle où le Saint-Sacrement est conservé ; puis visite à chacune des familles chrétiennes. Visite aussi au chef du village païen, personnage avec lequel il faut compter, ainsi qu'à quelques familles païennes. Nous n'eûmes garde d'oublier la famille païenne du défunt, baptisé secrètement, enterré par les siens. Partout, la joie régnait : chez les chrétiens, parce que le vieux était mort avec le baptême, et que le ciel compte ainsi un élu du village...; chez les païens, parce que chaque décès d'un vieux est l'occasion de réjouissances, à raison des longues années vécues par le défunt et, cela va de soi, admirablement remplies. Naturellement, le delo, bière de mil du pays, coulait à pleins bords ; le *canaré* contenant la précieuse liqueur se vidait sans cesse ; chacun des hommes, accroupis en cercle, y puisait la pleine mesure de sa calebasse. Et l'allégresse devait s'exprimer ainsi durant trois jours, tous travaux

suspendus. Partout, on nous offrit à boire. C'en était assez pour nous que le spectacle de cette beuverie générale.

Rien de curieux comme ces visites dans les villages de la brousse. Les Noirs y sont au naturel.

A l'occasion de la mort du vieux, passant toujours pour païen, c'étaient un peu partout des sacrifices en son honneur, chacun voulant se rendre son esprit favorable, et écarter les génies malfaisants.

Au retour à Kati, il faisait nuit. Mon cheval avait pris la tête ; car ici, les bêtes, comme les gens, vont à la queue leuleu. Le cheval du Père suivait. « Laissez-le marcher, dit le P. Tréca. Il connaît la route. » Et j'admirais comment l'animal se guidait à travers les herbes hautes de trois à quatre mètres, puis découvrait son chemin dans un chaos de roches, traversait les eaux de deux marigots, et gagnait la Mission sans s'égarer dans le dédale des rues étroites de Kati.

Le 18 décembre, nous sommes en Côte d'Ivoire. Quelle randonnée nous venons de faire... Trois journées de chacune trois à quatre cents kilomètres, souvent par des chemins impossibles. Evidemment, ce n'est pas à pied ni à cheval ; mais en auto. Car missionnaires et colons du Soudan, ne voulant pas que leur évêque soit inférieur à l'évêque de Haute-Volta, ont fait don à Mgr Sauvant d'une excellente voiturette, qui nous a transportés à Korogo. Là, nous avons passé trois jours, sous le toit des Pères des Missions Africaines de Lyon, qui dirigent cette importante Mission. Mais les meilleures choses ont leur fin. Il faut penser au retour vers Dakar par la voie de mer, et, pour cela, gagner la côte.

Bingerville, 24 décembre. — Ce voyage fut grandement facilité par les transports en auto. Ici encore, Mgr Sauvant, qui doit se rendre en Guinée pour l'inspection d'une de ses Missions éloignées, m'a fait conduire par le Père Brun, de Korogo à Bouaké, soit trois cents kilomètres. Là, j'ai pris le chemin de fer pour Abidjan, sur la Basse-Côte. Qu'il y aurait à dire sur ce trajet de onze heures à travers une forêt vierge de deux cent cinquante kilomètres. Nous arrivons à Abidjan juste à temps pour voir la foule des chrétiens venus de la forêt et de la lagune à la Mission, dans le but d'y passer le dimanche, et de s'y préparer à la fête de Noël. Curieuse population que celle de la Basse-Côte ! Plus en contact que d'autres avec les Européens, hommes et femmes affectent de se parer de vêtements bigarrés, qui leur donnent l'air de singes habillés. Le noir de leur peau habille mieux que ces cotonnades excentriques d'Angleterre, ou les défroques des fripiers parisiens.

La Côte-d'Ivoire a un climat malsain. On trouve ici la même chaleur torride qu'en Casamance. Décembre est le mois le plus chaud de l'année.

Grand-Bassam, 26 décembre. — Aux agences, on ne sait rien de l'arrivée prochaine du cargo français. Vais-je donc devoir attendre ici jusqu'au 9 janvier le passage de l'*Asie* ou du courrier belge?... Quelle perspective... et quel Purgatoire ! Bassam est une ville de feu et de fièvre. Le Soudan, le Sénégal, des oasis auprès de la Basse-Côte. Que Dieu me soit en aide, au terme de ce voyage.

Le 27 décembre, l'*Ekari* est en rade devant Grand-Bassam. Bateau anglais, gare au change !... Tant pis ! Tant mieux aussi ! Après pas mal de privations, on

jouira d'un peu de confort remontant : la fièvre me guette. D'un bond, je fus au bureau pour mon billet. Il était dix heures : bien que le bateau ne dût partir qu'à quatre heures du soir, je m'installai dans le panier qui devait, du wharf, me descendre dans la baleinière conduisant au steamer.

Quelle satisfaction de se trouver sur un bateau représentant un peu de civilisation et d'hygiène ! Il y avait vingt passagers tous anglais, employés de commerce et d'administration, rentrant pour leur congé annuel ; sur le nombre, deux ladies missionnaires protestantes, missionnaires en Nigéria. Tout ce monde fut des plus accueillants ; la soutane blanche attira, plus qu'elle n'éloigna. A tout moment, j'entendais : « Well, Father, what do you think of this country? » Plus souvent encore : « Father, have a glass with me. » Une autre phrase qui me charmait tout à fait; elle était du steward : « At what time your bath to-morrow, Reverence? »

Le dimanche, le bateau fit escale à Freetown, en Sierra-Leone. On déchargea quelques tonnes de kola ; mais on ne put avoir de charbon à cause du dimanche. Nous ne reprîmes la mer que le lundi, à onze heures. Le temps se passa en partie à regarder de jeunes Noirs dans leurs évolutions sur des pirogues minuscules, ou plongeant pour saisir les pièces de monnaie qu'on leur jetait du bateau. La nuit du 31 décembre au 1er janvier, il y eut concert. A défaut de romances, les Anglais chantèrent des hymnes de leurs églises ; et ma foi, certaines sont fort belles.

A peine de retour à Dakar, le 3 janvier, je fus engagé bientôt par le Vicaire Apostolique de la Sénégambie à visiter son Séminaire de *N'Gazobil ;* invita-

tion qui répondait trop au désir du Directeur de l'Œuvre du Clergé indigène, pour n'y pas acquiescer.

Le chemin de fer conduit d'abord à Thiès. Là se trouve un orphelinat de trente à quarante petites mulâtresses, dans une maison de correction confiée par le Gouvernement aux Pères du Saint-Esprit, puis fermée à l'époque de la Séparation. La maison, saine et spacieuse, répond admirablement à sa destination ; elle est entourée de cultures potagères, où les pensionnaires se forment à l'état de jardiniers. La chapelle sert d'église aux Syriens très nombreux dans la localité, ainsi qu'aux catéchumènes et aux chrétiens de couleur.

La soirée fut occupée à une excursion au Mont-Roland, mission quittée par les Pères, faute de personnel, mais visitée chaque jour par le Vicaire de Thiès. Aux environs vit la tribu que son nom, les Nonnes, semble avoir prédestinée à se montrer religieuse. De fait, elle est très attachée à la foi chrétienne, mais l'éloignement de toute source d'eau tient hommes et femmes dans un état de malpropreté repoussante. Cette particularité mérite d'être signalée ; car, en général, les Noirs sont très propres.

De Thiès à N'Gazobil, quatre heures d'auto. N'Gazobil est située au bord de la mer. La Mission est formée de tout un ensemble de bâtiments rappelant nos Collèges de France. C'est un établissement scolaire et professionnel, érigé par les soins du Gouvernement français, au lendemain de la conquête, et confié au premier Vicaire apostolique, Mgr Kobès. Le temps est passé où l'Etat prêtait un concours effectif à l'évangélisation; aujourd'hui, N'Gazobil n'est plus, pour les Pères du Saint-Esprit, qu'un souvenir

de leurs débuts dans la colonie, et une charge pour leurs finances.

Néanmoins, le bien ne cesse de s'y faire. Outre le Séminaire, encore peu riche en vocations, les Pères dirigent une école pour les enfants du pays, et une sorte de collège pour les adultes désireux de s'instruire de nos mœurs, et d'apprendre un métier. Les Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny possèdent un Noviciat de religieuses indigènes, et un orphelinat de mulâtresses.

Ce dernier séjour à Dakar, terminait mon voyage en Afrique Occidentale, d'où j'embarquai le 13 janvier pour rejoindre la métropole.

Conclusion.

Quelques heures avant de reprendre le paquebot *Asie*, qui devait me ramener en France, je m'agenouillai dans la modeste église de Dakar où, le soir même de mon arrivée, j'avais pris contact avec la communauté chrétienne indigène.

Mon esprit s'égara. Je revis cette Afrique, ses sables brûlants et désolés, sa brousse infinie, ses fleuves larges comme des bras de mer, ses marigots peuplés d'animaux étranges. Des peuplades m'apparurent dans leur caractère primitif ; on eût dit qu'elles s'étaient donné rendez-vous, et que hommes, femmes et enfants étaient dans l'attente d'un être ou d'un événement.

Face à cette foule, se montrèrent les missionnaires, cette toute petite phalange de convertisseurs. Noirs et

Prêtres étaient attirés les uns vers les autres. Mais une cause inconnue retardait leur fusion.

L'un des missionnaires, plus âgé et empreint d'une grande dignité, se détacha de ses frères. Paré de la chasuble, — tel le prêtre qui va monter à l'autel, — de sa main tendue vers l'horizon, il montrait à tous une forme blanche qui, en se rapprochant, apparut une hostie. Une immense clameur s'éleva parmi les peuplades, tandis que les missionnaires s'agenouillaient dans l'adoration. Qu'est-ce à dire? Des païens... des prêtres... une Hostie...! Je compris. Vers ces arriérés de l'humanité que sont ces peuples africains, bien tard dans l'histoire du monde, des missionnaires sont venus et ne cessent d'accourir de France. Ils peinent, ils souffrent, et il semble que vains soient leurs travaux, leurs sueurs, leur mort même. *Ibant et flebant, mittentes semina sua.*

Mais depuis cinquante ans, sur des autels improvisés, dans des temples de terre séchée, ou sous le soleil de la savane, chaque matin ils offrent la divine Victime, et leur ambition est d'implanter l'Hostie au milieu des infidèles, et d'en nourrir leurs néophytes.

Il n'est pas possible que tant de Messes soient sans fécondité ; il n'est pas possible que Dieu, habitant parmi les païens, n'exerce pas sur eux le rayonnement de sa Présence réelle, ou que, reçu dans les cœurs des nouveaux chrétiens, il n'opère pas des fruits de sainteté. L'Afrique païenne sera convertie par l'Eucharistie.

Or le vieillard, revêtu des ornements sacrés, était toujours là, le bras tendu vers l'Hostie du salut.

« Mais toi, Prêtre, qui es-tu? et comment t'appelles-tu? » Et le vieillard disait : « Je suis le Mission-

naire ; et mon nom est celui des trois familles religieuses qui, sur ce coin du Continent Noir, consacrent le Corps du Christ et prêchent sa parole : les Pères du Saint-Esprit, les Pères Blancs, les Pères des Missions Africaines de Lyon. »

Messieurs, ces apôtres, nous ne saurions trop les acclamer...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION, par Mgr Beaupin. — *Les Missions catholiques et le problème de la civilisation* V
Le Réveil de l'Islam VI
La Propagande communiste dans nos colonies IX
Aux Indes, en Chine et au Japon XI
Le Problème de la civilisation ..... ?
Les nouvelles tâches des Missionnaires XVII

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Les Origines de la Société des Missions-Etrangeres, par S. G. Mgr de Guébriant.
INTRODUCTION. — Sujet très actuel malgré les apparences 1
Brève Histoire générale de la Propagation de la Foi dans le monde .....
Fondation de la S. C. de la Propagande .....
Conférence Missionnaire du P. Rhodes 6
Supplique adressée à Rome par ses auditeurs 7
Choix de trois futurs évêques missionnaires par le Nonce .. 8
Privilèges du Portugal et son opposition 9
Supplique de l'Assemblée du Clergé de 1655 10
Action efficace de la duchesse d'Aiguillon 12
Visites à Rome d eM. Pallu et de M. de la Motte-Lambert .. 12
Leur consécration épiscopale et celle de M. Cotolendi 15
Fondation du Séminaire pour la conversion des Infidèles .. 16
Générosité des fidèles et du Clergé 17
Le premier départ 18
Lettres patentes du Roi et établissement définitif du Séminaire 19
Autorité de son Règlement 23

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Le relèvement de la femme païenne aux Indes, par Sœur Jeanne, des Filles de Saint-François-de-Sales

I. — L'Hindoustan, 25. — Situation, Population, 26. — Religions, 27. — Mythologie et Culte Hindous, 28. — Vie morale, usages, castes, 30. — Situation douloureuse de la femme indienne, 33.
II. — La Sœur missionnaire chez les femmes indiennes, 35.
III. — La femme indienne chez les Sœurs, 38. — L'hôpital, les dispensaires, 39. — Les écoles, 40. — Les orphelinats, 41. — Le mariage chrétien, 42.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'Émulation Missionnaire à travers le monde, par Mgr Beaupin.
INTRODUCTION. — Le Recrutement des ouvriers apostoliques et leurs auxiliaires, 45.
I. — Les Congrégations Missionnaires. La France est presque seule pendant deux siècles et demi, 46. — Fondations du XVIIe siècle, 46. — Du XVIIIe et du XIXe siècles, 47. — Fondations étrangères, 48. — Evolution des Congrégations d'origine française, 51. — Progrès des Congrégations missionnaires hors de France, 57.
II. — L'Union Missionnaire du Clergé. Sa fondation, son but, son organisation, 58. — En France, 61. — En Italie, 62.
III. — Quelques grands Congrès Missionnaires, 65. — En Allemagne, 66. — En Angleterre et en Belgique, 67. — En Espagne, 68. — En France et spécialement à Paris, 69. — En Hollande, 71. — En Italie, 72. — En Pologne et au Portugal 73. — En Amérique, 74.
IV. — La Jeunesse Catholique et les Missions, 77. — En Allemagne, 77. — En Belgique, 78. — En France, 79. — En Suisse, 79. — En Hollande, 81. — Aux Etats-Unis, 81.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Madagascar Religieux, par le R. P. Dhélias, S. J.
INTRODUCTION. — Histoire de multiples surprises.
I. — Surprise historique. 1° La terre à défricher, 88. — 2° Les Conquérants de l'Ile. *a*) Peuplement, 90. — *b*) Colonisateurs, 91. — *c*) Missionnaires, 92. — *d*) Action du Missionnaire, 96.
II. Surprise ethnique. Intelligence du Malgache, 99. — Son Esprit Religieux, 100.
III. — Surprise Religieuse. — 1° Méthode du Missionnaire, 102. — Importance du chant pour le premier contact, 102. — Le poste principal et les postes secondaires de chaque district, 103. — Gestion des intérêts matériels, 105. — Les Œuvres, 106. — 2° La réponse aux appels de la Grèce, 108. — Piété du Malgache, 108. — Son esprit de prosélytisme, 110. — Le Clergé indigène, 113.
Conclusion — Le Croix de Louis XIV a été relevée et multipliée

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Les Missions Maristes en Océanie, par le R. P. Courtais, Mariste.

INTRODUCTION. — Comment la Jeune Société de Marie se vit confier les îles de l'Océanie Centrale et Occidentale, 117. — Premier départ de Missionnaires, 118. — Nouvelle-Zélande. — Ses débuts, 119. — Organisation actuelle, 121. — Futana, 122. — Wallis, 123. — Coup d'œil général sur la division des Vicariats, 125. — Tonga, 126. — Samoa, 128. — Fiji, 129. — Nouvelle-Calédonie, 131. — Salomons, 133. — Société d'Océanie, 135. — Nouvelles-Hébrides, 137. — Retour des Missionnaires aux Salomons, 141. — Salomons du Sud, 142. — Salomons du Nord, 143.

Conclusion, 144. — Bibliographie, 145.

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'Institut Missionnaire des Frères des Ecoles Chrétiennes, par le Frère Gordien.

INTRODUCTION. — Le nouveau titre de l'Institut ne fait que souligner une action missionnaire déjà ancienne, 147

I. — Circonstances qui ont amené l'Institut à prendre le titre de Missionnaire. — La loi de 1901, 149. — La loi de 1904, 150. — Demande d'autorisation pour une Congrégation nouvelle. Les rapports de Maurice Barrès, 151.

II. — L'adjectif « missionnaire » sanctionne une réalité, 152. — La pensée de saint Jean-Baptiste de la Salle, 153. — L'Institut des Frères au moment de la Révolution, 154. — Les Frères à l'Ile Bourbon ou de la Réunion, en 1816, 154. — A d'autres colonies, 157.

III. — Nature et résultats de l'Apostolat Missionnaire des Frères, 160. — Importance de l'Ecole catholique en face des écoles protestantes, 160. — Son recrutement très large, 161. — La leçon de « catéchisme », 162. — L'enseignement profane, 165. — Soins spirituels particuliers aux enfants catholiques, 166. — Conversions, 168. — Baptême d'un jeune Chinois par son frère païen, 170. — L'influence française des missionaires français, 173. — Leur fidélité spéciale aux directions Pontificales, 174.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

La Mission des Gallas en Abyssinie, par S. G. Mgr Jarosseau, des FF. MM. Capucins.

INTRODUCTION. — L'histoire du catholicisme en Abyssinie est un peu l'histoire des rapports des Missionnaires avec les princes temporels, 178.

I. — Mgr Massaïa et l'empereur Ménélick, 181. — Mgr Massaïa

est précédé par deux explorateurs français, chrétiens très zélés, 182. — « Français » synonyme de « chrétien », 183. — Héroïsme de Mgr Massaia pour pénétrer chez les Gallas, 184. — Son dévouement et la persécution, p. 185. — Voyage à Paris et à Rome, 186. — Retour et bon accueil du Ras Ménélick, 187. — Nouvel exil et mort, 188.

II. Mgr Taurin et le Ras Méckonnen. — Mgr Taurin à Harar, 189. — Persécution, 190. — Soulèvement des musulmans, intervention de Ménélick et de Meckonnen, 191. — Retour à Harar, Guerre d'Ethiopie, 192. — Le futur Ras Tafari est confié à Mgr Taurin, 193. — Mort de Mgr Taurin, 196.

III. — Mgr Jarosseau et le Ras Tafari. Etat actuel de la Mission. — Au Kafa, hostilité de l'Angleterre, 196. — A ddis-Abéba. Entrevue avec Méckonnen, 197. — Avènement du Ras Tafari, 199. — Sa captivité et son retour à Harar, 200. — La France et l'Ethiopie, 201. — Institutions de bienfaisance et d'enseignement, 203. — Audience de Pie XI, 205.

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'Apostolat par l'éducation au Japon, par le T. R. P. Lebon, Marianiste.

INTRODUCTION. — Opportunité des missionnaires enseignants, importance de leur action au Japon, 209. — Arrivée des premiers Marianistes, le Collège de l'*Etoile du Matin*, 211. — Caractère particulier de la neutralité obligatoire, 212. — Conversions de sujets d'élite, 214 — Statistique de l'*Etoile du Matin*, 217. — Souscription pour l'extension du Collège, 219. — Catastrophe de 1923 et reconstruction, 221. — L'*Etoile de la Mer*, à Nagasaki; l'Ecole de Commerce, d'Osaka, 227. — Le Collége Saint-Joseph, à Yokoama; l'Ecole Apostolique indigène, d'Urakami, 228. — Poste de confiance attribués à des Marianistes, 228. — Croisade de prières et de sacrifices dans la jeunesse scolaire, 230. — Les Missionnaires non Français, 231.

CONCLUSION. — Nécessité de hâter la conversion au Japon, 232.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Les étuddiants chinois à l'étranger, par le R. P. Lebbe, Lazariste.

INTRODUCTION. — Il s'agit d'une cause urgente, 235. — Statistique du mouvement, 236. — Marée Américaine, 237. — Marée Japonaise, 237 — Marée d'Occident, 238. — Mentalité des étudiants revenus en Chine, 239. — L'exode organisé par la Fédération Franco-Chinoise, 240. — Conséquences de l'athéisme de l'enseignement officiel, en France, 243. — Nécessité de l'apostolat auprès des expatriés, 245. — Importance de la saine littérature traduite en chinois, 248. — Résultats déjà

obtenus par l'apostolat auprès des Chinois venus en Europe, 249.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Ce que j'ai vu en Afrique Occidentale française, par Mgr Descamps.
INTRODUCTION. — Récit d'un voyage de réconfort pour les missionnaires visités et de stimulant pour ceux qui le liront, 253.
I. — De Bordeaux à Dakar. Journal de la traversée, 254.
II. — A la Mission de Dakar, 263. — La ville, 263. — La Mission, 265. — L'église, 266. — Les Communautés Religieuses, 269. — La vie des Pères, 270. — Visite à Rufisque, 272.
III. — Excursion en Casamance. — A bord du « Général Archinard », 275. — Mission de Ziginshor, 276. — Mentalité des habitants, fétichisme, 279. — Dans e Fogny, 281. — Les sorcières, 285. — Retour à Dakar, 288.
IV. — Nouveau séjour à Dakar, 289. — Pose de a première pierre de la Cathédrale, 290.
V. — Voyage au Soudan, 293. — Arrivée à Kati, 294. — Vers Ouagadougou, 295. — Visite de la Mission, 297. — Le problème de la polygamie, 300. — Un meurtre rituel, 302.
VI. — De Kati à la Côte d'Ivoire. — Excursion diverses, 305. — En Côte d'Ivoire, 307. — Grand-Bassam, 308. — Thiès, 309. — N'Gazobil, 310. — Dernier séjour à Dakar, 310.
CONCLUSION. — L'Afrique païenne sera convertie par l'Eucharistie, 311.

IMP. P. TÉQUI, 94, RUE DE VAUGIRARD, PARIS-VIe.

*PB-3558-9072B-PAM
75-27T
CC

BV 2210 Paris. Institut
.P23 catholique
L'apostolat
missionaire

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
12 504 771

SWIFT LIBRARY

BV 2210 Paris. Institut
.P23 catholique
L'apostolat
missionaire

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
12 504 771